



ANNA
ET
le French
Kiss

STEPHANIE PERKINS

Couverture : Hubert Van Rie

Édition originale publiée en 2010 sous le titre *Anna and the French Kiss*
par Dutton Books, une marque de Penguin Group, New York.

© 2010, Stephanie Perkins

Tous droits réservés.

Pour la traduction française :

© 2014, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-6407-7

www.lamartinierejeunesse.fr

www.lamartinieregroupe.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Table des matières

Couverture

Copyright

CHAPITRE UN

CHAPITRE DEUX

CHAPITRE TROIS

CHAPITRE QUATRE

CHAPITRE CINQ

CHAPITRE SIX

CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT

CHAPITRE NEUF

CHAPITRE DIX

CHAPITRE ONZE

CHAPITRE DOUZE

CHAPITRE TREIZE

CHAPITRE QUATORZE

CHAPITRE QUINZE

CHAPITRE SEIZE

CHAPITRE DIX-SEPT

CHAPITRE DIX-HUIT

CHAPITRE DIX-NEUF

CHAPITRE VINGT

CHAPITRE VINGT ET UN

CHAPITRE VINGT-DEUX

CHAPITRE VINGT-TROIS

CHAPITRE VINGT-QUATRE

CHAPITRE VINGT-CINQ

CHAPITRE VINGT-SIX

CHAPITRE VINGT-SEPT

CHAPITRE VINGT-HUIT

CHAPITRE VINGT-NEUF

CHAPITRE TRENTE

CHAPITRE TRENTE ET UN

CHAPITRE TRENTE-DEUX

CHAPITRE TRENTE-TROIS

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

CHAPITRE TRENTE-CINQ

CHAPITRE TRENTE-SIX

CHAPITRE TRENTE-SEPT

CHAPITRE TRENTE-HUIT

CHAPITRE TRENTE-NEUF

CHAPITRE QUARANTE

CHAPITRE QUARANTE ET UN

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

CHAPITRE QUARANTE-CINQ

CHAPITRE QUARANTE-SIX

CHAPITRE QUARANTE-SEPT

CHAPITRE UN

Voici tout ce que je sais de la France : Amélie Poulain, le Moulin-Rouge. Je connais la tour Eiffel et l'Arc de triomphe, bien que je n'aie aucune idée de leur utilité, ni à l'un ni à l'autre. Il y a aussi Napoléon, Marie-Antoinette, et des tas de rois nommés Louis. Je ne suis pas sûre de ce qu'ils ont fait, eux non plus, mais je pense que ça a rapport avec la Révolution française et la prise de la Bastille. Le musée d'art s'appelle le Louvre, a la forme d'une pyramide, et abrite Mona Lisa ainsi que la statue de cette femme sans bras. Et il y a des cafés, ou bistrots, ou peu importe comment ils les appellent ici, à chaque coin de rue. Les gens y mangent bien, boivent beaucoup de vin et fument beaucoup de cigarettes.

J'ai aussi entendu dire qu'ils n'aimaient pas les Américains. Ni les baskets blanches.

Il y a quelques mois, mon père m'a inscrite dans une école privée. Un pensionnat. Les guillemets que je le soupçonne d'avoir mimés dans les airs ont quasiment fait grésiller la ligne de téléphone quand il m'a assuré que vivre à l'étranger serait « une expérience enrichissante » que je « chérirai à jamais ». Chérirai. Bien sûr. Je lui aurais bien fait remarquer son choix de mots peu approprié si je n'avais pas déjà été en train de flipper comme une malade. Depuis son annonce, j'ai crié, pleuré, supplié, imploré même, en vain. Et me voilà, avec un visa étudiant et un passeport sur lequel figure mon nom : Anna Oliphant, citoyenne des États-Unis d'Amérique. Je me retrouve ici avec mes parents, déballant mes affaires dans une chambre plus petite encore que ma valise : la nouvelle élève de l'École américaine de Paris.

Loin de moi l'idée de m'apitoyer sur mon sort. Je veux dire, c'est Paris. La Ville lumière ! La ville la plus romantique au monde ! Je ne peux pas y rester insensible. C'est juste que cette histoire d'école privée à l'étranger était l'idée de mon père, pas la mienne. Depuis qu'il a vendu les parts de son entreprise et commencé à écrire des bouquins minables adaptés en des films encore plus minables, il essaie sans arrêt d'impressionner son monde d'amis new-yorkais pour leur montrer à quel point il est riche et cultivé.

Mon père n'est PAS cultivé. Riche, en revanche...

Il n'en a pas toujours été ainsi. Quand mes parents étaient encore mariés, nous appartenions à ce que l'on appelle communément la « classe moyenne ». C'est au moment du divorce que mon père a perdu le sens de la modestie. Son désir insatiable de devenir le prochain écrivain à succès a pris le dessus sur tout le reste. Alors il a commencé à écrire des histoires situées dans des petites villes de Géorgie, à propos d'Américains moyens respectueux des valeurs du pays, qui tombent amoureux, contractent une maladie mortelle et meurent.

Sans rire. Ça me déprime mais les lectrices en raffolent. Elles adorent les livres de mon père, ses pulls tressés, son sourire éclatant et sa peu hâlée limite orange. Et elles ont fini par faire de lui un auteur de best-sellers doublé d'un trou du cul.

Deux de ses livres ont été adaptés en film, et trois autres sont en préproduction. C'est de là que vient tout son argent. Hollywood. Et, pour une raison qui m'échappe, cet amas de fric et sa pseudo-célébrité lui ont embrouillé le cerveau au point de l'amener à penser que je devrais aller vivre en France. Pour une année. Seule. Je ne comprends pas pourquoi il ne m'a pas envoyée en Australie ou

en Irlande, ou dans n'importe quel autre pays dont la langue maternelle est l'anglais. Le seul mot de français que je connaisse est « oui » et j'ai appris récemment qu'il s'écrit « o-u-i » et non « w-e-e ».

Au moins les gens de ma nouvelle école parlent anglais, eux. Elle a été créée pour des Américains prétentieux n'appréciant visiblement pas la compagnie de leurs propres enfants. Je ne plaisante pas. Quel genre de parents envoient leurs enfants dans un pensionnat de nos jours ? Ça fait tellement Poudlard. Sauf que dans mon école il n'y a pas de sorciers mignons, ni de bonbons magiques, ni de leçons de vol.

Au lieu de cela, je me retrouve coincée ici avec quatre-vingt-dix-neuf autres étudiants. Ma classe de terminale compte vingt-cinq élèves au total contre six cents dans mon ancien lycée, à Atlanta. Et tout ça pour étudier les mêmes matières qu'au lycée de Clairemont, sauf qu'à partir de maintenant je suivrai un cours de français pour débutants. Français pour débutants. Super. Vu mon niveau je vais tout déchirer. Maman dit que je ferais mieux de renoncer rapidement aux réflexions acerbes qui sortent un peu trop souvent de ma bouche mais ce n'est pas elle qui doit abandonner une meilleure amie géniale : Bridgette. Ou un boulot incroyable au multiplex de la rue Royal Midtown. Ou Toph, le garçon incroyable du multiplex de la rue Royal Midtown.

Je n'arrive toujours pas à croire qu'elle me sépare de mon frère, Sean, sept ans à peine et bien trop jeune pour se retrouver seul à la maison après l'école. Sans moi, il se fera probablement kidnapper par un mec louche. Ou il avalera par mégarde un truc auquel il est allergique et sa gorge commencera à gonfler et personne ne sera là pour l'emmener aux urgences. Il pourrait même mourir. Et je parie qu'ils ne me laisseront même pas rentrer à la maison pour son enterrement et que je serai obligée de me rendre seule au cimetière l'année prochaine et que Papa aura choisi un angelot en granit moche à pleurer pour décorer sa tombe.

Et j'espère bien qu'il n'attend pas de moi que j'entre dans une université russe ou roumaine après ça. Mon rêve est de suivre des études de cinéma en Californie. Je veux devenir critique de films. Un jour je serai invitée à tous les festivals, j'aurai une chronique dans un grand journal et j'animerai une émission de télé. À l'heure qu'il est je n'ai qu'un site Internet. Et il n'est pas tellement populaire. Pour l'instant.

— Anna, c'est l'heure.

— Quoi ?

Cette intervention m'arrache au pliage impeccable de mes T-shirts.

Maman me fixe du regard en triturant le pendentif de son collier. Mon père, vêtu d'un polo couleur pêche et de chaussures de marin blanches, contemple la vue depuis la fenêtre de ma chambre. Il est tard, mais de l'autre côté de la rue une femme s'époumone sur un air d'opéra. Mes parents doivent regagner leur hôtel. Un vol les attend de bonne heure demain matin.

— Oh !

Mon étreinte se resserre autour du T-shirt. Mon père s'éloigne de la fenêtre et je constate avec horreur qu'il a les larmes aux yeux.

— Eh bien, fillette, il semblerait que tu sois grande à présent.

Mes membres sont paralysés. Il m'enlace et la force de son étreinte est effrayante.

— Prends soin de toi. Travaille bien et fais-toi des amis. Et prends garde aux pickpockets, ajoute-t-il.

J'acquiesce, la tête contre son épaule, et il me libère. Puis il s'en va.

Ma mère s'attarde encore quelques instants.

— Tu vas vivre une année merveilleuse ici, j'en suis sûre.

Je mords ma lèvre inférieure pour l'empêcher de tressaillir tandis qu'elle m'enlace à son tour. J'essaie de respirer. *Inspire. Compte jusqu'à trois. Expire.* Sa peau sent la lotion pour le corps.

— Je t'appelle quand je rentre à la maison, dit-elle.

La maison. La sienne. Pas la mienne. Atlanta n'est plus ma maison.

— Je t'aime, Anna.

Des larmes ont commencé à rouler sur mes joues.

— Je t'aime aussi. Prends soin de Sean pour moi.

— Bien sûr.

— Et de Captain Jack, j'ajoute. Assure-toi que Sean le nourrisse et qu'il nettoie sa cage. Fais attention aussi à ce qu'il ne lui donne pas trop de friandises.

Elle se recule et réajuste mon bandeau derrière mes oreilles.

— Je t'aime, répète-t-elle.

C'est alors que ma mère fait une chose à laquelle, même après la paperasse, les billets d'avion et l'inscription, je ne m'attendais pas. Une chose qui, de toute façon, aurait fini par arriver, à mon entrée à l'université, et à laquelle j'aspire depuis des mois, des années, mais que je ne suis pas prête à affronter.

Ma mère part. Et je me retrouve seule.

CHAPITRE DEUX

Je la sens arriver mais ne parviens pas à la contenir.

La crise de panique.

Ils m'ont laissée. Mes parents m'ont laissée ! EN FRANCE !

Alors que je commence à angoisser, Paris est étrangement silencieux. Même la chanteuse d'opéra a remballé ses affaires pour la nuit.

Je ne peux pas craquer. Les murs de cette chambre sont plus fins que du papier à cigarette alors si je craque, mes voisins – à savoir mes nouveaux camarades de classe – vont tout entendre. Je sens que je vais être malade. Je vais renvoyer la tapenade d'aubergines que j'ai mangée pour le dîner, et tout le monde va l'entendre, et personne ne m'invitera à sortir et je vais rester seule toute l'année.

Je me précipite sur le lavabo pour me passer de l'eau sur le visage, mais l'eau jaillit et éclabousse mon T-shirt. Mes sanglots redoublent d'intensité, parce que je n'ai pas encore sorti mes serviettes et que mon T-shirt mouillé me rappelle les parcours d'eau stupides auxquels Bridgette et Matt me traînaient, à Six Flags¹, où l'eau avait une couleur bizarre et était infestée de millions de bactéries. Ô mon Dieu ! Et si l'eau d'ici était infestée de bactéries, elle aussi ? L'eau française est-elle bien potable ?

Pathétique. Je suis pathétique.

Combien d'ados de dix-sept ans tueraient pour quitter la maison ? Mes voisins ne sont pas en pleine crise de panique que je sache. Aucun sanglot ne s'échappe des murs de leur chambre. J'attrape un T-shirt posé sur le lit pour me sécher, quand la solution me frappe. Mon oreiller. Je m'y écrase tête la première et pleure, pleure, pleure, mes sanglots étouffés par les plumes.

Quelqu'un frappe à ma porte.

Non. Peu probable qu'il s'agisse de ma porte.

Voilà que ça recommence !

— Y a quelqu'un ? demande une fille depuis le couloir. Est-ce que ça va ?

Non, ça ne va pas. VA-T'EN. Mais elle continue de frapper et je dois aller lui ouvrir. Une blonde aux cheveux longs et bouclés se tient de l'autre côté de la porte. Elle est grande et imposante, dans le genre joueuse de volley-ball. Un piercing en faux diamant brille sur son nez.

— Est-ce que ça va ? me demande-t-elle d'une voix douce. Je m'appelle Meredith, je vis dans la chambre d'à côté. Ce sont tes parents qui viennent de partir ?

Mes yeux rouges et gonflés lui confirment qu'elle a vu juste.

— Moi aussi, j'ai pleuré le premier soir. Viens. *Chocolat chaud*².

— Un chocolat show ?

Pourquoi voudrait-elle que j'assiste à un chocolat show ? Ma mère vient juste de m'abandonner et je suis terrifiée à l'idée de quitter ma chambre et...

Elle me sourit.

— Non. *Chaud*. Pas show. Un chocolat chaud, la boisson. Je peux t'en préparer un si tu veux.

Oh !

Je la suis à contrecœur, et Meredith m'arrête d'une main levée. Elle porte une bague à chaque doigt.

— N'oublie pas ta clé. Les portes se referment automatiquement.

— Je sais.

Et le lui prouve en révélant le collier dissimulé sous mon T-shirt. J'y ai glissé ma clé lors du week-end d'accueil des nouveaux élèves.

Nous entrons dans sa chambre. J'en reste bouche bée. Elle est aussi petite que la mienne, environ neuf mètres carrés, équipée du même petit-bureau, petite-armoire, petit-lit, petit-réfrigérateur, petit-lavabo et petite-douche. Mais, contrairement à ma cage à poule austère, chaque centimètre de mur et de plafond est couvert de posters, photos, stickers brillants et affiches colorées.

— Tu vis ici depuis combien de temps ? je demande, ébahie.

Meredith me tend un mouchoir. Mon nez émet un bruit horrible de trompette quand je le mouche mais elle a la délicatesse de ne pas y prêter attention.

— Je suis arrivée hier. C'est ma quatrième année ici, donc j'ai échappé au week-end d'accueil. J'ai traîné un peu en attendant l'arrivée de mes amis.

Elle parcourt sa chambre du regard, admirant son travail de décoration. Je repère une pile de magazines, des ciseaux, et une cassette sur le sol et réalise qu'elle n'en a pas encore fini.

— Pas mal, hein ? Les murs blancs, c'est pas mon truc.

Je fais le tour de la chambre en passant tout en revue. Il ne me faut pas longtemps pour remarquer que cinq des visages accrochés aux murs reviennent régulièrement. Ils appartiennent à John, Paul, George, Ringo, et à un joueur de soccer dont j'ignore le nom.

— Je n'écoute que les Beatles. Mes amis n'arrêtent pas de me chambrer avec ça mais...

— C'est qui ?

Je désigne le joueur vêtu de rouge et blanc, avec d'épais sourcils bruns et des cheveux de la même couleur. Il est plutôt pas mal.

— Cesc Fàbregas. Il joue pour Arsenal. Le club anglais, tu connais ?

Je secoue la tête. Je ne suis pas une grande fan de sport, mais peut-être que je devrais ?

— Belle paire de jambes en tout cas.

— N'est-ce pas ?! On pourrait facilement planter des clous avec ces cuisses !

Pendant qu'elle prépare le chocolat chaud, j'apprends qu'elle est également en terminale et qu'elle joue chaque été, dans le Massachusetts, parce que l'école n'enseigne pas ce sport. C'est de là qu'elle vient. Boston. Et elle me rappelle qu'ici je ne dois pas parler de « soccer » mais de « football », ce qui est beaucoup plus logique. Et cela ne semble pas l'ennuyer que je la harcèle de questions ou trifouille dans ses affaires.

Sa chambre est incroyable. En plus de la collection de posters recouvrant ses murs, elle possède des dizaines de tasses à thé débordantes de bagues, en plastique brillant, en argent surmontées d'une pierre d'ambre, ou en verre en forme de fleur. On dirait qu'elle a passé sa vie dans cette chambre.

J'essaie une bague ornée d'un dinosaure en caoutchouc. Une lumière rouge, puis jaune, puis bleue s'allume lorsque j'appuie sur le *T. rex*.

— Si seulement je pouvais avoir une chambre comme la tienne.

Je l'adore, mais je suis bien trop maniaque pour avoir une déco pareille. J'ai besoin de murs propres, d'un bureau dégagé et que tout soit en ordre.

Meredith semble apprécier le compliment.

— Ce sont tes amis ?

Je repose la bague dinosaure dans sa tasse et désigne une photo en noir et blanc accrochée au-dessus de son miroir. Quatre personnes se tiennent devant un immense cube à l'intérieur creux. Leurs vêtements à la fois chics et décontractés et leurs cheveux délibérément décoiffés témoignent de leur appartenance à la bande des artistes de l'école. Étonnamment cela me surprend. Certes, la décoration de sa chambre est on ne peut plus créative, ses doigts sont couverts de bagues, et il y a ce piercing à son nez, mais le reste de son apparence est plutôt sage – pull lilas, jean repassé, voix douce. Et puis il y a le football.

Un grand sourire se dessine sur ses lèvres et fait briller son piercing.

— Oui. Ellie a pris cette photo à la Défense. Là c'est Josh, ici St. Clair, moi et Rashmi. Tu feras leur connaissance demain, au petit-déjeuner. Enfin sauf Ellie. Elle a eu son bac l'année dernière.

Mon estomac commence à se dénouer. Vient-elle de m'inviter à m'asseoir à leur table ?

— Mais je suis sûre que tu la rencontreras bientôt, parce qu'elle sort avec St. Clair. Elle étudie la photographie à Parsons cette année.

Je n'ai jamais entendu parler de cette école mais je hoche la tête comme si je connaissais.

— Elle a beaucoup de talent.

La tension dans sa voix suggère le contraire, mais je ne cherche pas à en savoir davantage.

— Josh et Rashmi sortent ensemble, eux aussi, ajoute-t-elle.

Ah ! Meredith doit donc être la célibataire du groupe.

Un point que nous avons en commun, malheureusement. À Atlanta je suis sortie avec Matt, pendant cinq mois. Il était grand, drôle et j'aimais bien ses cheveux. Entre nous, ça a été du genre, « puisqu'il n'y a personne de mieux alentour pourquoi ne pas sortir ensemble ? » Nous n'avons rien fait d'autre que nous embrasser et ça n'a pas été si génial que ça. On s'est séparés quand j'ai appris que j'allais en France, mais personne n'en a fait un drame. À présent il sort avec Cherrie Milliken, qui fait partie de la chorale et pourrait facilement faire de la pub pour une marque de shampoing. Et ça ne me dérange absolument pas. Pas vraiment.

Qui plus est, cette rupture m'a enfin permis de fantasmer en toute impunité sur Toph, mon collègue à croquer du multiplex. D'ailleurs ça commençait à devenir intéressant, avec lui, surtout à la fin de l'été. Mais Matt est le seul garçon avec lequel je suis réellement sortie.

Je suis sur le point de demander à Meredith quels cours elle a choisis quand son téléphone entonne les premières notes de *Strawberry Fields Forever*³. Elle lève les yeux au ciel puis répond.

— Maman, il est plus de minuit ici. Six heures de décalage, tu te souviens ?

Je jette un œil au réveil – un sous-marin jaune – et m'étonne de constater qu'elle dit vrai. Je dépose ma tasse vide sur sa commode.

— Je ferais mieux d'y aller, je chuchote. Désolée de m'être attardée.

— Attends une seconde. (Meredith couvre le micro de son portable.) C'était sympa de faire ta connaissance. On se voit au petit-déjeuner ?

— Ok. À plus.

J'essaie d'avoir l'air détaché, mais je suis tellement excitée que je bondis hors de la chambre et rentre dans un mur.

Oups. Pas un mur. Un garçon.

— Ouh là.

L'étranger recule d'un pas chancelant.

— Désolée ! Je... je ne t'avais pas vu.

Il secoue la tête, visiblement étourdi. La première chose que je remarque sont ses cheveux – c'est toujours la première chose que je remarque. Ils sont châtain foncé, en bataille, longs et courts à la fois. Je repense aux Beatles, que je viens de voir dans la chambre de Meredith. Ce sont des cheveux d'artiste. De musicien. Des cheveux à l'effet coiffé-décoiffé soigneusement étudié.

Des cheveux magnifiques.

— Pas de souci. Je ne t'avais pas vue non plus. Est-ce que ça va ?

Ô-mon-Dieu. Il est anglais.

— Hum... C'est bien la chambre de Meredith ?

Sérieusement, je ne connais pas une Américaine qui résisterait à l'accent anglais.

Il se racle la gorge.

— Meredith Chevalier ? Grande ? Blonde ? Longs cheveux bouclés ?

Il me regarde comme si j'étais folle, ou à moitié sourde, comme ma grand-mère, Nanna, qui se contente de sourire quand on lui demande quelle sauce elle veut dans sa salade ou ce qu'elle a fait du dentier de Papi.

Il fait un pas de côté pour me laisser passer.

— Toutes mes excuses. Tu allais te coucher.

— Oui ! C'est la chambre de Meredith ! Je viens de passer un moment avec elle. Je m'appelle Anna ! Je suis nouvelle !

Mon Dieu. C'est quoi, cet excès effrayant d'enthousiasme ? Mes joues s'empourprent de honte. Le garçon, charmant, m'adresse un sourire amusé. Ses dents sont absolument adorables – grandes et bien alignées en haut, légèrement de travers en bas, le genre qui me fait complètement craquer, moi-même n'étant pas passée par la case orthodontie (j'en veux pour preuve le trou qui sépare mes dents de devant).

— Étienne, se présente-t-il. Je vis à l'étage du dessus.

— Je vis ici.

Je pointe bêtement la porte derrière moi tandis que mon cerveau carbure à plein régime : prénom français, accent anglais, école américaine... Anna sous le charme...

Il frappe deux coups secs à la porte de Meredith.

— Bon, à plus tard, Anna.

Mon cœur rate un battement quand il prononce mon prénom.

Meredith ouvre sa porte.

— St. Clair ! s'écrie-t-elle.

Elle est toujours au téléphone. Ils rient, s'étreignent et commencent à babiller dans un joyeux brouhaha.

— Entre ! Comment s'est passé ton vol ? Quand es-tu arrivé ? Tu as vu Josh ? M'man, je dois te laisser.

Son téléphone et sa porte se referment en même temps.

Je tripote nerveusement la clé suspendue à mon collier. Deux filles portant le même peignoir rose me dépassent en ricanant et jacassant. Au bout du couloir, un groupe de garçons s'esclaffent et les sifflent sur leur passage.

Les rires de Meredith et de son ami me parviennent depuis sa chambre. Mon cœur se serre et le nœud à mon estomac réapparaît.

Je suis toujours la nouvelle élève. Et je suis toujours seule.

- [1.](#) Six Flags est une chaîne de parcs de loisirs, parcs aquatiques, très populaire aux États-Unis.
- [2.](#) En français dans le texte.
- [3.](#) *Strawberry Fields Forever* est un célèbre titre des Beatles.

CHAPITRE TROIS

Le matin suivant, j'envisage de m'arrêter chez Meredith mais je me dégonfle et pars seule prendre le petit-déjeuner. Je m'assure pour la énième fois d'avoir pris ma carte de cantine et déploie mon parapluie Hello Kitty. Il bruine. Le temps semble se ficher éperdument qu'il s'agisse de mon premier jour à Paris.

Je traverse la rue derrière un groupe d'étudiants bavardant avec entrain. Une voiture nous dépasse à toute allure et éclabousse une fille juste devant moi. Elle jure tandis que ses amies la taquent gentiment.

Tout est gris dans la ville. Un gris de perle. Le ciel couvert et les immeubles de pierre dégagent la même élégance austère, mais à quelques mètres de là le Panthéon irradie le quartier de sa présence. Son dôme immense et ses larges colonnes dominant les alentours. J'ai du mal à détacher mon regard de l'édifice chaque fois que je l'aperçois. C'est comme s'il avait été arraché à la Rome antique, ou à Capitol Hill¹, pour être implanté au cœur de Paris. J'ignore son utilité, mais j'imagine que je ne tarderai pas à la découvrir.

Mon nouveau voisinage se situe dans le Quartier latin. Le V^e arrondissement. Les immeubles s'y érigent en parfaite harmonie, épousant les courbes des rues avec la grâce d'une gigantesque pièce montée. Les trottoirs, noirs d'une foule d'étudiants et de touristes, sont bordés de bancs et de lampadaires finement ouvragés, de petites crêperies, de stands de cartes postales et d'arbustes encerclés de grilles en fer forgé.

Je serais sous le charme si j'étais en vacances. J'achèterais un porte-clés tour Eiffel, prendrais des tonnes de photos et commanderais un plateau d'escargots. Mais je ne suis pas en vacances. Je suis ici pour y vivre, et je me sens minuscule.

Le bâtiment abritant l'École américaine est à deux pas de la résidence Lambert, la résidence des étudiants. On y pénètre par une grande arche débouchant sur une cour entourée d'arbres taillés au millimètre près. Du lierre et des géraniums ornent les rebords de chacune des fenêtres et des heurtoirs en tête de lion trônent fièrement au centre de grandes portes peintes en vert foncé et flanquées des drapeaux français et américain. Le décor me rappelle certains films de la Nouvelle Vague. Comment une école aussi incroyable peut-elle exister ? Et comment m'y suis-je retrouvée inscrite ? Mon père est dingue s'il pense que j'ai ma place ici !

Je galère pour refermer mon parapluie tout en essayant de pousser l'une des immenses portes avec mon postérieur, quand un snobinard arborant une coupe de surfeur me bouscule. Il percute mon parapluie et me lance un regard noir comme si (A) c'était moi qui l'avais bousculé et (B) il n'était pas déjà complètement trempé.

Paris : 1 – Anna : 0.

Le plafond du rez-de-chaussée, où pend un splendide lustre, atteint des hauteurs vertigineuses. Une fresque mettant en scène des nymphes et des satyres dans des positions suggestives parfait le décor de la pièce dans laquelle règne une légère odeur de produits d'entretien. Les semelles humides des étudiants déambulant sur le sol de marbre produisent un crissement aigu que je décide de suivre.

Il me mène vers la cafétéria. Dressée contre un mur, à l'autre bout du hall, une horloge ancienne égrène le temps. L'école tout entière est intimidante. Elle devrait être réservée à des étudiants ayant les moyens de s'offrir une garde rapprochée et des chevaux de course. Pas à une fille qui achète ses fringues chez H&M.

Je m'arrête net lorsque je pénètre dans la cafétéria. À Atlanta, la cantine était installée dans un ancien gymnase qui empestait l'eau de Javel et la transpiration. Nous déjeunions sur de longues tables de camping et buvions dans des gobelets en carton. L'employée scolaire, qui travaillait aussi à la caisse, nous servait des pizzas congelées, des frites congelées, des nuggets congelés et la fontaine à sodas et les distributeurs de friandises me procuraient le reste d'une alimentation des plus équilibrées. Ici, on se croirait dans un grand restaurant au style moderne et épuré.

De jolis bouquets de fleurs décorent les tables rondes. Les murs sont orange et vert citron et un homme distingué, affublé d'une toque de chef, sert toutes sortes d'aliments d'une fraîcheur à laquelle je ne suis pas habituée. Plusieurs rangées de bouteilles sont disposées dans des présentoirs : jus de fruits et eaux minérales. Il y a même une table dressée spécialement pour le café.

Les chaises sont déjà presque toutes prises. Au brouhaha des discussions matinales se mêlent les échanges tonitruants des chefs cuisiniers et le bruit de la vaisselle qui s'entrechoque (en porcelaine la vaisselle, pas en plastique). Je reste plantée dans le passage et ma poitrine se comprime. Dois-je d'abord trouver une table ou aller chercher mon petit-déjeuner ? Et comment suis-je censée commander alors que le menu est exclusivement en français ?! La crise de panique me guette.

Je sursaute quand une voix m'interpelle. *Oh-non-pas-ça-s'il-vous-plaît...* J'examine la foule et repère une main sertie de bagues s'agitant à l'autre bout de la salle. Meredith désigne une chaise libre à sa table et je me fraie un chemin jusqu'à elle, si reconnaissante et soulagée que c'en est presque douloureux.

— Je voulais venir te chercher mais je ne savais pas si tu étais déjà levée, me dit-elle. Je suis désolée, j'aurais dû passer. Tu avais l'air complètement perdue.

— Merci de m'avoir gardé une place.

Je pose mes affaires et m'assieds. Il y a deux autres personnes autour de la table – deux personnes qui étaient sur la photo accrochée au-dessus de son miroir. Un peu nerveuse, je réajuste mon sac à mes pieds pour occuper mes dix doigts.

— Je vous présente Anna, dit Meredith.

Un garçon un peu maigre aux cheveux courts et au nez allongé me salue en levant sa tasse.

— Josh, se présente-t-il. Et elle, c'est Rashmi.

La fille qui lui tient la main a des grandes lunettes bleues qui lui donnent l'air d'une geek et d'épais cheveux noirs tombant en cascade dans son dos. Elle m'adresse à peine un salut.

Ok. Pas de problème.

— Tout le monde est là à part St. Clair, reprend Meredith. Il est souvent en retard.

— Toujours, la corrige Josh. Il est toujours en retard.

Je m'éclaircis la voix d'un raclement de gorge.

— Je pense être tombée sur lui hier soir. Dans le couloir.

— Coupe de cheveux faussement décontractée et accent anglais ? demande Meredith.

— Hum. Oui. J'imagine.

J'essaie de contrôler mon intonation. Josh esquisse un sourire.

— Le monde entieeer est amoureux de St. Clair.

— Oh ! tais-toi, le rabroue Meredith.

— Pas moi.

Rashmi m'observe pour la première fois depuis mon arrivée. Elle a l'air de tenter de déterminer si je pourrais tomber amoureuse de son petit ami. Josh lâche sa main et pousse un long soupir.

— Eh bien moi je le suis. Et j'ai l'intention de lui demander d'être mon cavalier pour le bal de fin d'année.

— Il y a un bal de fin d'année ici ? je m'étonne.

— Grand Dieu non, répond Rashmi.

— Bien sûr, Josh. St. Clair et toi auriez l'air adorables dans des smokings assortis.

— Avec une queue-de-pie !

L'accent anglais nous fait sursauter. C'est le garçon du couloir. Joli-Cœur. Ses cheveux sont humides à cause de la pluie.

— J'insiste pour que les smokings aient une queue-de-pie, sans ça j'offrirai ton bouquet à Steve Carver.

— St. Clair !

Josh bondit de sa chaise et les garçons s'étreignent virilement.

— Pas de baiser ? Tu me brises le cœur, mec.

— J'ai pensé que ça contrarierait Miss-jalouse-et-possessive ici présente. Elle ne sait pas encore pour nous.

— Alors là je m'en contrefiche, se défend Rashmi avec un sourire qui lui va bien.

Joli-Cœur (suis-je censée l'appeler Étienne ou St. Clair ?) laisse tomber son sac à ses pieds et se glisse sur la chaise encore disponible, entre Rashmi et moi.

— Anna.

Il semble surpris de me voir ici.

— Joli parapluie. J'en aurais bien eu besoin ce matin.

Il s'ébouriffe les cheveux du bout des doigts. Une goutte de pluie atterrit sur mon bras. Soudain les mots me manquent. Malheureusement, mon estomac parle à ma place et ses yeux s'écarquillent. Ils sont d'une profondeur étourdissante. Comme s'il avait besoin d'atouts supplémentaires pour faire tomber les filles ! Josh a probablement raison : elles doivent toutes être amoureuses de lui...

— Quelle horreur, dit-il. Tu ferais bien de nourrir cette chose. À moins que...

Il fait mine de m'examiner puis approche ses lèvres de mon oreille.

— À moins que tu ne sois une de ces filles qui n'avalent jamais rien, chuchote-t-il. Je crains de ne pouvoir tolérer ça.

J'essaie de garder mon sang-froid :

— Je ne suis pas sûre de savoir comment faire pour commander...

— Facile, intervient Josh. Tu fais la queue, tu demandes ce que tu veux et donnes ta carte de cantine.

— Je parlais du menu...

— Tu ne parles pas français ? demande Meredith.

— J'ai fait de l'espagnol pendant trois ans. Je n'avais pas prévu d'emménager à Paris.

— Ne t'inquiète pas, me rassure-t-elle. Tu n'es pas la seule. Les élèves ne parlent pas tous français, ici.

— Tu vas d'abord apprendre le langage de la nourriture, intervient Josh en se frottant la panse

tel un bouddha maigrichon. Ensuite, celui de l'amour.

Rashmi lui envoie un coup de coude. Je jette un regard à l'ardoise accrochée au mur au-dessus du comptoir.

— Et, euh, en attendant je fais comment ?

Joli-Cœur repousse sa chaise.

— Ok. Allons-y. Je n'ai pas encore pris mon petit-déjeuner, moi non plus.

Les bouches des filles s'ouvrant d'admiration sur notre passage confirment la théorie de Josh selon laquelle le monde entier serait amoureux de lui. Une blonde au nez crochu avec un T-shirt dix fois trop court se met à roucouler comme une tourterelle dès que nous rejoignons la queue.

— *Salut*, St. Clair. Comment se sont passées tes vacances ?

— Salut, Amanda. Bien.

— Tu es resté ici ou tu es rentré à *Londres* ?

Elle s'appuie sur l'épaule de son amie, une petite avec une queue-de-cheval immense, et nous offre une vue imprenable sur son décolleté.

— Je suis resté chez ma mère, à San Francisco. Et toi, tu as passé de bonnes vacances ? demande-t-il poliment, mais je me réjouis d'entendre une note d'indifférence dans sa voix.

Amanda rejette ses cheveux en arrière et, soudain, je me retrouve devant Cherrie Milliken. Cherrie adore faire des manières avec ses cheveux, les secouer dans tous les sens et enrouler une mèche autour de ses doigts. Bridgette est convaincue qu'elle passe ses week-ends à se prendre pour un mannequin défilant devant un parterre de fans en délire. Moi je pense qu'elle est davantage occupée à faire tremper sa précieuse chevelure dans des bains d'algues et de boue aromatisés à la papaye dans sa quête effrénée de perfection.

— *Fabuleuses* ! Je suis allée en *Grèce* pendant un mois, puis j'ai passé le reste de l'été à Manhattan. Mon père possède un loft *incroyable* avec vue sur Central Park.

Dans *chacune* de ses phrases il y a un *mot* prononcé avec *exagération*.

— Mais tu m'as *manqué*. Tu as reçu mes *e-mails* ? demande Amanda.

— Euh, non. Tu dois avoir la mauvaise adresse. Excuse-moi, c'est bientôt notre tour.

Il tourne le dos à Amanda, qui échange une moue contrariée avec son amie.

— Prête pour ta première leçon ? me demande-t-il. Le petit-déjeuner est simple ici. Il se compose principalement de pain, sans oublier les célèbres croissants. Ce qui veut dire pas de saucisse, ni d'œufs brouillés.

— Bacon ? je demande pleine d'espoir.

— Définitivement pas, rit-il. Deuxième leçon : les mots figurant sur le tableau. Écoute attentivement et répète après moi : *muesli*.

Je plisse les yeux tandis que les siens s'agrandissent dans une expression feinte d'innocence.

— Ce sont des céréales. Essaie de trouver le sens de celui-ci : *yaourt*.

— Ça ressemble au mot anglais, c'est la même chose ?

— Eh bien tu vois ! Et tu dis que tu n'as jamais vécu en France ?!

Je me moque à mon tour en tentant d'imiter son accent. Il sourit.

— Oh, je vois. On me connaît depuis un jour à peine et on se moque déjà de mon accent. Ce sera quoi ensuite ? Tu vas critiquer ma coupe de cheveux ? Mon poids ? Mes jeans ?

Ses jeans ? Il est sérieux ?

Le cuisinier derrière le comptoir nous rappelle brutalement à l'ordre. Désolée, chef Pierre. Je

suis un peu distraite par le chef-d'œuvre franco-anglo-américain se tenant devant moi. Le chef-d'œuvre en question commande rapidement.

— Un yaourt, des céréales et du miel. On va aussi prendre un œuf à la coque. Ou tu préfères de la brioche avec de la confiture ?

Je n'ai aucune idée de ce que *brioche* veut dire.

— Un yaourt...

Il passe le reste de la commande dans un français impeccable, du moins pour mes oreilles de novice, et chef Pierre se détend. Il cesse de nous aboyer dessus et prépare mon yaourt, accompagné d'un peu de miel et de muesli. Il y ajoute une poignée de myrtilles avant de me tendre le tout.

— *Merci*, monsieur Boutin, dis-je dans un français hésitant.

J'attrape le plateau.

— Pas de Pop-Tarts² ? Ni de Cocoa Puffs³ ? Quel scandale !

— Les Pop-Tarts sont servies le mardi, il y a des gaufres le mercredi mais ils ne servent jamais, au grand jamais, de Cocoa Puffs. Tu devras te contenter de Lucky Charms, le vendredi.

— Pour un Anglais tu sembles en connaître un rayon sur les cochonneries qu'on mange aux États-Unis.

— Jus d'orange, pamplemousse, ou cranberry ?

Je désigne le jus d'orange et il dépose deux briques sur notre plateau.

— Je ne suis pas anglais. Je suis américain.

Je souris.

— Bien sûr.

— Je te jure. Il faut être américain pour entrer à la SOAP je te rappelle.

— La SOAP ?

— School of America in Paris⁴, explique-t-il. SOAP.

Super. Mon père m'a envoyée ici pour me prendre un savon⁵.

— Ma mère est américaine, reprend-il alors que nous faisons la queue pour payer. Mon père français. Je suis né à San Francisco et j'ai grandi à Londres.

— Un vrai concentré de cultures, dis donc.

— Comme tu dis. Et sans vouloir me vanter. Contrairement à la plupart des élèves de cette école.

Je m'apprête à le taquiner quand je me souviens qu'il a une copine. La partie la plus saine de mon cerveau agite un drapeau rouge et je me rappelle ma conversation avec Meredith. Le moment est venu de changer de sujet.

— C'est quoi, ton prénom, au juste ? Hier soir, tu as dit que...

— St. Clair est mon nom de famille. Étienne mon prénom.

— Étienne St. Clair.

J'essaie de le prononcer avec la même classe que lui.

— Pas terrible, hein ?

Je ris.

— C'est sympa, Étienne. Pourquoi les gens ne t'appellent pas par ton prénom ?

— Oh, « c'est sympa, Étienne », je ne sais pas trop comment je dois le prendre.

Un autre élève rejoint la queue. Un garçon chétif à la peau sombre, couverte d'acné, et aux cheveux noirs et épais. Il s'enthousiasme à la vue de St. Clair, qui lui rend son sourire.

— Eh, Nikhil. Tu as passé de bonnes vacances ?

Il pose la même question qu'à Amanda, mais cette fois son ton est amical. Il n'en fallait pas plus au dénommé Nikhil pour se lancer dans le récit complet de son voyage à Delhi : les marchés, les temples, la mousson... Puis un second garçon apparaît, maigre et pâle avec des cheveux bourrés de gel dressés sur le crâne, et Nikhil oublie notre présence pour accueillir son ami avec le même enthousiasme exacerbé. St. Clair – je suis déterminée à l'appeler comme les autres avant de me tourner en ridicule – reporte son attention sur moi.

— Nikhil est le frère de Rashmi. Il entre en première cette année. Elle a aussi une petite sœur, Sanjita, qui est en seconde, et une grande, Leela, qui a eu son bac il y a deux ans.

— Et toi, tu as des frères et sœurs ?

— Non. Toi ?

— Un petit frère, mais il est à la maison. À Atlanta. En Géorgie. Dans le sud du pays.

Il lève un sourcil.

— Je sais où se trouve la Géorgie.

— Oh. Bien sûr.

Je tends ma carte de cantine à l'homme derrière la caisse enregistreuse. Comme M. Boutin, il porte un uniforme blanc impeccable ainsi qu'une toque. Et une moustache bizarre en forme de guidon. Il fait glisser ma carte dans le lecteur puis me la rend avec un rapide *merci*.

Merci. Encore un mot que je connaissais déjà. Excellent !

Sur le trajet du retour, Amanda observe St. Clair depuis la table où sa bande d'amis beaux et parfaits est réunie. Je ne suis pas surprise de voir le snobinard malpoli aux allures de surfeur assis à côté d'elle. St. Clair me parle des cours – ce qui va se passer aujourd'hui, qui seront mes professeurs... – mais j'ai cessé de l'écouter. Je suis trop absorbée par son petit sourire en coin et la façon à la fois sûre et décontractée qu'il a de se mouvoir à travers la foule.

Quelle idiote. Je ne vaudrais décidément pas mieux que les autres.

[1.](#) Capitol Hill est un quartier de la ville de Washington où se situe le Capitole qui héberge le Congrès américain.

[2.](#) Pâtisserie plate et rectangulaire produite par la compagnie Kellogg's, principalement commercialisée aux États-Unis, au Canada et en Australie.

[3.](#) Marque de céréales distribuée aux États-Unis.

[4.](#) L'École américaine de Paris.

[5.](#) *Soap* signifie « savon » en anglais.

CHAPITRE QUATRE

La file d'attente H à P avance lentement. Je jette un œil à la file des noms allant de A à G et vois que Meredith (Chevalier) et Rashmi (Devi) ont déjà reçu leur emploi du temps. Le garçon qui me précède se prend la tête avec la conseillère d'orientation.

— Mais je ne veux pas faire du théâtre, je veux faire de l'informatique !

La petite femme replète tente de garder son calme.

— Je sais, mais l'horaire du cours d'informatique ne correspondait pas au reste de ton emploi du temps. Peut-être que...

— Non pas « peut-être », j'avais choisi informatique !

Minute. Je commence à m'inquiéter. Ils peuvent faire ça ? Nous inscrire à un cours qu'on n'a pas choisi ? Plutôt MOURIR que de devoir refaire du sport !

La conseillère fouille dans ses papiers.

— À vrai dire, David, lors de ton inscription, tu as oublié de remplir ton formulaire d'options, nous avons donc dû choisir à ta place. Mais je suis sûre que...

Furax, le garçon lui arrache son emploi du temps des mains et part sans dire un mot. La pauvre. Ce n'est quand même pas de sa faute ! J'avance d'un pas et lui donne mon nom aussi gentiment que possible pour lui faire oublier l'abruti auquel elle vient d'avoir affaire. Le sourire qu'elle m'adresse creuse une fossette sur ses joues.

— Je me souviens de toi, trésor. Bon courage pour ton premier jour.

Et elle me tend une feuille jaune. Je retiens mon souffle en la parcourant du regard. Ouf. Pas de mauvaises surprises. Anglais avancé, maths, français pour débutants, physique, histoire-géo et une matière intitulée « vie quotidienne ».

Les mathématiques, les sciences et l'histoire sont facultatifs pour les élèves de terminale, mais, malheureusement pour moi, Maman n'a pas vu ça d'un très bon œil. « Tu n'entreras jamais dans une université réputée sans ces trois matières au programme », m'a-t-elle dit au moment de choisir. Merci, Maman... C'est tellement logique de m'envoyer étudier dans un pays réputé pour son art et de m'obliger à subir une année supplémentaire de maths.

Je me traîne jusqu'à Meredith et Rashmi en priant pour que nous ayons des cours en commun. Apparemment c'est mon jour de chance.

— Trois cours avec moi et quatre avec Rash ! s'exclame Meredith en me rendant mon emploi du temps.

Rash¹... Tu parles d'un surnom. Elles se mettent à parler de gens que je ne connais pas et mon esprit vagabonde de l'autre côté de la cour, où St. Clair et Josh attendent dans la file Q à Z. Je me demande si j'aurai des cours en commun avec lui aussi.

Avec eux, je veux dire. Des cours en commun avec eux...

La pluie a cessé de tomber, et Josh shoote dans un caillou qui file vers St. Clair. Il rit et dit une chose qui les fait rire de plus bel. Je réalise alors que St. Clair est plus petit que Josh. Beaucoup plus petit. Je m'étonne de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. Il ne se comporte pas comme quelqu'un de petit. La plupart des gens petits sont timides ou sur la défensive, ou les deux, mais St. Clair est sûr de

lui et amical et...

— Hé ! arrête de le dévisager.

— Quoi ?

Je détache mon regard de St. Clair, mais ce n'est pas à moi que Rashmi s'est adressée. Elle secoue la tête en fixant Meredith, qui a l'air tout aussi embarrassée que moi.

— Tu vas finir par te faire griller si tu continues à le dévorer du regard.

— Oh ! la ferme.

Bon. Voilà qui est réglé. Comme si j'avais besoin d'une raison supplémentaire de ne pas me faire d'illusion. Joli-Cœur est définitivement hors d'atteinte.

— Ne lui dis rien surtout, me demande Meredith. S'il te plaît.

— Pas de problème.

— Nous sommes juste amis.

— Bien sûr.

Nous tournons en rond dans la cour jusqu'à ce que la directrice de l'école arrive pour nous souhaiter la bienvenue. Elle est gracieuse et ses cheveux blancs attachés en un chignon parfait la font paraître distinguée et plus jeune qu'elle ne l'est en réalité. Elle a l'allure d'une Parisienne. Pourtant, la lettre envoyée aux nouveaux élèves précisait qu'elle venait de Chicago.

Son regard glisse sur chacun de nous – cent étudiants minutieusement choisis.

— Bienvenue à vous. Je vous souhaite de passer une année merveilleuse à l'École américaine de Paris. Je me réjouis de retrouver tant de visages familiers, et suis encore plus heureuse d'en découvrir de nouveaux.

De toute évidence, même en France, il est impossible d'échapper au traditionnel discours de bienvenue.

— Aux étudiants qui étaient déjà parmi nous l'an passé, j'aimerais que vous accueilliez comme il se doit vos nouveaux camarades de classe.

De faibles applaudissements retentissent dans l'enceinte de la cour. Je passe les élèves en revue et suis surprise de trouver St. Clair en train de me fixer. Il m'adresse ses applaudissements en levant les mains. Je rougis et détourne la tête.

La directrice reprend son discours. *Concentre-toi Anna. Concentre-toi.* Mais je sens son regard posé sur moi et me réchauffer comme s'il s'agissait des rayons du soleil. Je me glisse discrètement derrière un arbre. Pourquoi me regarde-t-il de cette façon ? Me regarde-t-il encore ? Je pense que oui. Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? S'agit-il d'un regard amical, mauvais ou indifférent ? Je ne peux pas regarder pour vérifier. Mais quand, enfin, je pose les yeux sur lui, il ne me regarde plus du tout. Il est occupé à se ronger les ongles.

La directrice conclut et Rashmi s'élance vers les garçons. Meredith m'accompagne à l'intérieur jusqu'à la salle d'anglais. Le professeur n'est pas encore arrivé et nous choisissons une table au fond.

La salle est plus petite que celles de mon ancien lycée. Elle est décorée d'un mobilier en bois sombre et brillant et de hautes fenêtres laissent pénétrer la lumière du jour. Mais les tables devant lesquelles nous nous asseyons sont les mêmes, tout comme le bureau du professeur et le tableau noir fixé au mur. Je me concentre sur ces éléments familiers pour éviter la crise de nerfs.

— Le professeur Cole va te plaire, dit Meredith. Elle est drôle et nous donne toujours de super bouquins à lire.

— Mon père est romancier.

Je lâche la bombe sans réfléchir et le regrette aussitôt.

— Vraiment ? C'est quoi son nom ?

— James Ashley.

C'est son nom d'auteur. J'imagine qu'Oliphant ne faisait pas assez romantique.

— Jamais entendu parler.

Génial. J'ai manqué une occasion de me taire.

— *La Décision* ? *L'Arrivée* ? Ils ont été adaptés au ciné. Enfin laisse tomber, c'est sans intérêt...

Elle se penche sur la table, soudain surexcitée.

— Tu plaisantes ?! Ma mère est fan de *L'Arrivée* ! Je l'ai regardé une fois avec elle et j'ai pleuré comme une madeleine quand la fille meurt d'une leucémie.

— Qui meurt d'une leucémie ?

Rashmi laisse tomber son sac à côté du mien. St. Clair apparaît à son tour et s'assied devant Meredith.

— Le père d'Anna est l'auteur de *L'Arrivée*, répond-elle.

Je tousse.

— Et je n'en suis pas particulièrement fière.

— Connais pas, ça raconte quoi ? demande Rashmi.

— C'est l'histoire d'un garçon qui aide une femme à accoucher d'une petite fille dans un ascenseur. Puis il grandit et finit par tomber amoureux de la fille, raconte Meredith alors que St. Clair se tourne vers elle pour lui chiper son emploi du temps. Mais le lendemain de leurs fiançailles, elle apprend qu'elle est atteinte d'une leucémie.

— Le jour de leur mariage, son père la mène à l'autel dans un fauteuil roulant, je poursuis. Et elle meurt pendant leur lune de miel.

— Super, disent St. Clair et Rashmi.

Bref. Changeons de sujet !

— Où est Josh ? je demande.

— Il est en première, répond Rashmi, comme si j'aurais dû le savoir. On l'a déposé en cours de maths.

St. Clair se penche sur ma table et attrape ma feuille jaune.

— Oh-oh, français pour débutants.

— J'te l'avais dit.

— C'est pas si mal, tu verras. Tu n'auras bientôt plus besoin de moi pour déchiffrer le menu du jour.

Hum... Peut-être que je n'ai pas envie d'apprendre le français, finalement. Argh ! Les garçons ont le chic pour transformer les filles en de parfaites idiotes !

— *Bonjour tout le monde.*

Une femme portant une robe turquoise affriolante fait irruption dans la salle, un café à la main. Elle est plus jeune, et plus sexy, que tous les professeurs que j'ai eus jusqu'à maintenant.

— Pour les...

Elle s'interrompt pour parcourir la pièce du regard et ses yeux s'arrêtent sur moi. *Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?*

— ... pour l'unique personne qui ne me connaît pas déjà, *je suis le professeur Cole.*

Elle se prosterne devant nous dans une révérence ridicule qui provoque les rires des élèves.

Mes craintes se confirment. Sur les vingt-cinq élèves présents – la classe de terminale au grand complet – je suis la seule nouvelle.

Je me demande qui m'a cédé sa place. Sûrement quelqu'un de plus cool que moi, avec des dreadlocks, des tatouages partout et des contacts dans l'industrie du disque...

— Je constate qu'une fois de plus, la direction a ignoré ma requête, poursuit le professeur. Allez hop, tout le monde debout ! Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

J'imite les autres et pousse ma table de façon à créer un grand cercle au centre de la pièce. C'est étrange de pouvoir distinguer le visage de tous mes camarades. J'en profite pour les examiner de plus près. Leurs jeans, chaussures et sacs valent bien plus cher que les miens. Tout ce qu'ils portent a l'air neuf. Je n'ai pas les moyens de rivaliser. Pas étonnant. Ma mère est prof de bio dans un lycée, et son salaire ne nous permet pas de nous payer des fringues de luxe. Papa rembourse une partie du prêt de la maison et l'aide à payer les factures, mais ce n'est pas suffisant, et Maman est trop fière pour lui en demander davantage. Elle dit qu'il refuserait de toute façon et préférerait utiliser son argent pour se payer un nouveau vélo elliptique.

Elle a probablement raison.

*

* *

Le reste de la matinée file en un éclair. J'aime bien le professeur Cole, et mon prof de maths, M. Babineaux, est plutôt cool lui aussi. Il est parisien, et remue les sourcils et postillonne quand il parle. À sa décharge, je ne pense pas que les postillons soient typiquement français. Ça doit plutôt venir de son cheveu sur la langue.

Après les maths, j'enchaîne avec le cours de français pour débutants. Le professeur Gillet s'avère être parisienne elle aussi. Évidemment. Ils choisissent toujours des natifs pour enseigner les langues étrangères.

Comme je m'y attendais, la classe se compose uniquement de secondes. Et de moi. Oh, et d'un première : l'abruti de ce matin qui tenait mordicus à faire de l'informatique. Il se présente avec enthousiasme. Dave. Et je suis à peu près sûre qu'il est aussi soulagé que moi de ne pas être le seul à ne pas être en seconde.

Tout compte fait, il est peut-être sympa, ce Dave.

*

* *

À midi je suis le troupeau jusqu'à la cafétéria. J'évite la file principale et me dirige droit vers la corbeille de pain et de fruits, même si les pâtes sentent délicieusement bon. Une vraie trouillardes. Je préférerais me laisser mourir de faim plutôt que de commander en français. « Oui, oui ! » répondrais-je au chef cuisinier en pointant le menu auquel je ne comprends strictement rien. Et chef Moustache me servirait un plat dégoûtant, et je serais obligée de l'accepter au risque de me prendre la honte.

Je rejoins Meredith et ses amis, installés à la même table que ce matin. À mon grand soulagement, personne ne s'étonne que je m'asseye parmi eux. Meredith demande à St. Clair s'il a vu

sa copine depuis son arrivée. Il s'étire sur sa chaise.

— Non. On doit se voir ce soir.

— Et tu l'as vue cet été ? Ses cours ont déjà commencé ? Elle étudie quoi cette année ?

Elle le harcèle de questions sur Ellie, auxquelles il répond brièvement. Les démonstrations d'affection de Josh et Rashmi – j'aperçois même des bouts de langue – me poussent à me concentrer sur ma grappe de raisin.

Les grains sont plus petits que ceux que je mange d'habitude, et leur peau plus épaisse. C'est de la terre que je vois là ? Je trempe ma serviette en papier dans mon verre d'eau et tamponne les petites boules violettes. C'est mieux, mais la peau est toujours un peu rugueuse.

St. Clair et Meredith ont cessé de bavarder. Je lève les yeux pour les découvrir en train de m'étudier.

— Quoi ?

— Rien, dit-il. Continue ton petit ménage.

— Ils étaient sales.

— T'en as goûté un ? demande Meredith.

— Pas encore, il reste des traces de terre.

Je leur colle un grain sous le nez. St. Clair l'attrape et le fourre dans sa bouche. Le mouvement de ses lèvres alors qu'il mâche m'hypnotise. J'hésite. Qu'est-ce qui importe le plus ? Manger des grains de raisin propres ou gagner son estime ? Il en arrache un autre et sourit.

— Ouvre la bouche.

Le grain effleure mes lèvres lorsqu'il le glisse à l'intérieur. Je croque et il explose contre ma langue et mon palais. Je suis tellement surprise que je manque de m'étrangler. C'est exquis. Plus proche d'un bonbon sucré que d'un fruit. Dire que je n'ai jamais rien goûté de tel serait un euphémisme.

Meredith et St. Clair éclatent de rire.

— Attends d'essayer leur forme alcoolisée, dit-elle.

St. Clair enroule ses pâtes autour de sa fourchette.

— Alors dis-nous, c'était comment ce cours de français ?

Le changement de sujet me déstabilise.

— Gillet est flippante... Elle a toujours l'air aussi renfrognée ?

Meredith réfléchit un instant.

— C'est vrai qu'elle peut être intimidante au début, mais elle est vraiment sympa une fois qu'on la connaît.

— Meredith est son élève préférée, confie St. Clair.

Rashmi décolle ses lèvres de celles de Josh, visiblement étourdi par l'arrivée soudaine d'air dans ses poumons.

— Mer suit des cours de français et espagnol renforcé, intervient-elle.

— Tu pourrais peut-être me donner des cours particuliers ? je demande à Meredith. Je suis une quiche en langues étrangères. L'unique raison pour laquelle la directrice m'a acceptée, c'est parce qu'elle a lu les bouquins stupides de mon père.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Je lève les yeux au ciel.

— Elle n'a pas arrêté de me poser des questions sur le casting de *La Maison du phare*. Comme

si mon père avait son mot à dire. Et comme si j'en avais quelque chose à faire ! Je déteste ce film.

— J'aimerais bien apprendre l'italien, enchaîne Meredith. Je voudrais aller étudier à Rome l'année prochaine. Ou peut-être à Londres. Ou peut-être rester ici, j'en sais rien en fait.

— C'est sûrement mieux, Rome, pour apprendre l'italien, non ?

— Ouais, sûrement, admet-elle en glissant un regard en direction de St. Clair. Mais j'ai toujours adoré Londres.

Pauvre Meredith. Elle l'a vraiment dans la peau.

— Et toi, tu veux aller où, l'année prochaine ? je l'interroge.

St. Clair hausse les épaules avec désinvolture.

— Je sais pas trop. J'aimerais bien faire des études d'histoire. (Il se rapproche de la table, comme s'il était sur le point de partager un secret embarrassant.) J'ai toujours voulu être un de ces types qu'ils interrogent à la BBC ou sur PBS. Tu sais, le genre sourcils broussailleux et lunettes double foyer.

— Moi, j'aimerais bien animer un magazine ciné et passer mes journées à parler des films d'Hitchcock et de Capra avec Robert Osborne, le présentateur, tu sais ? Il n'est plus tout jeune, mais il super cool ! Il a vu tous les films !

— Vraiment ?

Il semble sincèrement intéressé.

— St. Clair passe son temps plongé dans des livres d'histoire de la taille d'un dictionnaire, nous interromp Meredith. C'est la croix et la bannière pour le faire sortir de sa chambre.

— Ça c'est parce qu'Ellie y est toujours fourrée, commente Rashmi d'un ton sec.

— Tu peux parler ! se défend St. Clair en désignant Josh du menton. Sans oublier... Henri.

— Henri ! s'exclame Meredith en pouffant.

— Vous ne me ficherez donc jamais la paix avec ça ?! fait Rashmi avec un coup d'œil à Josh, qui massacre ses pâtes à coups de fourchette.

— Qui est Henri ? je demande.

— Un guide du château de Versailles, répond St. Clair. Moche comme un pou, mais Rashmi nous a lâchés dans la galerie des Glaces pour se jeter sur lui.

— C'est faux !

Meredith secoue la tête.

— Ils ont passé, genre, tout l'après-midi à se tripoter.

— On l'a attendue plus de deux heures dans le bus parce qu'elle avait complètement oublié l'heure à laquelle on devait se retrouver, complète St. Clair.

— C'était PAS pendant deux heures...

Meredith poursuit à toute allure.

— On a fini par la retrouver avec lui derrière un buisson et son cou était couvert de suçons.

— Des suçons ! ricane St. Clair.

Rashmi, elle, bouillonne de colère.

— Oh ! la ferme, la Ventouse.

— Quoi ?

— La Ventouse, répète-t-elle. C'est le surnom qu'on t'a donné après votre démonstration d'apnée avec Ellie à la fête foraine du printemps dernier.

St. Clair tente de protester, mais son fou rire l'en empêche. Meredith et Rashmi continuent de

baver sur son dos mais... je suis de nouveau ailleurs. Je me demande si Matt embrasse mieux, maintenant qu'il sort avec une fille plus mûre. S'il embrassait mal, à l'époque, c'était probablement de ma faute...

Un jour, je recevrai une statuette en forme de lèvres gravée : PIRE BAISER DU MONDE. Et Matt prononcera un discours où il dira qu'il n'est sorti avec moi que parce qu'il était désespéré, et qu'il a perdu son temps alors que Cherrie Milliken l'avait toujours aimé et qu'elle ne s'était pas fait prier, elle, pour passer à la casserole. Cherrie Milliken est une fille facile, c'est de notoriété publique.

Ô mon Dieu ! Et Toph ? Qu'est-ce qu'il en pense ?

Ce n'est arrivé qu'une seule fois, la veille de mon départ. La tension entre nous n'a cessé de grimper tout au long de la soirée, et, au moment de rentrer, impossible de partir. On a continué à parler, parler, parler, comme pour retarder l'échéance.

Et finalement il a dit que j'allais lui manquer.

Et il m'a embrassée.

Et je suis partie.

— Anna ? Ça va ? demande quelqu'un.

Ils ont tous les yeux rivés sur moi.

Ne pleure pas. Ne pleure pas. Ne pleure pas.

— Euh. Où sont les toilettes ?

Les toilettes sont mon excuse préférée pour échapper aux situations délicates.

— Au fond du couloir.

St. Clair a l'air inquiet, mais ne pose pas plus de questions. Il craint sûrement que je ne me mette à parler tampons ou ne prononce le mot gênant qui commence par « R ».

*

* *

Je passe le reste de ma pause déjeuner enfermée dans les toilettes. La maison me manque tellement que mon estomac se tord de douleur. Tout cela est si injuste. Je n'ai jamais demandé à être envoyée ici, moi ! J'avais des amis et nous avions nos habitudes, nos délires, nos fous rires... J'aurais apprécié que mes parents prennent au moins la peine de me consulter : « Tu préfères passer ta dernière année de lycée à Atlanta ou à Paris ? »

Qui sait ? J'aurais peut-être choisi Paris.

Mais il ne leur est jamais venu à l'esprit de me laisser le choix.

1. En anglais, l'on emploie le terme *rash* pour faire allusion à une irruption cutanée sévère.

CHAPITRE CINQ

De : Bridgette Saunderwick

[<bridgesandwich@freebiemail.com>](mailto:bridgesandwich@freebiemail.com)

À : Anna Oliphant [<bananaelephant@femmefilmfreak.net>](mailto:bananaelephant@femmefilmfreak.net)

Objet : Ne regarde pas maintenant mais...

... le bord de ton lit est défait. Ha ! T'as regardé ! Bon allez, arrête de lisser des plis qui n'existent pas. Parlons sérieusement. Comment ça se passe chez les mangeurs de grenouilles ? Les mecs de ton école sont canon ? En parlant de canon, devine qui est dans mon cours de maths ? Drew ! Il s'est teint les cheveux en noir et a fait un piercing à la lèvre. Il est trop callipyge ! (Cherche dans le dico, feignasse.) J'ai mangé avec la bande ce midi, mais c'était pas pareil, sans toi. Sans compter que la folle de Cherrie s'est pointée. Elle n'a pas arrêté de se tripoter les cheveux. J'aurais juré t'entendre fredonner l'air de cette pub ridicule. Je vais finir par m'arracher les yeux si elle s'assoit avec nous tous les jours. Tiens au fait, ta mère m'a engagée pour garder Sean après l'école, il faut que j'y aille ! Ça m'ennuierait qu'il meure sous ma surveillance. Tu crains. Rentre vite à la maison.

Bridge

P-S : Demain le prof de musique choisit les leaders pour les groupes. Si Kevin Quiggley est choisi à ma place, c'est à lui que j'arracherai les yeux !

Callipyge. « Qui a de belles fesses. » *Bien joué, Bridge*. Ma meilleure amie est une obsédée des mots. Son bien le plus précieux est son DAO – dictionnaire d'anglais Oxford – en vingt-huit volumes. Elle adore jeter des mots savants à la figure des gens pour le plaisir de les voir se dépatouiller avec. À force, j'ai arrêté de faire semblant de savoir de quoi elle parle. Elle me grillait à tous les coups.

Apparemment, Bridge récupère les miettes de mon ancienne vie. Je n'arrive pas à croire que Maman lui ait proposé de garder Sean. Je sais qu'elle est la mieux placée pour veiller sur lui, mais quand même. C'est bizarre de me dire qu'elle me remplace alors que je suis coincée à l'autre bout du monde.

Manquerait plus qu'elle m'annonce qu'elle a trouvé un job au ciné du coin...

À propos, ça fait deux jours et Toph ne m'a toujours pas écrit. Il s'est quand même passé un truc, entre nous. On s'est *embrassés*, ce n'est pas rien ! Est-ce que ce *truc* va prendre fin maintenant que je suis ici ?

Son vrai prénom est Christopher, mais il déteste qu'on l'appelle Chris alors on l'appelle Toph. Il a des yeux verts incroyables et des tics bizarres. Il est gaucher, comme moi, on adore tous les deux les nachos au fromage et on déteste Cuba Gooding Jr. J'ai craqué pour lui dès mon premier jour au ciné, quand il a collé sa tête sous la machine à granitas et s'est empiffré de glace pilée juste pour me faire rire. Il a eu les lèvres bleu Schtroumpf pour le reste de la soirée.

Je rafraîchis ma boîte de réception – au cas où – mais aucun nouveau message n'apparaît. J'ai passé la soirée assise devant mon ordinateur à attendre que Bridge rentre du lycée. Je suis contente que ce soit elle qui ait écrit la première. Peut-être parce que je voulais qu'elle croie que je suis trop heureuse et débordée pour avoir le temps de parler. Alors qu'en fait je suis seule et triste. Et affamée. Mon minifrigo est vide.

J'ai dîné à la cafétéria mais, une fois de plus, j'ai évité la file principale pour me gaver de pain. Peut-être que St. Clair acceptera de commander pour moi, demain matin. Ou Meredith. Je suis sûre qu'elle le ferait.

Je réponds à Bridge et lui parle de mes presque-nouveaux-amis, de la cafétéria et du Panthéon. Sans m'en rendre compte, je commence à lui décrire St. Clair et lui raconte comment, en physique-chimie, il s'est penché par-dessus Meredith pour m'emprunter un stylo pile au moment où M. Wakefield constituait les binômes pour les travaux pratiques. Du coup il a pensé qu'il était assis à côté de moi et, résultat, St. Clair est mon binôme pour le reste de l'année ! C'était le meilleur moment de ma journée.

Je parle aussi à Bridge de mon cours intitulé « Vie quotidienne » parce qu'on a tenté de deviner de quoi il s'agissait durant tout l'été.

J'ai passé l'heure à lire le premier roman imposé par notre prof d'anglais. Et, whaou ! Si je n'avais pas encore réalisé que j'étais en France, à présent, j'en suis sûre. Parce qu'il y a du sexe dans *Chocolat amer*. BEAUCOUP de sexe. Les personnages font carrément l'amour sur un cheval. Jamais ils ne nous laisseraient lire un truc pareil chez nous. Trop puritains.

*

* *

Il est presque minuit lorsque j'envoie mon mail mais il y a encore du bruit dans les couloirs. Les premières et terminales ont plus de liberté que les secondes car ils sont censés être assez matures pour ne pas en abuser. Mais j'ai de sérieux doutes. À Paris, on peut boire de la bière et du vin à seize ans, et des alcools forts à dix-huit...

Je me demande si ma mère savait ça en m'envoyant ici. Mais peu importe : je n'ai pas du tout l'intention de me saouler. Je n'aime pas la bière.

Le veilleur de nuit, Nate, a une chambre au rez-de-chaussée. Il va à l'université dans le quartier. La SOAP doit bien le payer pour qu'il accepte de vivre avec nous. Nate a la vingtaine. Il est petit et pâle et a le crâne rasé ; ça lui va plutôt bien. Il est posé et semble à l'écoute, mais n'a pas l'air de se laisser marcher sur les pieds. Mes parents l'ont tout de suite adoré. Je me demande s'ils ont remarqué le bol de préservatifs posé à côté de sa porte...

Les secondes et premières vivent dans un autre bâtiment. Ils dorment dans des chambres communes et filles et garçons sont séparés. Ils ont même un couvre-feu à respecter. Pas nous. On doit juste signer un registre à chaque entrée et sortie après la tombée de la nuit.

Je me traîne jusqu'aux toilettes et prends place dans la queue – il y a toujours la queue, même à minuit – derrière Amanda, la fille qui s'est jetée sur St. Clair au petit-déjeuner. Elle grimace devant mon jean délavé et mon T-shirt vintage.

— Alors, c'est toi le nouveau *Brandon* ? demande Amanda.

— Quoi ?

— Brandon. Chambre 408. Il s'est fait expulser l'année dernière parce qu'un prof a trouvé de la *coke* dans son sac. Tu viens *d'où* au juste ?

— Atlanta.

— *Oh*, répond-elle, comme si ça expliquait mon look de bouseuse.

Qu'elle aille se faire voir. Atlanta est l'une des plus grandes villes d'Amérique.

— Toi et St. Clair aviez l'air plutôt *complices* ce matin.

— Mmm.

— Je ne me ferais pas trop d'illusion si j'étais toi, poursuit-elle. Lui et sa copine sont ensemble depuis *toujours*.

Sa manie d'exagérer certains mots commence vraiment à me taper sur les *nerfs*. Elle feint un bâillement de lassitude.

— Intéressant, cette *coiffure*.

Je touche mes cheveux machinalement.

— Merci. C'est une amie qui me les a lissés.

Le bandeau aussi était l'idée de Bridge. D'habitude, je les laisse lâchés, mais, ce soir, je les ai attachés en une queue-de-cheval.

— Moi, je ne les attacherais pas comme ça. Ça te fait une tête de *fouine*.

— Au moins elle n'en a pas l'odeur...

Rashmi apparaît derrière moi, sortant de chez Meredith.

— ... Alors que toi...

— Sympa tes *lunettes*, rétorque l'intéressée.

— Ah-ah, on ne me l'avait jamais faite celle-là, répond Rashmi, impassible.

Mais je remarque qu'elle les remonte sur son nez avant de se tourner vers moi.

— Ma chambre est la 601, au sixième, si tu as besoin de quoi que ce soit. On se voit au petit-déj' ?

Alors elle ne me déteste pas ? À moins qu'elle ne déteste Amanda davantage... Peu importe, je lui suis reconnaissante d'être intervenue et lui fais signe alors qu'elle s'éloigne. Elle me rend mon salut au moment où Nate apparaît et s'approche d'un air détendu.

— Prêtes à aller au lit les filles ?

Amanda affiche son plus beau sourire.

— Bien sûr.

— Cool. Ça a été ton premier jour, Anna ?

Je trouve étrange que tous connaissent déjà mon prénom.

— Oui. Merci, Nate.

Il acquiesce lentement, comme si ma réponse méritait réflexion, puis nous souhaite une bonne nuit et se dirige vers une bande de gars à l'autre bout du couloir.

— Je *déteste* quand il fait ça, se plaint Amanda.

— Fait quoi ?

— Il nous surveille, ce petit *con*.

Une petite rousse sort des toilettes et contourne Amanda qui reste plantée au milieu du passage.

— T'étais tombée dans le trou ou quoi ? s'exclame celle-ci.

Les joues pâles de la fille s'empourprent aussitôt.

— Ça va, lâche-la, je réplique.

Amanda s'avance en faisant claquer ses talons et tire la porte d'un coup sec.

— Je t'ai pas sonnée, *Fouineuse* !

CHAPITRE SIX

Au bout d'une semaine, j'ai pris goût au système éducatif pour étudiants fortunés. Pas de Shakespeare ou de Steinbeck au programme du professeur Cole. À la place, nous étudions les ouvrages d'auteurs étrangers. Elle débute chaque cours avec *Chocolat amer*, comme si nous étions dans un club de lecture.

Meredith avait raison, j'adore l'anglais.

Ma prof de français, en revanche, est clairement analphabète. Comment expliquer, sinon que malgré l'intitulé de notre manuel – Français premier niveau – Mme Gillet s'obstine à parler uniquement dans la langue de Molière ? Elle m'interroge une douzaine de fois par jour et je ne connais jamais la réponse à ses questions. Dave, qui a déjà suivi son cours l'année dernière, la surnomme la Guillotine. Je l'adore. Il a les cheveux en bataille et ses lèvres tombantes lui donnent un air boudeur. Sa peau est mate mais recouverte de taches de rousseur. Plusieurs filles en pincent pour lui. Il est aussi dans mon cours d'histoire, avec Josh.

Josh est calme et réservé en classe, mais en dehors il partage le même sens de l'humour que St. Clair. Meredith dit qu'ils ont beaucoup d'admiration l'un pour l'autre. Josh parce que St. Clair est naturellement charismatique, St. Clair parce que Josh est un artiste stupéfiant. Ses dessins sont incroyables et il a toujours de l'encre plein les doigts.

Mais le plus gros changement ne vient pas des cours eux-mêmes. Être pensionnaire d'une école privée, c'est comme vivre dans un lycée : on ne peut y échapper. Même dans ma chambre, je ne suis jamais au calme. Musique à fond, cris dans les couloirs, viandes saoules dans les escaliers... Il y a du bruit partout, tout le temps. Et ma patience a des limites.

Heureusement, nous sommes vendredi soir et la résidence s'est vidée. Je suis au calme pour la première fois. Si je ferme les yeux et que j'ignore la cantatrice qui chante à la terrasse, de l'autre côté de la rue, j'arrive presque à m'imaginer à la maison.

Bridge appelle alors que je regarde *Rushmore*, confortablement installée sur mon lit miniature. C'est le film qui a lancé la carrière de Wes Anderson. Wes est incroyable. Son style est reconnaissable entre mille – étrange, sombre et nostalgique. *Rushmore* est un de mes films préférés. C'est l'histoire d'un garçon qui développe une obsession pour le pensionnat qui l'a expulsé. À quoi ressemblerait ma vie si j'étais aussi obsédée par la SOAP ? Pour commencer, je ne serais pas enfermée dans ma chambre un vendredi soir, le visage badigeonné de crème à l'extrait de concombre.

— Rhaaaaaaa, je les déteste ! tempête Bridge.

Elle n'a pas été choisie comme leader de son groupe alors qu'elle est la meilleure batteuse du lycée. Son prof de musique a choisi Kevin Quiggley car il pense que les autres musiciens n'auraient pas respecté une fille. Du coup, Bridge déteste le cours de musique, déteste le prof et déteste Kevin, ce crétin à l'ego démesuré.

— Patience, je la rassure. Tu seras bientôt la prochaine Meg White ou Sheila E. et Kevin Quiggley se vantera de *t'avoir connue à l'époque*.

Je perçois un faible sourire dans sa voix.

— Rappelle-moi pourquoi tu es partie, Banana ?

— Parce que mon père est un enfoiré.

On papote jusqu'à trois heures du matin et je me réveille en fin de matinée. Lorsque j'arrive à la cafétéria, je repère Josh, Rashmi et St. Clair assis à leur table habituelle.

Le stress monte. Ils m'ont chambrée toute la semaine parce que j'ai évité la file principale et refusé de commander quoi que ce soit. J'avais toujours une bonne excuse, mais ça ne marchera pas éternellement... J'attrape un plateau et prends une grande inspiration.

— Bonjour. Euh, *sopa* ? S'il vous plaît ?

Je désigne la marmite de velouté de potiron dont l'odeur me met l'eau à la bouche. Nous sommes début septembre et le temps est encore doux. Quand l'hiver arrive-t-il à Paris ?

— Ah ! De la soupe, me corrige gentiment M. Boutin.

— *Si*, de la soupe. Je veux dire, oui ! Et, euh, la, hum..., salade de poulet ?

M. Boutin rit, mais c'est un rire chaleureux et communicatif. Un rire de Père Noël.

— Va pour la salade de poulet ! Tu sais, je comprends très bien l'anglais, dit-il dans un anglais parfait.

Je vire au rouge cramoisi. Évidemment qu'il parle anglais, dans une école américaine. Et moi qui me nourris de poires et de pain depuis une semaine !

Il me tend un bol de soupe et une petite assiette de salade au poulet.

— Merci, dis-je.

— De rien, répond-il. Et j'espère que tu ne sauteras plus les repas pour m'éviter !

Je souris et fais « non » de la tête. *Je peux le faire. Je peux le faire. Je peux...*

— EH BEN TU VOIS, C'ÉTAIT PAS SI TERRIBLE QUE ÇA, ANNA ? braille St. Clair depuis le fond de la salle.

Je me retourne et dresse discrètement mon majeur dans sa direction en priant pour que M. Boutin ne voie rien. St. Clair forme le V de la victoire avec un grand sourire. Je paye mon repas et vais m'asseoir à côté de lui.

— Merci. Je m'en souviendrai.

— Pas de quoi. C'est toujours un plaisir de te rendre service.

Il porte les mêmes vêtements que la veille, un jean et un T-shirt miteux avec une tête de Napoléon. Quand je lui demande pourquoi Napoléon, il répond que c'est son héros.

— Pas parce que c'était un mec cool, qu'on soit bien d'accord. C'était un con. Mais un petit con, comme moi.

Je me demande s'il a passé la nuit chez Ellie. C'est sûrement pour ça qu'il ne s'est pas changé.

— Tu sais, Anna, commence Rashmi, la plupart des Parisiens comprennent l'anglais. Il ne faut pas être si timide.

Ouais. Merci pour l'info.

Josh croise les bras derrière sa tête et se balance sur sa chaise. Ses manches remontent sur ses avant-bras, révélant un crâne tatoué magnifiquement exécuté.

— C'est vrai, confirme-t-il. Je parle à peine français et j'arrive à me faire comprendre.

— Pas de quoi se vanter.

Rashmi fronce le nez en signe de désapprobation et Josh bondit pour y déposer un baiser.

— C'est reparti.

St. Clair se gratte la tête et détourne les yeux.

— Ils sont toujours aussi... démonstratifs ? je demande à voix basse.

— Non, avant c'était pire.

Je hausse les épaules, me demandant si je souhaite vraiment connaître la réponse à la question que je m'apprête à poser.

— Et Ellie et toi ? Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

St. Clair réfléchit.

— Ça va faire un an, si mes souvenirs sont bons.

Il avale une gorgée de café et repose lourdement sa tasse sur la table, faisant sursauter Josh et Rashmi.

— Désolé, s'excuse-t-il. Je vous ai interrompus ?

Il se tourne vers moi et lève ses immenses yeux au ciel. Même exaspéré, il reste charmant. Impossible de le comparer à Toph. Ce n'est pas du tout le même genre. St. Clair est séduisant... à sa façon.

— Changement de sujet. (Il pointe un doigt sur moi.) Je pensais que les belles du Sud avaient un accent.

Je secoue la tête.

— Seulement quand je parle avec ma mère, parce qu'elle en a un. Mais la plupart des gens d'Atlanta n'ont pas d'accent. C'est une grande ville. Ils ont surtout l'accent de la banlieue.

— *Sans déc' ?* plaisante-t-il avec son accent d'Anglais bien élevé.

Une giclée orange s'échappe de mes lèvres. Il éclate de rire et je me joins à lui. Il me tend une serviette pour que je m'essuie.

— Sans déc', répète-t-il le plus sérieusement du monde.

Je manque de m'étrangler de rire.

— Je t'en supplie, arrête de dire ça. Ça ne te va vraiment pas.

— Je vais pouvoir te le ressortir pour les grandes occasions.

— Mon anniversaire est en février.

— Le mien était hier, dit-il.

— C'est ça...

— Je te jure.

Il essuie le reste de soupe que j'ai si gracieusement craché sur la table. J'essaie de lui prendre la serviette, mais il repousse ma main.

— Mince, c'est vrai ! intervient Josh. J'ai complètement oublié, mec. Joyeux anniversaire.

St. Clair hausse les épaules et jette la serviette en papier sur son plateau vide.

— Tu vois. J'ai eu dix-huit ans hier. On n'est pas trop gâteau et fête dans ma famille.

— Mais tu dois avoir un gâteau pour ton anniversaire ! je m'exclame. C'est la tradition !

— C'est justement pour ça que je n'en parle jamais.

— Mais tu l'as fêté, rassure-moi ? Avec Ellie ?

Il porte sa tasse à ses lèvres, mais la repose sans y toucher.

— Mon anniversaire est un jour comme les autres et ça me va très bien.

— Bon. Comme tu veux. Je ne te souhaiterai pas un bon anniversaire alors. Ni même un bon week-end, tiens !

Il sourit.

— Oh, tu peux me souhaiter un bon week-end. Je n'ai rien contre les week-ends.

— En parlant de week-end, commence Rashmi en se tournant vers moi, pourquoi tu ne t'es pas

jointe à nous hier soir ?

— J'avais un truc de prévu. Avec mon amie. Bridgette. On a papoté au téléphone.

— Tu es sortie cette semaine ? demande St. Clair.

— Bien sûr.

— menteuse.

— Attends une seconde, dit Josh. Tu es à Paris depuis une semaine et tu n'as pas encore visité la ville ?

— J'ai vu la tour Eiffel avec mes parents...

De loin.

— Whaou. Et tu fais quoi, ce soir ? demande St. Clair. Ta lessive ?

Rashmi fronçe les sourcils.

— Et tu vas manger quoi ? La cafétéria sera fermée.

Son inquiétude me touche, mais je remarque qu'elle ne me propose pas de me joindre à eux. Pas grave. J'ai déjà prévu une excursion jusqu'au distributeur.

— C'est bien ce que je pensais, reprend St. Clair tandis que je reste muette.

Il secoue lentement la tête. Ses cheveux noirs et ébouriffés sont légèrement ondulés aujourd'hui. C'est assez perturbant. S'il existait une discipline « cheveux » aux jeux Olympiques, St. Clair la remporterait haut la main. 10/10. Médaillé d'or.

Je hausse les épaules.

— Je ne suis là que depuis une semaine. Pas de quoi en faire un drame.

— C'est ton premier week-end loin de chez toi ? dit Josh.

— Oui.

— Ton premier week-end sans parents, à Paris ? Et tu le passes dans ta chambre ? Seule ?

Rashmi et lui échangent un regard grave. Je tente de trouver du soutien auprès de St. Clair, mais il me regarde avec un air de chien battu.

— Eh bien quoi ? J'ai de la soupe sur le menton ?

St. Clair rit dans sa barbe.

— J'aime bien ton bandeau, lâche-t-il enfin.

Il tend la main pour l'effleurer.

— Tu as des cheveux magnifiques.

CHAPITRE SEPT

Les noctambules ont quitté la résidence. Je mets à jour mon blog en grignotant une barre chocolatée achetée au distributeur. Vu que je n'ai aucune nouvelle critique de film à rédiger pour *Femme Film Freak*, je m'occupe en peaufinant le design de mon site et crée une nouvelle bannière. Dans la soirée, je reçois un message de Bridge.

*Suis allée au ciné avec Matt et Cherrie hier soir. Et devine quoi ? Toph m'a demandé de tes nouvelles ! Je lui ai dit que tu avais hâte de revenir en décembre... Je pense qu'il a capté le message. On a parlé de son groupe (toujours pas de concerts en vue) mais Matt tirait la tronche alors on ne s'est pas éternisés. Tu sais ce qu'il pense de Toph... Oh ! Et Cherrie a essayé de nous traîner à la projection du dernier mélo de ton père. T'Y CROIS ?!
Tu crains. Rentre à la maison.*

Bridge

J'espère qu'elle ne m'a pas fait passer pour une fille désespérée, même si je meurs d'envie d'avoir des nouvelles de Toph. Je ne comprends pas pourquoi Matt est toujours aussi froid avec lui. On n'est plus ensemble depuis longtemps. Et tout le monde adore Toph ! Sauf peut-être son responsable, à qui il tape sur les nerfs à force d'arriver tout le temps en retard ou d'appeler pour dire qu'il est malade.

Je relis le mail de Bridge, en espérant voir apparaître des mots comme « Toph est fou amoureux de toi et a dit qu'il t'attendrait éternellement », mais rien ne change. Alors je vais sur mon forum de discussion préféré pour voir ce que les membres pensent du dernier film de mon père. Les critiques de *La Décision* ne sont pas élogieuses, malgré son classement au box-office. Un habitué, Orangemécanique88, a écrit : « C'est une daube sans nom. Le genre qu'on n'irait pas voir même si on nous payait. »

À mon avis, c'est justifié.

Je passe un moment sur le forum puis décide de commencer mes recherches sur *Chocolat amer* avant de rédiger ma dissertation. Un passage d'une analyse trouvée sur Internet retient mon attention : *le thème de la chaleur est utilisé comme une métaphore pour évoquer le désir sexuel éprouvé par le personnage. Tita peut contrôler la température de sa cuisine mais pas celle qui ne cesse de grimper en elle et fait de son corps une arme puissante et destructrice.*

— Anna ?

Quelqu'un frappe à ma porte.

Non. Pas *quelqu'un*. St. Clair.

Je porte un vieux T-shirt floqué d'une tête de vache et un bas de pyjama en flanelle avec des fraises dessus. Et je n'ai pas de soutien-gorge.

— Anna, je sais que tu es là.

J'attrape mon gilet noir et le ferme par-dessus la vache avant d'aller ouvrir.

— Désolée de t'avoir fait attendre. Entre.

Mais il reste planté sur le seuil. Je n'arrive pas à déchiffrer son expression. Il finit par

m'adresser un sourire espiègle et entre dans la chambre.

— Mignonnes, tes fraises.

— Oh, la ferme.

— Non, c'est vrai.

Et même s'il ne l'a pas dit dans le sens « mignonnes-tes-fraises-je-veux-quitter-ma-copine-pour-sortir-avec-toi », je ne peux pas empêcher mon cœur de se serrer. *L'arme puissante et destructrice* est sur le point de s'éveiller. St. Clair reste debout au milieu de la chambre. Il se gratte la tête et son T-shirt se soulève pour laisser apparaître son ventre nu. *Flum !* Mon feu interne s'allume.

— C'est vraiment... hum... propre ici, dit-il.

Fuuz. Plus de flammes.

— Tu trouves ?

Certes, ma chambre est bien rangée, mais je n'ai même pas encore eu le temps de nettoyer mes fenêtres !

— Oui. C'est un peu flippant.

Il fait le tour de la pièce et inspecte ma collection de bananes et d'éléphants miniatures alignés sur ma commode. Il prend un éléphant en cristal et lève un sourcil interrogateur.

— C'est mon surnom.

— Éléphant ?

— Anna Oliphant. *Banana Elephant*. Mon amie les récupère pour moi et moi je lui prends des petits ponts¹ et des petits sandwiches. Elle s'appelle Bridgette Saunderwick.

St. Clair repose l'éléphant et se dirige vers mon bureau.

— On peut t'appeler Éléphant alors ?

— Banana Elephant. Et non. Certainement pas.

— Désolé, dit-il. Mais pas pour ça.

— Pour quoi ?

— T'es déjà en train de replacer tout ce que j'ai dérangé. Je ne peux pas m'empêcher de toucher à tout.

— Oh ! non, pas de souci, je m'empresse de répondre en lâchant la figurine que je m'apprêtais à remettre en place. Tu peux toucher tout ce qui est ici.

Il se fige, une expression amusée sur le visage, et je réalise ce que je viens de dire. Je ne voulais pas dire ça comme ça.

Non que ça me déplairait, cela dit...

Mais j'ai des sentiments pour Toph. Et St. Clair a une copine. Et même si les choses étaient différentes, Meredith a craqué pour lui en premier. Je ne lui ferais jamais un coup pareil alors qu'elle a été si gentille avec moi.

Il détache son regard du mien. C'est moi ou il a l'air gêné ? Mais pourquoi serait-il gêné ? C'est moi qui ne fais pas attention à ce qui sort de ma bouche.

— C'est ton copain ? demande-t-il en remarquant mon fond d'écran – une photo de mes collègues et moi en train de faire les idiots. Celui qui ferme les yeux ?

— QUOI ?

Il croit que je pourrais sortir avec un mec comme Hercule ?! Hercule est l'adjoint du responsable. Il a dix ans de plus que moi et, oui, c'est son vrai prénom. Et même s'il est adorable et

incollable sur les films d'horreur japonais, il a aussi une queue-de-cheval.

Une queue-de-cheval !

— Je plaisante, Anna. Lui là. Avec les fossettes.

Il me montre Toph, la raison qui fait que j'aime tant cette photo. Nous sommes face à face et échangeons un sourire complice.

— Oh. Hum... non. Enfin, pas vraiment. On a failli sortir ensemble. Mais je suis partie avant... Avant qu'il ne se passe quoi que ce soit.

Un silence gêné s'installe. St. Clair glisse ses mains dans ses poches et se balance sur ses talons.

— *Provide for all.*

— Hein ?

De quoi il parle ?

— « Pourvoir pour tous² », continue-t-il en me montrant le coussin posé sur mon lit.

Les mots sont brodés sur la représentation d'une licorne. Il s'agit d'un cadeau de mes grands-parents et la devise et le dessin sont les symboles du clan Oliphant. Mon grand-père vit aux États-Unis depuis des années, mais il est resté très attaché à ses racines écossaises. Il nous achète sans arrêt, à Sean et à moi, des objets aux couleurs de notre clan. Comme ce coussin.

— Oui, je sais ce qui est écrit. Mais toi comment tu le sais ?

— C'est du français.

Génial. La devise des Oliphant, ancrée dans mon esprit depuis mon plus jeune âge, se révèle être du français. Merci, Papi ! J'avais toujours supposé que c'était du latin, ou du grec, ou un truc du genre.

— Ton frère ? demande St. Clair en désignant la seule photo accrochée au-dessus de mon lit.

Sean sourit devant l'objectif, le doigt pointé sur une tortue. Elle a le cou tendu et menace de lui arracher le doigt. Maman, qui mène une étude sur les habitudes de reproduction des tortues alligators, rend régulièrement visite à plusieurs d'entre elles sur les rives du fleuve Chattahoochee. Mon frère adore l'accompagner.

— Ça sonne drôlement irlandais pour une famille d'origine écossaise.

J'esquisse un sourire.

— C'est d'ailleurs un sujet sensible à la maison. Ma mère adorait ce prénom mais mon grand-père, le père de mon père, a failli avoir une attaque quand elle lui a dit comment elle allait l'appeler.

St. Clair rit.

— Il a quel âge ?

— Sept ans. Il est en CE1.

— Ça fait une grande différence d'âge.

— Eh bien... c'était soit un accident, soit une tentative désespérée de sauver leur mariage. Je n'ai jamais osé demander.

Waouh. Je n'arrive pas à croire que je lui ai dit ça. Il s'assoit sur le bord de mon lit.

— Tes parents sont divorcés ?

Je m'appuie contre mon bureau, je ne peux pas aller m'asseoir à côté de lui. Peut-être pourrai-je me le permettre quand je me serai habituée à sa présence. Mais pas pour l'instant.

— Oui. Mon père est parti six mois après sa naissance.

— Je compatis. Les miens sont séparés.

— Désolée.

— Mon père est un enfoiré.

— Le mien aussi. Sinon il ne nous aurait pas abandonnés quand Sean était bébé. Et c'est à cause de lui que je suis coincée ici. À Paris.

— Je sais. (*Ah bon ?*) Mer me l'a dit. Mais je peux t'assurer que mon père est pire que le tien. Et malheureusement il vit ici, alors que ma mère vit seule à des milliers de kilomètres.

— Ton père vit ici ?

Je suis abasourdie. Je savais que son père était français mais pourquoi a-t-il envoyé son fils dans un pensionnat s'ils vivent dans la même ville ? Ça n'a pas de sens !

— Il a une galerie d'art à Paris et une à Londres. Il partage son temps entre les deux.

— Tu le vois souvent ?

— J'évite, autant que possible.

Son visage se ferme et je réalise que j'ignore tout de son histoire.

— Bref ! reprend-il soudain. Je savais que si personne ne venait pour te pousser à sortir, au sens propre du terme, tu ne bougerais jamais. Alors me voilà !

— On va sortir ?

Il acquiesce. Une nuée de papillons prend son envol dans mon ventre.

— Ce soir ?

— Ce soir.

— D'accord. Mais... Ellie ?

Il s'allonge et croise les bras au-dessus de sa tête.

— Nos projets sont tombés à l'eau, dit-il sans plus d'explication.

J'examine mon bas de pyjama.

— Je ne suis pas tout à fait habillée pour sortir, dis-je en affichant une moue perplexe.

Le coussin voltige alors à travers la pièce pour m'atterrir en plein visage. Je le lui jette à mon tour. Il rit, se lève et me frappe avec le coussin de toutes ses forces. J'essaie de le lui arracher des mains mais le manque à chaque fois. Il en profite pour me donner un nouveau coup avant de me laisser le prendre. Je le frappe dans le dos et il éclate de rire. Il tente de riposter mais je m'accroche au coussin jusqu'à ce qu'il cède. Lorsqu'il lâche prise, je m'effondre sur le lit et St. Clair se laisse tomber à mes côtés, le souffle court. Il est si proche que je peux sentir ses cheveux me chatouiller la joue. *Respire, Anna.*

— Ok, dit-il en tentant de reprendre son souffle. Voilà le programme.

Je ne veux pas ressentir ce que je ressens quand je suis près de lui. Je veux que les choses soient normales entre nous. Je veux être son amie. Pas une de ses groupies.

— Enfile un pantalon digne de ce nom, reprend-il. Je vais te faire découvrir Paris.

— C'est ça ton programme ? je demande en m'extirpant du lit.

Il grimace et me balance le coussin. La sonnerie de mon téléphone retentit. C'est probablement ma mère, qui m'a appelée chaque soir. Je m'apprête à renvoyer l'appel sur le répondeur quand je vois le nom sur l'écran.

Toph.

1. *Bridge* signifie « pont » en anglais.

2. En français dans le texte.

CHAPITRE HUIT

— J'espère que tu portes un béret, me taquine Toph en guise de salut.

— Pas encore.

Je fais les cent pas dans ma chambre. Il a appelé ! Toph a appelé !

— Mais je peux t'en ramener un si tu veux. Je ferai broder ton prénom dessus et tu pourras le porter au travail à la place de ton badge.

— J'aurais la classe avec un béret.

Je perçois un sourire dans sa voix.

— Personne n'a la classe avec un béret. Pas même toi.

St. Clair est toujours allongé sur mon lit. Je lui souris et désigne la photo sur mon ordinateur. *Toph*, je murmure. Il acquiesce d'un signe de tête.

— Ta sœur est venue hier.

Toph parle toujours de Bridge comme de ma sœur. Nous faisons la même taille, le même poids et nous avons toutes les deux de longs cheveux raides, sauf que les siens sont blonds et les miens châtain. Et comme les gens qui passent la plupart de leur temps ensemble, nous parlons de la même façon. Sauf qu'elle utilise des mots plus savants.

— Je ne savais pas qu'elle jouait de la batterie, dit-il. Elle est douée ?

— C'est la meilleure.

Du coin de l'œil, j'aperçois St. Clair glisser un regard vers l'horloge posée sur ma commode.

— Mon batteur m'a fait faux bond. Tu penses que ça l'intéresserait ?

L'été dernier Toph a rejoint un groupe punk, The Penny Dreadfuls. Pas mal de membres ont changé depuis parce qu'ils passaient leur temps à se disputer à propos des morceaux. Résultat : le groupe n'a pas encore donné le moindre concert. C'est vraiment dommage. Je suis sûre que Toph assure à la guitare.

— Je pense que oui. Elle n'a pas de groupe en ce moment.

Je lui donne son numéro tandis que St. Clair tapote sur son poignet, là où il devrait y avoir une montre. Il n'est que vingt et une heures, je ne comprends pas pourquoi il est si pressé.

— Écoute, je suis désolée mais je dois te laisser.

— Y a quelqu'un avec toi ?

— Euh, oui. Un ami. On a prévu de sortir.

Silence...

— C'est un mec ?

— C'est juste un ami. (Je tourne le dos à St. Clair.) Il a une copine.

Je me mords immédiatement la lèvre. Je n'aurais peut-être pas dû dire ça.

— Tu ne vas pas nous laisser tomber pour un Frenchie et ne jamais revenir, rassure-moi ?

Mon cœur se serre.

— Bien sûr que non. Je viens vous voir à Noël.

— Ok. Cool. Faut que je retourne bosser de toute façon. *Ciao*.

— Ici on dit *au revoir*, je le reprends d'un ton moqueur.

— Ouais, peu importe.

Il rit et nous raccrochons. St. Clair se lève.

— Petit ami jaloux ?

— Je te l'ai déjà dit. Ce n'est pas mon petit ami.

— Mais il te plaît.

Je rougis.

— Hum, oui.

L'expression sur son visage est indéchiffrable. De la contrariété, peut-être.

— Tu veux toujours sortir ?

— Oui, bien sûr ! Laisse-moi d'abord me changer.

Je le fais sortir et cinq minutes plus tard, nous sommes dehors. J'ai enfilé mon chemisier préféré, un jean et des baskets en tissu. Je sais que les Français ne sont pas trop fans des baskets, mais au moins elles ne sont pas blanches comme celles de tous ces touristes américains.

C'est une soirée magnifique. La nuit, Paris brille de mille feux. L'air est encore doux et les discussions des passants se mêlent au bruit des verres de vin qui s'entrechoquent aux terrasses des cafés. St. Clair a retrouvé sa bonne humeur et me fait partager les détails les plus sordides de la vie de Raspoutine, dont il vient de finir la biographie.

— Donc les autres Russes ont mis du cyanure dans son repas, assez pour tuer au moins cinq hommes, tu vois le genre ? Mais ça ne lui a absolument rien fait ! Alors plan B : ils lui tirent une balle dans le dos. Ça ne le tue toujours pas. Il lui reste même assez de force pour étrangler un type. Ils lui tirent dessus une deuxième fois, mais il continue de lutter. Du coup les gars le tabassent à mort, enveloppent son corps dans un drap et le balancent dans une rivière gelée. Mais écoute ça...

Son regard étincelle, comme celui de Maman quand elle parle de ses tortues, ou de Bridge quand elle parle musique.

— Lors de l'autopsie, on a découvert qu'il était en fait mort d'hypothermie. Dans la rivière ! Pas à cause du poison, ni des balles, ni des coups qu'il a reçus.

Des touristes allemands prennent la pause devant une vitrine colorée. Nous les contourrons pour ne pas gâcher leur photo.

— Attends la suite, dit-il. Quand ils ont incinéré son corps, il s'est *assis*. Vraiment assis ! Sûrement parce que le gars qui a préparé le corps a oublié de couper ses tendons, alors ils ont rétréci avec la chaleur...

— Et qui a dit que l'histoire était barbante ?

Je lui souris, et tout est parfait. Enfin presque. Parce qu'au même moment, nous quittons le voisinage de la SOAP et que le stress me gagne.

— Ça va ?

— Oui. Ça va.

— On t'a déjà dit que tu étais une menteuse lamentable ?

— C'est juste que...

— Que ?

— Paris me semble si... étranger. Intimidant.

— Ah bon ?

— Toi, tu connais Paris depuis toujours. Tu parles couramment français, tu t'habilles comme un Européen...

— C'est-à-dire ?

— Tu sais bien. Fringues cool, chaussures cool.

Il lève un pied, révélant une chose tout éraflée et rabougrie.

— Tu veux parler de ce truc ?

— Hum. Peut-être pas. Mais moi je détonne complètement, ici. Je ne parle pas un mot de français, j'ai peur de prendre le métro seule. Je devrais porter des talons, mais...

— Encore heureux que tu ne portes pas de talons, m'interrompt St. Clair. Tu serais plus grande que moi.

— Je suis déjà plus grande que toi.

— À peine.

— Je mesure au moins cinq centimètres de plus que toi.

Il me donne un coup d'épaule. J'esquisse un sourire timide.

— Détends-toi, dit-il. Tu es avec moi. Et il faut que tu arrêtes de croire à tous ces stéréotypes.

Regarde cette fille qui marche devant nous – qu'a-t-elle aux pieds ?

— Des baskets, je marmonne.

— Et ce type là-bas ?

Des baskets. Évidemment.

— Écoute, je pense pouvoir résoudre ton problème mais ça risque de prendre un peu de temps.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? Me dénicher un faux passeport ?

Il prend une grande inspiration.

— Je n'ai pas dit que j'allais faire de toi une Française.

J'ouvre la bouche pour protester mais il me coupe.

— Marché conclu ?

— Marché conclu, je capitule. Mais sache que je ne suis pas vraiment fan des surprises.

Il attrape mon bras et m'emmène de l'autre côté de la rue.

— Attends. Où est-ce que tu m'emmènes ?

Je m'arrête, soudain muette. Nous nous tenons devant une cathédrale à couper le souffle. Quatre colonnes gigantesques soutiennent une façade gothique composée d'impressionnantes statues, de vitraux aux mille couleurs et de sculptures complexes. Un étroit clocher pointe vers le ciel.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande dans un souffle.

— C'est mon église.

— Tu vas à l'église toi ?

— Non.

Il m'indique une plaque en pierre. Je lis l'inscription.

— Saint-Étienne-du-Mont. Hé ! Saint-Étienne.

Il sourit.

— Maman m'emmenait souvent ici quand j'étais jeune. On pique-niquait sur les marches, le midi. Parfois elle prenait son carnet de croquis et dessinait les pigeons et les taxis.

— Ta mère est une artiste ?

— Elle peint. Quelques-unes de ses toiles sont exposées au musée d'Art moderne de New York.

Il semble vraiment fier d'elle et je me souviens de ce que Meredith m'a dit – qu'il admire Josh pour son talent. Et que son père possède deux galeries d'art. Et que St. Clair suit des cours de dessin ce semestre. Je lui demande s'il a lui aussi la fibre artistique.

— Pas vraiment. Je n'ai pas tout à fait hérité du talent de ma mère, juste de son goût pour l'art. Josh est bien plus doué que moi.

— Vous avez l'air de bien vous entendre. Avec ta mère.

— Je l'adore, répond-il sans aucune honte, contrairement à la plupart des adolescents qui rechigneraient à admettre leur attachement à leurs parents.

Nous nous arrêtons devant la double porte de l'église pour admirer les détails de sa façade. Je me demande ce que ma mère peut faire à cette heure-ci. Elle travaille sûrement sur ses recherches, comme tous les soirs. Sauf que la nuit n'est pas encore tombée à Atlanta. Elle est peut-être partie faire des courses. Ou voir les tortues. Ou avec Sean, en train de regarder *L'empire contre-attaque*. Je n'en sais rien...

St. Clair brise le silence.

— Allez, viens. On a plein d'autres choses à voir.

Il y a de plus en plus de monde à mesure que nous nous enfonçons dans la ville. St. Clair me parle de sa mère, de sa manie de préparer des pancakes pour le dîner et des nouilles au fromage pour le petit-déjeuner, des pièces de son appartement qu'elle a repeintes aux couleurs de l'arc-en-ciel et de son habitude de découper les articles de journaux dans lesquels son nom est mal orthographié. Il ne dit rien au sujet de son père.

Nous passons devant ce qui ressemble aux ruines d'un château médiéval.

— Waouh ! C'est quoi cet endroit ? On peut y aller ?

— C'est un musée. Mais ce soir, c'est fermé. On aura d'autres occasions de le visiter, ne t'inquiète pas.

On ? Mon ventre se tord. St. Clair et moi. Moi et St. Clair.

Nous débouchons dans une rue encore plus fréquentée que les précédentes. Elle est bondée de restaurants, de boutiques et d'hôtels. Des vendeurs de rue tentent de racoler les touristes en criant : « Couscous ! Qui veut du couscous ? » et la route est si embouteillée que les voitures ne parviennent plus à avancer. Nous marchons au milieu de la rue, slalomant entre les passants. J'ai l'impression de me trouver en plein carnaval de Rio.

— Où sommes-nous ?

J'aimerais ne pas avoir à poser autant de questions.

— Toujours dans le Quartier latin. Entre la rue Saint-Michel et la rue Saint-Jacques.

— Toujours ? Mais on marche depuis...

— Dix, quinze minutes ?

Il me taquine. Hum. Apparemment, il ignore l'utilité d'avoir une voiture. La mienne me manque, même si elle a quelques problèmes de démarrage. Et pas de clim. Et des haut-parleurs qui grésillent. Je le lui dis et il sourit.

— Elle ne te servirait à rien, ici, de toute façon. Les moins de dix-huit ans n'ont pas le droit de conduire.

— Tu pourrais, toi.

— Non. Je n'ai pas le permis.

— Tu plaisantes ? (Un sourire machiavélique s'étend sur mon visage.) Tu veux dire qu'il y a quelque chose que je sais faire et toi pas ?

— Incroyable n'est-ce pas ? Que ce soit ici, à San Francisco ou à Londres, j'ai toujours pris les transports en commun. Ça me suffit amplement.

— Ben voyons...

— Oh, tais-toi ! (Il rit à nouveau.) Hé, tu sais pourquoi on appelle ce quartier le Quartier latin ?
Je hausse un sourcil.

— Il y a de ça des siècles, les étudiants de la Sorbonne qui y vivaient apprenaient et parlaient le latin. Et le nom est resté.

Un court silence s'installe.

— C'est tout ? C'est ça l'histoire ?

— Ouais. T'as raison. C'était naze.

Nous tournons au coin d'une rue et soudain, elle est là – la Seine. Les lumières de la ville se réfléchissent dans l'eau. Je retiens mon souffle, subjuguée. Des couples se baladent le long des rives et des libraires ont étalé des cartons de livres et de vieux magazines que les passants peuvent feuilleter sur place. Un homme joue de la guitare en fredonnant un air triste. Nous l'écoutons un moment, puis St. Clair dépose quelques euros dans son étui à guitare. C'est lorsque nous reportons notre attention sur le fleuve que je l'aperçois. Notre-Dame ! L'édifice se dresse sur la rive du fleuve tel un navire insubmersible. Gigantesque. Monstrueux. Majestueux.

J'expire lentement.

— C'est sublime.

St. Clair me dévisage.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, j'ajoute.

Je ne sais pas quoi dire d'autre.

Sur le pont qui rejoint l'île de la Cité, je me penche par-dessus la rambarde et me retourne pour trouver St. Clair resté planté à plusieurs mètres de moi. Il me faut un moment pour comprendre ce qui lui arrive.

— Hé, ne me dis pas que tu as peur du vide ?

— C'est juste que je ne vois pas l'intérêt de s'approcher du bord.

Je m'appuie sur le rebord et fais mine de perdre l'équilibre.

— Arrête !

Il tend un bras vers moi, puis pose sa main sur son estomac, comme s'il allait vomir.

— Je suis désolée. Vraiment. Je ne pensais pas que ça te ferait cet effet.

Il m'interrompt d'une main levée.

— Continuons. (Il jette un regard à Notre-Dame.) Ce n'est pas là que nous allons.

— On n'entre pas ?

— C'est fermé. Mais on aura tout le temps de la visiter plus tard, tu te souviens ?

Il me guide à travers un jardin et m'annonce que nous sommes arrivés. D'ici nous avons une vue imprenable sur les portails de la cathédrale décorés de centaines de silhouettes.

— Incroyable.

— Pas ça. Ça.

Il désigne mes pieds.

Je baisse les yeux et m'étonne de découvrir un petit cercle de pierre. En son centre se trouve une étoile entourée d'un médaillon de bronze octogonal. Des mots sont gravés dans la pierre, tout autour du cercle : POINT ZÉRO DES ROUTES DE FRANCE.

— Mademoiselle Oliphant, vous vous tenez à l'endroit précis d'où sont calculées toutes les distances avec les autres villes de France. C'est ici que tout commence.

Je relève la tête. Il sourit.

— Bienvenue à Paris, Anna. Je suis content que tu sois là.

CHAPITRE NEUF

St. Clair enfonce ses mains dans ses poches.

— Alors ? demande-t-il après un moment.

Je suis stupéfaite.

— Merci. C'est vraiment gentil de m'avoir amenée ici.

— Je t'en prie. Il fallait bien commencer quelque part. Maintenant fais un vœu.

— Quoi ?

Il sourit.

— Mets bien tes pieds sur l'étoile et fais un vœu.

— Oh. D'accord ! Je souhaite...

— Pas à voix haute ! As-tu au moins déjà formulé un souhait ? Ils sont limités et tu ne peux en faire que lors d'une occasion spéciale. Étoile filante, fontaine magique, cil sur la joue...

— Gâteau d'anniversaire...

Il ne relève pas ma pique.

— Exactement. Alors il ne faut pas gâcher cette occasion. On raconte que si tu fais un vœu sur cette étoile, il se réalisera. On dit aussi que quiconque se tient sur cette étoile sera amené, un jour, à revenir à Paris. Mais j'ai cru comprendre qu'un an était déjà trop pour toi, je me trompe ?

Je secoue la tête, puis je ferme les yeux. Ma mère et mon frère apparaissent devant mes paupières closes. Puis Bridge. Puis Toph. Je prends une grande inspiration et un air frais et humide emplît mes poumons. Quel est mon souhait ? C'est une bonne question... Je voudrais rentrer à la maison, mais je me suis bien amusée ce soir. Et si c'était ma seule chance de découvrir Paris ? Je sais que je viens de confirmer à St. Clair que je ne voulais pas être ici, mais une partie de moi, une infime partie, éprouve de la curiosité pour cette ville.

Alors, que pourrais-je souhaiter ?

Je voudrais sentir à nouveau les lèvres de Toph contre les miennes. Je voudrais qu'il m'attende. Mais au fond de moi, même s'il m'attend, je sais que nous finirons par devoir nous séparer quand je partirai pour l'université. Je vais le voir à Noël, puis cet été... et après ? Et puis il y a ce truc. Ce truc que je m'efforce à tout prix d'ignorer. Ce truc que je ne devrais pas désirer, parce que je ne peux pas l'avoir. Et il se tient juste devant moi. Alors que faire ? Que choisir ? Une chose que je ne suis pas sûre de vouloir ? Quelqu'un dont je ne suis pas sûre d'avoir besoin ? Ou quelqu'un que je ne peux pas avoir ?

Oh, et puis zut ! Laissons le destin décider. *Je souhaite ce qu'il y a de mieux pour moi.* Avec ça, au moins, je suis certaine de ne pas me tromper !

J'ouvre les yeux.

— Reste plus qu'à attendre qu'il se réalise, conclut-il en repoussant une mèche sur son front.

*

* *

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons dans un snack pour acheter des sandwiches. L'odeur de pain chaud me donne l'eau à la bouche et fait gronder mon estomac. St. Clair choisit un panini au saumon, crème fraîche et ciboulette. J'en commande un au jambon de Parme, chèvre et salade. Puis nous mangeons en flânant dans les rues.

Du fromage fondu coule sur mon menton et je laisse échapper un gémissement de plaisir. St. Clair s'essuie la bouche du revers de la main.

— Orgasmique, hein ?

— Mais enfin, où étais-tu ? je demande au délicieux panini. Pourquoi je n'ai jamais mangé de sandwich aussi bon ?

— Mmmph grmph mrph, dit-il la bouche pleine.

Ce que je traduis par quelque chose comme « parce que la bouffe américaine est immonde ».

Comme nous approchons de la résidence Lambert, St. Clair me raconte la fois où Josh et lui ont reçu une heure de colle pour avoir lancé du chewing-gum sur la fresque du hall – ils essayaient de faire un troisième téton à l'une des nymphes – lorsque mon cerveau percute quelque chose. Quelque chose d'étrange...

C'est le troisième cinéma devant lequel nous passons en moins d'un quart d'heure.

Certes, ils ont l'air minuscules, mais quand même. Trois cinémas ! Dans le même pâté de maisons ! Comment cela a-t-il pu m'échapper ?

Ah oui. C'est vrai. Joli-Cœur.

— Est-ce qu'il y en a en anglais ? je demande.

— Pardon ?

— Des cinémas. Il y en a qui passent des films en anglais ?

— Quoi, tu n'es pas au courant ? Moi qui croyais que tu étais une fan de cinéma. Paris vénère le cinéma.

Je m'arrête net.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Tu ne trouveras jamais une ville qui aime autant le cinéma. Il y a des centaines de salles ici. Il y en a au moins douze rien que dans le voisinage.

— Quoi ?!

— Tu n'avais pas remarqué ?

— Non ! Pourquoi personne ne m'a rien dit ?

Je veux dire, ils auraient pu en parler pendant leur week-end d'accueil. C'est une information vitale !

— Le Quartier latin est spécialisé dans les petites salles dédiées à la projection de vieux films, continue-t-il. Ils projettent des classiques en noir et blanc, organisent des soirées à thème, autour d'un réalisateur ou d'un acteur, ce genre de trucs.

Respire, Anna. Respire.

— Et ils les passent en anglais ?

— Dans certains cinémas oui. Un sur trois je dirais.

Un sur trois ! Génial !

— Tiens, attends une seconde.

St. Clair attrape un magazine intitulé *Pariscope* dans le présentoir d'un kiosque à journaux. Il tend une pièce au vendeur et me donne le journal.

— Il sort chaque mercredi. VO veut dire *version originale*, VF *version française*.

Je tourne les pages, les yeux brillants d'excitation. Je n'ai jamais vu autant de films de ma vie.

— Eh bien, si j'avais su que c'était tout ce qu'il fallait pour te rendre heureuse, je ne me serais pas donné autant de mal.

Il continue de parler, mais je ne l'écoute plus. Un cinéma organise un marathon Buster Keaton et un autre consacré aux films d'horreur. Je me régale d'avance.

Quand je relève enfin les yeux, le regard de St. Clair est figé sur une silhouette sortant de notre résidence.

La fille fait à peu près ma taille. Elle a de longs cheveux et porte une robe courte argentée ainsi qu'un manteau rouge. Ses bottes en cuir claquent sur les pavés. Elle jette un œil par-dessus son épaule en direction de l'entrée du bâtiment, fronce les sourcils, puis elle repère St. Clair et son visage s'illumine.

Le magazine me glisse des mains. Il ne peut s'agir que d'une personne.

La fille accourt et se jette dans ses bras. Ils s'embrassent. Elle enfonce ses doigts dans ses cheveux. Ses cheveux parfaits. Je détourne les yeux, le cœur serré.

Leur étreinte prend fin et elle se met à parler à toute vitesse, d'une voix étonnamment grave, profonde.

— Je sais qu'on n'était pas censés se voir ce soir mais j'étais dans le coin et j'ai pensé que ça te dirait peut-être d'aller dans ce club que Matthieu nous a conseillé ? Mais tu n'étais pas là, alors je suis allée voir Mer et on a discuté un moment. T'étais où ? Je t'ai appelé plusieurs fois mais je suis tombée sur ton répondeur.

St. Clair semble désorienté.

— Euh... Ellie, je te présente Anna. Elle n'a pas mis le nez dehors de toute la semaine alors je lui ai fait visiter...

À ma grande surprise, Ellie m'adresse un sourire radieux. Elle a l'air simple, malgré sa voix rauque et son look sophistiqué. Et amicale. Mais ça ne veut pas dire que je l'aime bien.

— Anna ! D'Atlanta, c'est ça ? Vous êtes allés où ?

Elle sait qui je suis ? St. Clair lui résume notre soirée tandis que j'assiste à leur échange, un peu gênée. Lui a-t-il parlé de moi ? Ou bien c'est Meredith ?

Elle a l'air de se ficher éperdument que j'ai passé ces trois dernières heures avec son petit ami. Seule.

— Ok, Bébé, le coupe-t-elle. Tu me raconteras la suite plus tard. On y va ?

A-t-il dit qu'il l'accompagnait ? Je n'en ai pas le souvenir. Mais il acquiesce malgré tout.

— Ok, ok. Laisse-moi juste prendre mon...

— Quoi ? Non, pas besoin de te changer. Tu es très bien comme ça. Viens.

Elle passe son bras sous le sien.

— Content de t'avoir rencontrée Anna.

Je retrouve l'usage de la parole.

— Oui. Moi aussi.

Je me tourne vers St. Clair, mais son regard est fuyant. Très bien. Peu importe. Je lui adresse un sourire que j'espère désinvolte, genre « ça-m'est-égal-que-tu-aies-une-copine », accompagné d'un « au revoir » chaleureux et me dirige à grandes enjambées vers la résidence. Au moment où j'ouvre la porte, pourtant, je ne peux m'empêcher de me retourner pour voir St. Clair et Ellie s'éloigner dans

le crépuscule.

St. Clair tourne la tête.

Nos regards se croisent, un bref instant.

CHAPITRE DIX

C'est mieux comme ça. Vraiment.

Après quelques jours, je me dis que je suis contente d'avoir rencontré sa copine. Je me sens soulagée. Il n'y a rien de pire dans la vie que d'avoir des sentiments pour quelqu'un qui n'est pas disponible. Il fallait que ça s'arrête. Pas question de devenir une autre Amanda.

St. Clair est un garçon amical et tout le monde l'apprécie. Normal. Il est intelligent, drôle, bien élevé. Et, oui, incroyablement séduisant. Pourtant, il traîne toujours avec la même bande d'amis : nous. Et vu que Rashmi accapare l'attention de son meilleur ami, il passe la plupart de son temps avec... moi.

Depuis notre soirée ensemble, il s'assoit à côté de moi à chaque repas. Il me taquine sans arrêt, me pose des questions sur mes films préférés et m'aide à mes devoirs de français. Et il prend ma défense quand j'en ai besoin.

Et dès que mes sentiments pour lui réapparaissent, c'est lui qui disparaît. Souvent, le soir, je le vois sortir de la résidence et s'engouffrer dans le métro. Pour aller la voir.

Avec les autres, on se retrouve souvent dans l'espace détente du hall et nous sommes là quand il rentre. Il se glisse à mes côtés et sort une blague sur le seconde qui tente sa chance avec la fille de l'accueil (il y a toujours un seconde qui tente sa chance avec la fille de l'accueil). Et, c'est moi ou ses cheveux sont plus décoiffés que d'habitude ? L'idée que St. Clair et Ellie puissent faire certaines... *choses* quand ils sont ensemble me rend plus jalouse que je ne voudrais l'admettre. Toph m'écrit mais nos échanges restent amicaux et une chose est sûre : il y a une *grosse* différence entre échanger des mails et échanger des baisers. *Voire plus...*

La seule qui comprenne ce que je ressens est Meredith. Pourtant, je ne peux pas lui en parler. J'ai parfois l'impression qu'elle m'envie. Comme quand je la surprends en train de nous observer, à la cafétéria, ou quand je lui demande de me passer une serviette et qu'elle me la jette. Ou quand St. Clair griffonne sur mes feuilles de cours et que je vois sa mâchoire se crispier.

Pauvre Mer. Ce doit être difficile de ne pas tomber éperdument amoureuse d'un garçon aussi charmant, parfait et craquant quand on l'a sous le nez à longueur de journée. Non que ce soit ce qui est en train de m'arriver. Comme je l'ai dit, c'est un soulagement de savoir qu'il ne se passera rien entre nous. Ça simplifie les choses. Il a déjà suffisamment d'admiratrices. En outre, des choses plus importantes occupent mon esprit. Les films par exemple. Cela fait un mois que je suis en France et, bien que je sois enfin montée en haut de la tour Eiffel avec Mer et que je sois aussi allée admirer la vue depuis la plate-forme de l'Arc de triomphe (toujours avec Mer), je ne suis pas encore allée au cinéma. En fait, je ne me suis pas encore aventurée seule en dehors du campus. C'est gênant à admettre, mais j'ai un plan pour y remédier.

Je vais convaincre quelqu'un de m'accompagner au ciné. Ça ne devrait pas être trop compliqué : tout le monde aime aller au ciné. Je noterai tout ce qu'il dit et fait, comme ça je serai capable d'y retourner seule !

— Qu'est-ce que tu fais ce soir, Rashmi ?

Nous attendons le début du « cours » de vie quotidienne. La semaine dernière nous avons parlé

nourriture locale et celle d'avant nous nous sommes entraînés à rédiger une dissertation d'entrée à l'université. Qui sait ce qu'ils vont nous pondre aujourd'hui ? Meredith et Josh n'assistent pas au cours. Josh parce qu'il est en première et Meredith parce qu'elle suit déjà des cours d'espagnol et français renforcé.

J'essaie de me montrer amicale avec Rashmi, mais ce n'est pas évident. Hier soir, alors que je caressais son lapin, Isis, elle m'a rappelé à deux reprises de ne parler de lui à personne parce que les animaux sont interdits ici. Comme si j'allais cafter !

— Rien j'imagine, dit-elle en réponse à ma question sur ses plans pour la soirée.

— Ça te dit d'aller voir un film ? Ils passent *It Happened One Night* au Champo.

— Ils passent quoi ?!

— *It Happened One Night*. Avec Clark Gable et Claudette Colbert. Il a remporté cinq Academy Awards. C'est un chef-d'œuvre.

— De quel siècle ?

— Ah, ah. Sérieusement, ça va te plaire. Il paraît qu'il est génial.

Rashmi se masse les tempes.

— J'en sais rien. J'aime pas trop les vieux films. Ils sont ringards et bourrés de clichés.

— Attends, tu plaisantes j'espère ?

St. Clair lève les yeux de son énorme bouquin sur la révolution américaine.

— C'est ce qui fait tout le charme des vieux films ! Les tenues démodées et les dialogues surjoués.

— Dans ce cas, pourquoi tu n'y vas pas avec elle, toi ? demande Rashmi.

— Parce qu'il a des choses de prévues avec Ellie, dis-je.

— Comment tu sais ce que j'ai prévu ce soir ? s'étonne-t-il.

— S'il te plaît, je la supplie. S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaaaît ? Je te promets que ça va te plaire.

Rashmi ouvre la bouche pour protester au moment où le professeur arrive. Chaque semaine, un nouvel intervenant anime le cours – parfois quelqu'un de l'administration de l'école, parfois un professeur. Aujourd'hui je découvre avec étonnement qu'il s'agit de Nate. Il frotte son crâne rasé et adresse un sourire amical à la classe.

— Comment sais-tu ce que j'ai prévu ce soir ? répète St. Clair.

— S'il te plaaaaaît, je supplie à nouveau Rashmi.

Elle pousse un soupir résigné.

— T'as gagné ! Mais je choisis le prochain film.

Hourra !

Nate s'éclaircit la voix et St. Clair et Rashmi relèvent la tête.

— J'ai une surprise pour vous, annonce Nate. Vu que les beaux jours touchent à leur fin, je vous ai préparé une petite activité en plein air histoire d'en profiter encore un peu. Une chasse au trésor. (Nate montre une pile de papiers.) Il y a deux cents objets dans cette liste. Ils sont tous dans le voisinage, mais vous devrez demander aux gens du coin de vous aider à les trouver.

Oh non, pitié.

— Vous prendrez en photo les objets que vous aurez trouvés et serez divisés en deux équipes.

Ouf !

— L'équipe gagnante sera déterminée en fonction du nombre d'objets trouvés, mais chaque

membre devra l'avoir en photo dans son téléphone si vous voulez qu'il soit comptabilisé.

NOOOOOON.

— Et il y a une récompense à la clé, ajoute Nate en souriant. L'équipe qui aura trouvé le plus d'items d'ici à jeudi sera dispensée de cours vendredi !

Un tonnerre d'applaudissements et de sifflets retentit dans la classe. Nate choisit ceux qui font le plus de bruit comme capitaines d'équipe : Steve Carver – le surfeur snobinard – et la meilleure amie d'Amanda : Nicole. Rashmi et moi laissons échapper un grognement simultané. Steve serre un poing triomphant. Quelle tête de nœud.

La composition des équipes commence et Amanda est choisie en premier. Évidemment. Puis Steve appelle son meilleur ami.

Rashmi me donne un petit coup de coude.

— Je te parie cinq euros que je suis choisie en dernier.

— Et moi que ce sera moi.

Amanda se retourne pour chuchoter.

— Ça c'est sûr, Fouineuse. Qui voudrait de toi dans son équipe ?

Ma bouche s'ouvre, et j'ai l'air encore plus stupide que d'habitude.

— St. Clair ! lance Nicole.

— Moi ? répond-il. D'accord, mais je voudrais qu'Anna soit dans mon équipe. Et vous auriez de la chance de l'avoir.

Amanda rougit et fait volte-face, non sans avoir pris la peine de me lancer un regard mauvais. Qu'est-ce que je lui ai fait ?

D'autres noms sont appelés. Toujours pas le mien. St. Clair essaie d'attirer mon attention, mais je fais semblant de ne pas le remarquer. Je suis trop humiliée.

Bientôt il ne reste plus que moi, Rashmi et un gars maigrelet que tout le monde surnomme Cheeseburger et qui a constamment l'air surpris.

Nicole choisit sans hésiter :

— Rashmi.

Mon estomac chute dans mes talons. Ça se joue entre moi et un type surnommé Cheeseburger. Je me concentre sur ma table, où repose le dessin que Josh a fait de moi, un peu plus tôt, en cours d'histoire, en paysanne de l'époque médiévale avec un rat mort dans la main (nous étudions la peste noire en ce moment).

Amanda murmure à l'oreille de Steve. J'aperçois son sourire narquois du coin de l'œil et mon visage s'enflamme.

Steve se racle la gorge.

— Cheeseburger.

CHAPITRE ONZE

— Tu me dois cinq euros.

Rashmi sourit.

— Je te payerai ta place de ciné.

Au moins, nous sommes dans la même équipe. Nicole l'a divisée en plusieurs groupes et Rashmi et moi sommes parties de notre côté à la recherche des objets de la liste. La semaine ne devrait donc pas être *trop* mauvaise. Elle me laisse prendre quelques photos, dont celle de la statue d'un homme appelé Budé et d'un groupe d'enfants jouant au football dans la rue, même si c'est elle qui a trouvé ce que nous devions photographier.

— Jouer au football me manque, soupire Meredith quand nous lui racontons notre chasse au trésor.

Même ses boucles folles ont l'air tristes, ce soir. Un vent frais balaie la rue et nous resserrons nos manteaux autour de nous. Des feuilles mortes crissent sous nos pieds, signe de l'arrivée de l'automne.

— Il n'y a pas une équipe que tu pourrais intégrer ? demande Josh en passant son bras autour des épaules de Rashmi. Tout le monde joue au foot, ici.

— Bouh !

Une tête familière apparaît entre Meredith et moi et nous fait sursauter.

— Nom de Dieu ! s'exclame Mer. Tu veux que j'aie une crise cardiaque ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— *It Happened One Night*, répond St. Clair. On va au *Champo*, non ?

— Tu n'avais pas des projets avec Ellie ? demande Rashmi.

— Vous ne voulez pas de moi ?

— Bien sûr que si, dit Mer. On pensait juste que tu serais occupé.

— Tu es toujours occupé, renchérit Rashmi.

— Ce n'est pas vrai.

— Oh, que si. Et tu sais ce qui est étrange ? C'est que Mer soit la seule à avoir eu l'honneur de voir Ellie. On n'est plus assez bien pour elle ?

— Arrête avec ça.

Rashmi hausse les épaules.

St. Clair secoue la tête, mais sa réponse vague n'a échappé à personne. Ellie est peut-être amicale en apparence mais il est clair qu'elle n'a désormais plus besoin de ses anciens amis. Même moi je m'en rends compte.

— Et vous faites quoi tous les soirs ?

Les mots sont sortis tout seuls de ma bouche.

— À ton avis ? lâche Rashmi d'un ton amer. Il nous plante pour s'envoyer en l'air.

St. Clair rougit.

— Tu sais, Rash, tu es aussi raffinée que ces deux imbéciles qui vivent à mon étage. Dave je-ne-sais-plus-comment, celui du cours d'histoire et de français, et Mike Reynard. Des vrais crétiens.

— Fais attention à ce que tu dis, St. Clair, le prévient Josh.

Sa voix est tendue, ça ne lui ressemble pas. Rashmi bondit au visage de St. Clair.

— Est-ce que tu viens de me traiter de crétine ?

— Non, mais ça ne va pas tarder.

On dirait deux fauves prêts à s'affronter.

— Merde, St. Clair ! Tu ne peux pas passer la journée avec nous et nous planter tous les soirs pour ensuite réapparaître comme ça te chante en prétendant que tout va bien !

Mer s'interpose.

— Ça va, calmez-vous. Rash, je sais qu'Ellie te manque. C'était ta meilleure amie, et c'est nul de sa part de t'avoir laissé tomber, mais tu nous as toujours, nous ! Et St. Clair, elle a raison, tu sais. Ça nous fait de la peine à tous de ne plus te voir. Je veux dire, en dehors de l'école. (Elle est au bord des larmes.) On était si proches avant.

Josh lance à St. Clair un regard sévère qui semble vouloir dire « *C'est de ta faute, trouve une solution* ».

St. Clair abdique.

— Vous avez raison.

Ce ne sont pas tout à fait des excuses mais Rashmi acquiesce et Mer pousse un soupir de soulagement.

Ensuite, nous marchons en silence.

Donc, Rashmi était la meilleure amie d'Ellie. C'est déjà dur d'être séparée temporairement de Bridge, je n'ose même pas imaginer ce que ça me ferait si elle m'avait complètement zappée. Je comprends mieux Rashmi, à présent, et je me sens coupable.

— Désolé, Anna, dit St. Clair au bout d'un moment. Je sais que tu te faisais une joie d'aller voir ce film.

— Pas de souci. Mes amis se disputent aussi. Enfin, à Atlanta. Je ne voulais pas dire que je ne vous considérais pas comme mes amis. Bref... Tous les amis se disputent.

Arf ! Quelle gourde !

L'obscurité nous enveloppe tel un épais brouillard. Nous restons silencieux et mes pensées se mettent à vagabonder. J'aimerais que Bridge soit là. J'aimerais que St. Clair ne soit pas avec Ellie, et qu'Ellie n'ait pas blessé Rashmi, et que Rashmi soit davantage comme Bridge. J'aimerais que Bridge soit là.

— Hé ! s'exclame Josh. Regardez ça.

Un néon éblouissant apparaît devant nous, annonçant notre arrivée au CINÉMA LE CHAMPO. Je reste bouche bée devant les lettres lumineuses. *Cinéma*. Existe-t-il un mot plus magnifique ? Mon cœur s'allège lorsque nous passons devant les affiches de films et franchissons les portes vitrées. Le hall est plus petit que ce à quoi je m'attendais, néanmoins quelque chose dans l'atmosphère me semble familier. Ce petit quelque chose d'ancien et de réconfortant que tous les bons cinémas possèdent.

Comme convenu, Rashmi paie ma place. J'en profite pour sortir le calepin et le stylo cachés dans mon manteau. Le moment est venu de prendre des notes ! Mer est la prochaine. Je recopie ce que j'entends.

Oon ploss see voo play.

St. Clair se penche par-dessus mon épaule et murmure :

— Tu l’as mal écrit.

Je relève la tête, morte de honte, mais il sourit et je baisse aussitôt les yeux. Il n’y a rien qui me fasse rougir plus que son sourire.

Nous suivons un chemin de lumières bleues menant au fond du hall. Je me demande si elles sont toutes bleues ici, au lieu des traditionnelles lumières dorées que l’on trouve chez moi. Mon rythme cardiaque s’accélère. Tout le reste est pareil. Mêmes fauteuils. Mêmes murs. Même écran. Pour la première fois depuis mon arrivée à Paris, je me sens chez moi. Je souris à mes amis mais Mer, Rashmi et Josh sont occupés à se chamailler au sujet d’un truc qui s’est passé avant le dîner. St. Clair croise mon regard et me rend mon sourire.

— Ça va ?

Je hoche la tête. Ma réponse le réjouit et il se faufile à ma suite entre deux rangées de sièges. Le titre apparaît à l’écran. Nous sommes plongés dans le noir. Le film commence.

Clark Gable fait semblant de dormir dans un bus, sa main posée sur le siège libre à côté de lui. Irritée, Claudette Colbert la pousse délicatement avant de s’asseoir. Gable esquisse un sourire satisfait et St. Clair rit. Ce n’est pas dans mes habitudes quand je suis au ciné mais j’ai l’esprit ailleurs. Je suis déconcentrée. Par la blancheur éclatante de ses dents dans le noir. Par une mèche indisciplinée de ses cheveux. Par l’agréable parfum qui se dégage de ses vêtements. D’un léger coup de coude, il me propose l’accoudoir entre nous, mais je refuse et il le prend. Son bras n’est qu’à quelques millimètres du mien. Je jette un coup d’œil à ses mains, et, soudain, j’ai envie de le toucher. Je veux sentir sa peau contre la mienne, faire courir mes doigts sur sa joue, son bras, jusqu’à l’intérieur de son poignet. Il change de position. J’ai le sentiment bizarre qu’il est aussi mal à l’aise que moi.

St. Clair toussote et gesticule dans son fauteuil. Sa jambe effleure la mienne. Et elle reste là. Je suis paralysée. Je devrais la repousser. Comment peut-il ne pas se rendre compte que nos jambes se touchent ? Du coin de l’œil, j’aperçois la ligne de sa mâchoire, et l’arête de son nez, et la courbe de ses lèvres.

Ça y est. Il m’a regardée. J’en suis sûre.

Je reporte mon attention sur l’écran et fais de mon mieux pour montrer que le film m’intéresse VRAIMENT. St. Clair se raidit mais ne bouge pas sa jambe. Retient-il son souffle ? Je pense que oui. En tout cas moi je le retiens.

Voilà à nouveau le regard en coin. Cette fois, je me tourne vers lui mais il détourne les yeux au même moment. Une atmosphère lourde plane au-dessus de nos têtes. *Concentre-toi, Anna. Concentre-toi.*

— Ça te plaît ? je chuchote.

Il met un moment avant de répondre.

— Le film ?

Mes joues s’empourprent dans l’obscurité.

— Énormément, dit-il enfin.

Je risque un regard dans sa direction et ses yeux plongent dans les miens. Jamais il ne m’avait regardée de cette façon. Je détourne la tête en premier. Il m’imite l’instant d’après.

Et je sais qu’il est en train de sourire.

Dans ma poitrine, mon cœur bat à cent à l’heure.

CHAPITRE DOUZE

De : James Ashley <james@jamesashley.com>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : Petit rappel

Bonjour ma chérie. Cela fait un moment que l'on ne s'est pas parlé. As-tu consulté ton répondeur ? Je t'ai appelée plusieurs fois, mais j'imagine que tu es trop occupée à explorer Paris. Bien. Je voulais simplement t'envoyer un petit message pour te rappeler d'appeler ton vieux Papa et lui raconter comment se passent les cours. As-tu fait des progrès en français ? Goûté au foie gras ? Quels musées incroyables as-tu visités ? En parlant d'incroyable, je suis sûr que tu as entendu la nouvelle. À peine sorti, *L'Incident* s'est déjà classé numéro un dans le *NY Times* ! On dirait bien que mes doigts de fée ont conservé toute leur magie ! Je pars en tournée de promotion dans le Sud la semaine prochaine. Je verrai donc bientôt ton frère et lui passerai le bonjour de ta part. Concentre-toi sur l'école. Je TE vois à Noël.

Josh penche son corps dégingandé par-dessus mon épaule et scrute l'écran de l'ordinateur.

— C'est moi ou ce « TE » sonne comme une menace ?

— Non, ce n'est pas TOI, dis-je.

— Je pensais que ton père était écrivain. C'est quoi son délire avec les doigts de fée ? C'est nul.

— Comme tout ce qu'écrit mon père. De toute évidence, tu n'as jamais lu ses livres. (Je m'interromps un instant.) Je n'arrive pas à croire qu'il ait le culot de me dire qu'il *passera le bonjour à Sean de ma part*.

Josh secoue la tête d'un air dégoûté. Nous sommes coincés à la résidence à cause de la pluie. Une fois de plus, St. Clair est à une expo photo avec Ellie. Il devrait être rentré à l'heure qu'il est, mais il est en retard, comme d'habitude.

Mer et Rashmi sont blotties sur les canapés de l'espace détente, plongées dans le dernier ouvrage que notre professeur d'anglais nous a recommandé : *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*.

Des souvenirs du début de semaine – moi assise à côté de St. Clair dans une salle obscure, sa jambe contre la mienne, le long regard que nous avons échangé – me reviennent et une vague de honte me submerge. Plus j'y pense, plus je suis convaincue qu'il ne s'est rien passé. Rien du tout.

Ce soir-là, après le film, je voulais parler à St. Clair, pour voir si quelque chose avait *changé* entre nous, mais Mer ne m'en a pas laissé le temps. Une fois à la résidence, elle l'a enlacé pour lui souhaiter bonne nuit. Et comme je ne pouvais pas en faire autant sans risquer de révéler mes sentiments, je l'ai suivie à contrecœur après un vague « bonne nuit ». Et je suis allée me coucher, plus désorientée que jamais.

Que s'est-il passé, en vérité ? Je me suis sûrement fait des films, parce qu'il n'a pas agi différemment des autres jours le lendemain. Sans compter qu'il est toujours avec Ellie.

— Comment avance ton devoir ? je demande à Josh.

Mon équipe a remporté la chasse au trésor (pas grâce à moi), et Rashmi et moi n'avons pas eu cours vendredi. Josh, lui, a séché sa dernière heure de cours pour la passer avec nous. Ce qui lui a valu une heure de colle et un devoir supplémentaire.

Il s'affale sur le fauteuil à côté du mien et sort son carnet de croquis.

— Oh, j'ai mieux à faire, répond-il.

Il secoue sa main en grimaçant. Je fronçe les sourcils.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Une crampe. À force de dessiner. Ça va passer, ça me le fait tout le temps.

Bizarre. Je n'avais jamais pensé que l'art puisse causer ce genre de douleurs.

— Tu as vraiment du talent. Tu comptes en vivre, plus tard ?

— J'aimerais bien. Je travaille sur un roman graphique.

— Vraiment ? De quoi ça parle ?

Le coin de ses lèvres tressaille.

— D'un gars obligé d'aller dans un pensionnat de riches parce que ses parents ne veulent pas de lui dans leurs pattes.

— Je connais cette histoire. Ils font quoi tes parents ?

— Mon père est dans la politique. En ce moment ils préparent sa campagne de réélection. Je n'ai pas parlé au *sénateur Wasserstein* depuis que les cours ont commencé.

— Sénateur ? Tu veux dire sénateur... *sénateur* ?

— Malheureusement.

Nous y revoilà. Où mon père avait-il la tête ? M'envoyer dans une école avec des enfants de sénateurs !

— Est-ce que tout le monde ici a un père horrible ? je demande. C'est un critère de sélection ou quoi ?

Il désigne Rashmi et Mer du menton.

— Elles non. Mais le père de St. Clair est pas mal, dans son genre.

— J'ai cru comprendre. C'est quoi son problème à lui ?

Josh hausse les épaules.

— C'est un abruti, c'est tout. Il veut contrôler les moindres faits et gestes de son fils et de sa femme. Mais en dehors de ça il est sympa avec tout le monde. C'est ça le pire.

Je suis soudain distraite par un étrange bonnet en tricot jaune et violet qui vient de faire irruption dans le hall. Josh se tourne pour voir ce qui a capté mon attention. Meredith et Rashmi le remarquent et lèvent les yeux de leur bouquin.

— Mon Dieu ! s'exclame Rashmi. Il a remis le Chapeau.

— Moi, je l'aime bien ce Chapeau, dit Meredith.

— Tu m'étonnes, la taquine Josh.

Mer lui lance un regard mauvais. Je me tourne dans mon fauteuil pour avoir une meilleure vue sur le *Chapeau* et suis surprise de le trouver juste derrière moi, trônant sur la tête de St. Clair.

— Alors comme ça le Chapeau est de retour ? dit Rashmi.

— Ouai, répond-il. Je sais, il vous a manqué.

— Il y a une histoire derrière le Chapeau ? je demande.

— Sa mère le lui a tricoté l'hiver dernier et on a décidé à l'unanimité que c'était le bonnet le plus hideux de Paris, explique Rashmi.

— Vraiment ? (St. Clair l'ôte et le dépose sur sa tête.) Il te va super bien pourtant.

Elle le fusille du regard avant de lui jeter son bonnet. St. Clair le remet sur ses cheveux ébouriffés et je dois reconnaître que je suis plutôt de l'avis de Mer. Il est loin d'être aussi moche que ça. Il a l'air chaud et doux comme un ours en peluche.

— L'expo était bien ? demande Mer.

Il hausse les épaules.

— Pas extraordinaire. Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Anna nous a fait partager le « petit rappel » de son père, répond Josh.

— Si on pouvait éviter d'en parler, dis-je en refermant mon ordinateur.

— Si tu es libre, j'ai quelque chose pour toi, dit St. Clair.

— Qui ? Moi ?

— Tu te rappelles quand je t'ai promis de te rendre moins américaine ?

— T'as mon passeport français ?

Je pensais qu'il avait oublié sa promesse. Il y a des semaines que nous avons eu cette conversation...

— Mieux. Il est arrivé hier. Viens, c'est dans ma chambre.

Il enfonce ses mains dans les poches de son manteau et grimpe fièrement les escaliers. Je range mon ordinateur dans mon sac, le jette sur mon épaule et prends congé des autres. Mer semble blessée, et je culpabilise un peu. Mais ce n'est pas comme si je le lui volais. C'est aussi mon ami, après tout.

Je trotte derrière lui jusqu'au cinquième étage, son bonnet jaune et violet en ligne de mire, à la fois nerveuse et excitée. Je n'ai jamais vu sa chambre.

— *Home sweet home.*

Il sort une clé d'où pend un porte-clés en forme de cœur sur lequel est inscrit : *J'ai laissé mon cœur à San Francisco.* Un autre cadeau de sa mère, j'imagine. Un dessin de lui avec le chapeau de Napoléon est accroché sur sa porte. Sûrement l'œuvre de Josh.

— Hé, 508 ! Ta chambre est juste au-dessus de la mienne. Tu ne me l'as jamais dit.

St. Clair sourit.

— Je ne voulais pas que tu saches que c'était moi qui marchais comme un éléphant et t'empêchais de dormir.

— Hé, c'est vrai que tu as le pas lourd !

— Je sais. Désolé.

Sa chambre est plus propre que ce à quoi je m'attendais. Pour moi, les chambres de garçons sont toujours dégoûtantes. Sol jonché de sous-vêtements sales, lit défait, mêmes draps depuis des semaines, affiches de bières et posters de filles en Bikini, canettes, paquets de chips et boîtiers de jeux vidéo éparpillés dans tous les coins. C'est à ça que la chambre de Matt ressemblait. Mais la chambre de St. Clair est bien rangée. Son lit est fait et seuls quelques vêtements traînent par terre. Il n'y a pas de posters douteux, juste une ancienne carte du monde accrochée au-dessus de son bureau et deux peintures à l'huile aux couleurs vives au-dessus de son lit. Et des livres. Je n'ai jamais vu autant de livres dans une pièce. Ils sont empilés contre les murs – d'épais livres d'histoire, de vieux livres de poche et... un DAO. Le même que celui de Bridge.

— Je n'arrive pas à croire que deux de mes proches soient assez dingues pour posséder le DAO.

— Deux ? Qui est le deuxième ?

— Bridge. Et le tien est neuf en plus !

St. Clair a l'air embarrassé. Le dictionnaire d'anglais Oxford avoisine le millier d'euros, et même si nous n'avons jamais abordé le sujet, il sait bien que mes finances sont limitées. Papa se moque de savoir comment je m'en sors en dehors du campus. Je lui ai demandé deux fois d'augmenter mon argent de poche, mais il n'a rien voulu savoir.

— Est-ce qu'elle est entrée dans ce groupe, finalement ? demande-t-il pour changer de sujet.

— Oui. Ils ont leur première répétition ce week-end.

— C'est le groupe du gars aux fossettes, c'est ça ?

St. Clair connaît parfaitement le prénom de Toph. Il essaie de me faire enrager, mais je ne réagis pas.

— Oui. Alors, qu'est-ce que tu as pour moi ?

— Ça.

Il me tend une enveloppe jaune posée sur son bureau et je l'ouvre. Un petit morceau de tissu glisse sur le sol. Il s'agit d'un drapeau canadien.

— Euh... Merci ?

Il jette son bonnet sur le lit et se frictionne le crâne.

— C'est pour ton sac à dos. Comme ça les gens ne te prendront plus pour une Américaine. Les Européens sont plus indulgents avec les Canadiens.

Je ris.

— Merci.

— Ça ne te vexes pas ?

— Non. C'est parfait.

— J'ai dû le commander sur Internet, c'est pour ça que ça a pris autant de temps. Désolé.

Il fouille dans le tiroir de son bureau et en sort une épingle à nourrice. Il saisit le petit drapeau en forme de feuille d'érable et l'épingle soigneusement sur la poche de mon sac.

— Voilà. Tu es officiellement canadienne. N'abuse pas de ce nouveau pouvoir.

— Oh que si ! D'ailleurs, ce soir, je sors !

— Super. Tu as bien raison.

Nous restons immobiles. Il se tient si près de moi. Son regard est fixé sur le mien. Mon cœur bat douloureusement dans ma poitrine. Je me recule et baisse les yeux. Toph... C'est Toph qui me plaît, pas St. Clair. St. Clair est pris.

— C'est toi qui as peint ça ? je demande pour changer de sujet. Au-dessus du lit ?

Son regard est toujours braqué sur moi. Il se mordille l'ongle avant de répondre d'une voix étrange.

— Non. C'est ma mère.

— C'est vrai ? Waouh, c'est vraiment beau.

— Anna...

— C'est Paris ?

— Non, c'est la rue dans laquelle j'ai grandi. À Londres.

— Oh.

— Anna...

— Hum ?

Je m'efforce de rester concentrée sur les tableaux. Ils sont vraiment magnifiques. Évidemment qu'il ne s'agit pas de Paris. J'aurais dû le savoir...

— Ce gars. Aux fossettes. Il te plaît ?

Mon corps se raidit.

— Tu me l'as déjà demandé.

— Tes sentiments pour lui n'ont pas changé, depuis que tu es ici ? poursuit-il nerveusement.

Je réfléchis un moment.

— Ce n'est pas la question, dis-je finalement. Je l'aime bien mais... je ne suis pas sûre que ce soit encore réciproque.

St. Clair se rapproche.

— Il t'appelle toujours ?

— Oui. Enfin, non. Plus aussi souvent.

— Je vois. Ça répond à ta question.

— Je ferais mieux d'y aller. Je suis sûre que tu as des projets avec Ellie.

— Pas vraiment. Enfin... j'en sais rien. Si tu n'as rien de prévu...

J'ouvre la porte.

— On se voit plus tard. Merci pour la nationalité canadienne.

Je tapote le badge épinglé sur mon sac. St. Clair affiche un air étrangement blessé.

— Pas de problème. Content de t'avoir aidée.

Je descends les escaliers quatre à quatre jusqu'à mon étage. C'était quoi, ça ? Tout allait bien et la minute d'après, je m'enfuis en courant. J'ai besoin de prendre l'air. Il faut que je sorte de cette résidence. Je n'étais pas courageuse en tant que citoyenne américaine, mais je le serai en tant que canadienne ! Je passe par ma chambre, attrape mon *Pariscope* et dévale le reste des escaliers jusqu'au rez-de-chaussée.

À nous deux, Paris !

CHAPITRE TREIZE

Je consulte mon carnet de notes avant d'avancer à la caisse et de tendre mes euros à la guichetière.

— Une place s'il vous plaît.

Elle ne cille même pas lorsqu'elle arrache un ticket de son carnet et le fait glisser de l'autre côté de la vitre qui nous sépare. Je l'accepte gracieusement et bégaye un « merci ».

Dans le hall, un vigile examine mon ticket. Je pose la main sur le drapeau canadien pour qu'il me porte chance mais je n'en ai pas besoin. L'échange se déroule à merveille. J'y suis arrivée. Je l'ai fait ! Soulagée, je laisse mes pas me guider vers ma place préférée.

Je m'enfonce dans le fauteuil moelleux et me laisse distraire par les bandes-annonces. Puis *Mr Smith Goes to Washington* commence. James Stewart incarne un jeune homme naïf et idéaliste qui entre au Sénat et dont tout le monde pense pouvoir profiter. Ses nouveaux collaborateurs sont convaincus qu'il va échouer, mais Stewart leur prouve le contraire. Son personnage me plaît.

Je repense à Josh et me demande quel genre de sénateur est son père.

Les deux heures passent en un éclair et je bats des paupières lorsque les lumières se rallument. Un peu désorientée, je songe à ce que je pourrais aller voir demain.

*

* *

— Tu retournes au ciné ce soir ?

Dave vérifie le numéro de ma page et ouvre son manuel de français au chapitre sur la famille. Comme d'habitude, nous nous sommes mis ensemble pour travailler sur un exercice de dialogue.

— Ouaip. *The Texas Chainsaw Massacre*. C'est de circonstance.

Nous fêtons Halloween ce week-end, mais je n'ai pas encore vu de décorations en ville. J'imagine que les gens ne le fêtent pas ici.

— L'original ou le remake ?

Mme Gillet arrive à notre niveau et Dave ajoute rapidement, dans un français hésitant :

— Voici ma famille. Jean-Pierre est mon... oncle.

— Hein ?

— On dit « comment », corrige Mme Gillet.

Puis elle poursuit son chemin. Ouf.

— L'original, évidemment.

Mais je suis impressionnée qu'il connaisse.

— C'est marrant, je n'aurais jamais cru que tu étais une fan de films d'horreur. Les filles aiment rarement ce genre de films.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu sais bien. Quand une fille propose à son copain d'aller voir un film d'horreur, c'est pas vraiment pour le film, c'est plus pour pouvoir se blottir contre lui quand elle a peur.

Je lève les yeux au ciel.

— Oh, pitié. Je suis sûre que les gars ont autant peur devant un film d'horreur que les filles.

— T'es allée voir combien de films cette semaine, Oliphant ? Quatre ? Cinq ?

Six, en fait. J'en ai vu deux samedi.

Je hausse les épaules sans répondre à sa question.

— Et quand vas-tu m'inviter à me joindre à toi, hum ? Peut-être que j'aime les films d'horreur moi aussi ?

Je fais mine d'étudier mon manuel de français. Ce n'est pas la première perche qu'il me tend. Dave est mignon, mais il ne m'intéresse pas. C'est difficile de prendre un garçon au sérieux quand il passe son temps à se balancer sur sa chaise pour énerver les professeurs.

— Peut-être que je préfère y aller seule ? Peut-être que ça me permet de réfléchir à mes critiques ?

Ce qui est vrai. Mais j'évite de lui dire que je n'y vais pas toujours *seule*. Parfois Meredith m'accompagne, parfois Josh et Rashmi. Et, oui, parfois aussi St. Clair.

— Ah oui. Tes critiques...

Il s'empare de mon carnet de notes caché sous mon livre.

— Hé, rends-moi ça !

Dave feuillette le carnet tandis que je tente désespérément de le récupérer. Je ne prends pas de notes pendant la projection des films, je préfère prendre le temps d'y réfléchir après les avoir vus.

— Rends-moi ce carnet.

— C'est quoi l'intérêt ? Tu ne peux pas aller voir un film juste pour le plaisir, comme tout le monde ?

— L'un n'empêche pas l'autre.

Je tente une nouvelle fois d'attraper mon carnet, mais il le brandit en riant au-dessus de sa tête, hors de ma portée.

Une ombre fond sur nous.

— Quand vous aurez terminé cette conversation fascinante, lance la Guillotine, je vous prierais de bien vouloir retourner à votre exercice. Et vous me rédigerez deux pages sur vos familles, en français, pour lundi matin.

Nous hochons la tête, mortifiés, et elle s'éloigne en faisant claquer ses talons.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? je chuchote.

— Deux pages pour lundi matin, mademoiselle Oliphant, dit-elle en anglais cette fois sans même prendre la peine de se retourner.

*

* *

À la pause déjeuner, je pose brutalement mon plateau sur la table.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? me demande St. Clair.

— Mon cours de français.

— Ça ne s'est pas bien passé ?

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Il sourit.

— Tu finiras par y arriver.

— Facile à dire, monsieur Bilingue.

Son sourire s'efface aussitôt.

— Désolé. Tu as raison. Ça ne doit pas être facile pour toi.

— Mme Gillet prend un malin plaisir à me ridiculiser. Mais je ne suis pas aussi stupide qu'elle le pense.

— Bien sûr que non. Tu ne peux pas maîtriser une langue en si peu de temps, c'est normal.

— Mais ça me saoule de me sentir aussi démunie chaque fois que je suis dehors !

St. Clair prend un air surpris.

— Tu n'as pas à te sentir démunie. Tu sors tous les soirs, et tu as fait de sacrés progrès. Ne sois pas si dure avec toi-même.

— Hum.

Il se rapproche doucement.

— Tu te souviens de ce que Mme Cole a dit ? Qu'il était important de s'ouvrir aux autres cultures, à d'autres coutumes. Et c'est exactement ce que tu fais. Tu expérimentes d'autres choses ici. Tu devrais être fière de toi. On se fiche du cours de français de cette vieille peau de Gillet.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Oui, mais Mme Cole parlait des livres ; là on parle de ma vie. Il y a une grosse différence.

— Vraiment ? Et pour les films alors ? Ce n'est pas toi qui m'as dit que les films sont le reflet de la vie ?

— Arrête. C'est différent.

St. Clair rit. Il sait qu'il m'a eue.

— Tu vois ? Tu devrais passer moins de temps à t'inquiéter pour ton français et plus à...

Il s'interrompt, son attention soudain captée par quelque chose dans mon dos. Son expression se meut en révolusion.

Je me retourne pour découvrir Dave, un genou posé au sol, qui me tend une petite assiette.

— Permits-moi de t'offrir cet éclair avec mes plus humbles excuses.

Mon visage s'enflamme.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Dave redresse la tête et m'adresse un grand sourire.

— Désolé pour le devoir supplémentaire.

Voyant que je reste sans voix, il se relève et dépose l'assiette devant moi d'un geste théâtral. Puis il tire une chaise et se cale entre St. Clair et moi.

— Je t'en prie, David, fais comme chez toi, dit ce dernier.

Dave l'ignore et reprend :

— Donc. Ce soir. *The Texas Chainsaw Massacre*. Je ne croirai pas que tu n'as pas peur devant un film d'horreur tant que je ne le verrai pas de mes propres yeux.

Mon Dieu. Ne me dites pas que Dave vient de m'inviter à sortir devant St. Clair. St. Clair déteste Dave.

— Hum... Désolée. (Je cherche désespérément une excuse.) Mais je n'y vais plus, finalement. Un imprévu.

— Allez. On est vendredi. Ça peut attendre, non ?

Je lance un regard désespéré à St. Clair.

— Devoir de physique, intervient celui-ci. On nous l'a donné à la dernière minute. Et ça va prendre un moment. On est partenaires.

— T'as tout le week-end pour faire tes devoirs, Oliphant. Profite un peu de la vie !

— En fait, poursuit St. Clair, il semblerait qu'Anna ait pas mal de devoirs supplémentaires à faire ce week-end. Grâce à toi.

Dave se tourne enfin pour lui faire face. Ils se fusillent du regard.

— Je suis désolée, dis-je à nouveau.

Et c'est vrai. Je me sens horrible de devoir l'envoyer promener devant tout le monde. Il est sympa, malgré ce que St. Clair peut penser. Mais Dave continue de le dévisager.

— C'est cool, dit-il après un moment. Je comprends.

— Comprends quoi ?

— Je n'avais pas capté que vous...

— Non ! Ce n'est pas ça. Écoute, on ira une autre fois.

Dave semble contrarié, mais il hausse les épaules.

— Pas de souci. Hé, tu vas à la fête, demain soir ?

Nate organise une soirée d'Halloween à la résidence. Je n'ai pas l'intention d'y aller, mais je mens pour ne pas le vexer davantage.

— Oui. On s'y verra sûrement.

Il se lève.

— Cool. J'ai hâte d'y être.

— Ok. Super. Merci pour l'éclair, je crie tandis qu'il s'éloigne.

— Branleur, lâche St. Clair.

— Pas la peine d'être grossier.

Il m'étudie avec une expression indéchiffrable.

— Tu te plaignais moins tout à l'heure, quand je t'ai inventé une excuse.

— Il m'a prise au dépourvu, c'est tout.

— Tu pourrais au moins me remercier.

— *Merci*, dis-je d'un ton sarcastique.

Je suis consciente que les autres nous observent. Josh se racle la gorge et désigne l'éclair.

— T'as l'intention de le manger ?

— Fais-toi plaisir.

Je pousse l'éclair loin de moi. St. Clair se lève brusquement.

— Où tu vas ? s'inquiète Mer.

— Nulle part.

Et il s'en va, nous laissant tous hébétés. Un moment s'écoule avant que Rashmi ne se penche vers nous.

— On les a vus se disputer il y a quelques jours.

— St. Clair et Dave ? s'étonne Meredith.

— Non. St. Clair et Ellie. C'est pour ça qu'il est comme ça.

— T'es sûre ? je demande.

— Sûre. Il a été sur les nerfs toute la semaine.

Je prends le temps d'y réfléchir.

— Je l'ai entendu faire les cent pas dans sa chambre. Ça ne lui ressemble pas.

Maintenant que je sais que St. Clair vit au-dessus, je ne peux m'empêcher d'écouter. Josh me lance un regard suspicieux.

— Vous les avez vus où ? demande Mer à Rashmi.

— Devant le métro Cluny.

— Ils se disputaient à propos de quoi ?

— Sais pas. On n'a pas entendu.

— C'est à cause *d'elle*. Elle a tellement changé.

— Elle pense qu'elle vaut mieux que nous, depuis qu'elle est à Parsons.

— Et la façon dont elle s'habille, poursuit Meredith, une pointe d'amertume dans la voix. Elle se prend pour une vraie Parisienne maintenant.

— M'en parle pas, gronde Rashmi.

Josh, lui, ne bronche pas. Il débarrasse l'éclair de son glaçage, se lèche les doigts et sort son carnet de croquis. Sa façon de se concentrer sur ses dessins, en évitant de prendre part à la conversation, me semble... délibérée. J'ai l'impression qu'il en sait plus que les autres. Les garçons parlent-ils de ce genre de choses entre eux ?

St. Clair et Ellie auraient-ils rompu ?

CHAPITRE QUATORZE

— Hé, les gars, ça fait pas un peu cliché d'aller pique-niquer dans un cimetière le soir d'Halloween ?

Mer, Rashmi, Josh, St. Clair et moi flânons dans les allées du Père-Lachaise. Le cimetière constitue une petite ville à lui tout seul. Certains caveaux font penser à des manoirs gothiques miniatures, avec leurs portes voûtées, leurs statues et leurs vitraux colorés. De vieux châtaigniers étendent leurs branches aux feuilles dorées au-dessus des tombeaux. Sans mes amis, qui connaissent bien les lieux, je serais complètement perdue.

— En fait, ce n'est pas tout à fait un cimetière, dit St. Clair.

— Ah bon ? C'est quoi alors ?

— Je veux dire, c'est un cimetière, mais à l'origine les « vrais » cimetières se trouvaient à côté des églises. Ce n'est que longtemps après, par manque de place, qu'ils ont commencé à s'éloigner des lieux de culte.

— Et à quoi ça te sert de savoir ce genre de fadaises ? Heureusement que t'es plutôt beau gosse, se moque Josh.

St. Clair sourit.

— Un peu de culture générale n'a jamais fait de mal à personne. Au fait, Oliphant, tu préférerais peut-être rester à la résidence pour la fête ? J'ai entendu dire que Dave-je-ne-sais-plus-comment apportait son fût de bière.

— Son nom, c'est Higgenbaum.

— Ouais, peu importe.

— Et laisse-le tranquille. De toute façon, on aura encore largement le temps d'y aller après.

Je lui adresse un sourire moqueur. En réalité, aucun de nous ne compte se rendre à cette fête.

St. Clair me donne un coup de Thermos.

— T'es déçue qu'il ne puisse pas te faire partager son savoir incommensurable sur les jeux vidéo, avoue ?

Je ris.

— Arrête tes bêtises.

— Et il paraît qu'il a des goûts très raffinés en matière de cinéma. Il ne t'a pas proposé d'aller voir *Scooby-Doo 2* ?

Je lui balance mon sac à dos de toutes mes forces. Il l'esquive d'un bond et éclate de rire.

— Nous y voilà ! s'exclame Meredith alors que nous nous arrêtons devant l'endroit idéal pour pique-niquer.

Elle étend une couverture sur notre petit coin de verdure tandis que Rashmi et moi sortons pommes, sandwiches et fromages de nos sacs. Josh et St. Clair se courent après autour des tombeaux voisins. Des vrais gosses.

Mer s'empare du Thermos de St. Clair et nous sert un café. Je sirote le mien en savourant sa chaleur réconfortante. Avant, je trouvais le café amer et dégoûtant, mais comme tout le monde ici, j'y ai pris goût. Nous déballons nos sandwiches et, comme par magie, les garçons réapparaissent. Josh

s'assied en tailleur à côté de Rashmi tandis que St. Clair s'incruste entre Meredith et moi.

— T'as des feuilles dans les cheveux.

Mer glousse et ôte une feuille desséchée des mèches de St. Clair. Il la lui prend, l'écrase dans sa main et souffle sur les miettes qui vont se poser sur ses longues boucles. Mon ventre se tord.

— Tu devrais peut-être mettre le Chapeau, dis-je.

Il m'a demandé de le prendre avant de partir. Je laisse violemment tomber mon sac sur ses jambes. St. Clair laisse échapper un « oof » estomaqué.

Josh mord dans une pomme et parle la bouche pleine :

— Il a des parties là que tu n'as pas.

— Oh, des parties ? dis-je. Intéressant. Développe.

— Désolé, c'est confidentiel.

St. Clair se débarrasse du reste de feuilles dans ses cheveux et enfile son bonnet. Rashmi fait la grimace.

— T'es sérieux ? Ici ? En public ?

— Partout. Et surtout en ta présence.

Rashmi renifle d'un air dégoûté.

— Alors, que fait Ellen ce soir ?

— Elle va à une soirée costumée, grommelle-t-il.

— Qu'est-ce que t'as contre les soirées costumées ? demande Mer.

— Je DÉTESTE les costumes.

— Mais pas les chapeaux apparemment, raille Rashmi.

— Je ne savais pas qu'on fêtait Halloween en dehors de la résidence, dis-je.

— Quelques personnes le fêtent, répond Josh. Les gens ont essayé d'en faire une fête commerciale, mais ça n'a pas vraiment marché. En revanche, donne l'occasion à une étudiante de se déguiser en infirmière sexy et elle sautera dessus.

St. Clair lui lance un morceau de fromage.

— Ellen n'y va pas en infirmière sexy. Crétin.

— En infirmière tout court, alors ? je demande innocemment. Avec une jupe au ras des fesses et une poitrine en silicone ?

Josh et Rashmi éclatent de rire et St. Clair se couvre les yeux avec le Chapeau.

— Je vous déteste !

— Hé, j'ai rien dit moi, se défend Meredith.

— D'accord. Je vous déteste, sauf Meredith.

Un petit groupe de touristes américains passe derrière nous, l'air perdu. L'un d'eux, barbu, la vingtaine, ouvre la bouche mais Rashmi parle avant lui.

— Jim Morrison est de ce côté, dit-elle en désignant une allée.

Le barbu sourit, soulagé, et la remercie avant d'emmener son groupe dans la direction indiquée.

— Comment t'as su ce qu'il voulait ?

— Ils veulent tous la même chose.

— Alors que c'est Victor Noir qu'ils devraient chercher, dit Josh.

Les autres rient.

— Qui ?

C'est frustrant de ne jamais savoir de quoi ils parlent.

— Victor Noir. C'était un journaliste, assassiné par Pierre Bonaparte, répond St. Clair, comme si ça expliquait tout. La statue qui orne sa tombe est censée favoriser la fertilité.

— Son membre brille à force d'avoir été frotté, poursuit Josh. On dit qu'il porte chance.

— Je croyais qu'on ne pouvait pas parler de parties ? demande Meredith.

— Sérieux ? je m'étonne. Un membre brillant ?

St. Clair acquiesce.

J'avale le reste de mon café et bondis sur mes pieds.

— Faut que je voie ça ! Où est Victor ?

— Si vous voulez bien me suivre...

St. Clair se lève à son tour. Il court dans les allées et je me précipite derrière lui jusqu'à une tombe entourée de gens en train de prendre des photos. Nous restons en retrait pour attendre notre tour. Après quelques minutes, les touristes changent de proie et nous nous rapprochons de Victor Noir. Une statue grandeur nature repose au-dessus de sa tombe. Elle le représente allongé, les yeux clos, son chapeau posé à ses pieds. Et malgré les habits recouvrant son corps sculpté, une forme proéminente émerge clairement de son pantalon qui a, en effet, été frottée au point de laisser apparaître le bronze sous la couche de patine.

— Si je le touche, j'ai droit à un nouveau vœu ? je demande en me rappelant le point zéro.

— Nan. Le truc de Victor, c'est la fertilité.

— Vas-y. Frotte.

St. Clair se recule en levant les mains.

— Non, merci. Je n'ai pas ce genre de problème, rit-il.

Mon rire s'étrangle lorsque je comprends ce qu'il veut dire. *Ressaisis-toi, Anna. Ça ne devrait pas te perturber.*

— Très bien, dis-je. Si tu ne veux pas le toucher, je le ferai. Je ne cours aucun risque de ce côté. Il paraît qu'il faut *coucher* pour tomber enceinte, je plaisante à voix basse.

St. Clair semble à la fois gêné et intrigué.

— Alors, euh... tu es toujours vierge ?

Arrrgh ! MOI ET MA GRANDE BOUCHE !!!

J'ai envie de mentir, mais c'est la vérité qui franchit mes lèvres.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un auquel je tenais à ce point. (Je rougis et tapote la jambe de Victor.) J'ai un principe.

— Je t'écoute.

— Je me pose la question : si le pire venait à arriver, et que je tombais enceinte, est-ce que j'aurais honte de dire à mon enfant qui est son père ? Si la réponse s'approche ne serait-ce qu'un peu de « oui », alors c'est hors de question.

Il acquiesce lentement.

— C'est un bon principe.

Je réalise alors que ma main est toujours posée sur les parties de Victor et l'ôte précipitamment.

— Attends ! (St. Clair sort son téléphone.) Remets-la une seconde. Il faut immortaliser ce moment.

Je tire la langue et prends une pose ridicule.

— Génial ! C'est ce que je verrai à chaque fois que tu appelleras. (Son téléphone sonne au même moment.) Boouh, flippant !

— C'est le fantôme de Victor. Il veut savoir pourquoi tu refuses de le toucher.

— Juste ma mère. Excuse-moi une minute.

— Oooooouh, frotte-moi St. Claaaair... !

Il répond en tentant de conserver son sérieux tandis que Meredith, Josh et Rashmi nous rejoignent.

— Merci de nous avoir plantés, ronchonne Rashmi.

— Ce n'est pas comme si on ne vous avait pas dit où on allait, je réponds.

Josh empoigne les parties intimes de Victor.

— Ça doit valoir au moins sept ans de malheur, ce truc.

Mer soupire.

— Joshua Wasserstein, que dirait ta mère si elle te voyait ?

— Elle serait fière de voir que le pensionnat hors de prix dans lequel elle m'a envoyé m'apprend les bonnes manières.

Il se penche sur la statue pour lécher Victor. Mer, Rashmi et moi gémissons de dégoût.

— T'es bon pour te chopper un herpès. (Je sors mon gel antibactérien et en verse dans ma paume.) Sérieux, tu devrais en mettre un peu sur tes lèvres.

Josh secoue la tête.

— T'es vraiment névrosée. Tu trimbales ce truc partout ?

— Tu sais, intervient Rashmi, il paraît que si tu utilises trop souvent ce genre de lotion, tu fragilises ton organisme.

— Ô mon Dieu ! est-ce que ça va ?

La voix affolée de Meredith attire mon attention.

St. Clair est appuyé contre une tombe, vacillant. Nous nous précipitons à ses côtés et l'interrogeons tous en même temps.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ? Qu'est-ce qui se passe ?

Pas de réaction. Ça a l'air *vraiment* grave. Josh et moi l'asseyons par terre avant qu'il ne tombe. St. Clair lève la tête, livide, comme s'il venait de remarquer notre présence.

— C'est ma mère, dit-il. Elle va mourir.

CHAPITRE QUINZE

St. Clair est saoul.

Son visage est enfoui entre mes jambes. Dans des circonstances plus favorables, ce serait assez excitant. Mais vu qu'il est à deux doigts de vomir, ça l'est beaucoup moins. Mal à l'aise, je décale lentement sa tête sur mes genoux. C'est la première fois que je touche ses cheveux. Ils sont doux. Comme ceux de Sean quand il était bébé.

Josh et St. Clair ont débarqué un quart d'heure plus tôt, empestant l'alcool et la cigarette. Étant donné qu'aucun d'eux ne fume, j'en ai déduit qu'ils sont allés dans un bar.

Josh a traîné le corps mou de son ami jusque dans ma chambre.

— Désolé, s'est-il excusé. Il a dit qu'on d'vait v'nir ici.

— Mon père est un enfoiré. J'vais l'tuer. Le tuer ! Ooh, j'suis bourré, radotait St. Clair.

Ensuite, sa tête a roulé sur le côté et son menton a heurté sa poitrine. Je l'ai fait asseoir sur le bord de mon lit. Josh, lui, est resté planté devant la photo de Sean accrochée au mur.

— Quel sale con ! Je suis *sérieux*, a dit St. Clair en ouvrant de grands yeux.

— Est-ce qu'il va bien ? ai-je demandé bêtement.

— Sa mère est mourante, Anna. Chui pas sûr qu'il aille BIEN.

Josh a trébuché jusqu'à mon téléphone.

— J'ai dit à Rashmi qu'j'allais l'appeler.

Je me suis tournée vers St. Clair. Je n'étais pas préparée à ce genre de situation.

— Ça va aller. Ta mère va s'en sortir, tu m'entends ?

Il a roté en guise de réponse et s'est pris la tête entre les mains.

— Un cancer. Elle ne peut pas avoir un cancer.

— Rashmi, c'moi, a marmonné Josh dans mon téléphone. Mer ? Passe-moi Rashmi. C'urgent.

— Ce n'est pas urgent ! me suis-je écriée. Ils sont juste bourrés.

Deux secondes plus tard, Meredith frappait à ma porte.

— Comment t'as su qu'on était là ? a demandé Josh en fronçant les sourcils. Où est Rash ?

— Je vous ai entendus de ma chambre, idiot. Et c'est mon numéro que t'as appelé.

Elle a sorti son portable et appelé Rashmi qui est arrivée la minute d'après. Elles sont restées plantées là, à regarder le désastre, tandis que St. Clair baragouinait Dieu sait quoi et que Josh continuait à les fixer d'un regard vitreux.

— Comment va-t-il ? a demandé Mer en s'agenouillant à mes côtés.

Elle a tendu la main pour la poser sur son front, mais St. Clair l'a repoussée.

— Je vais bien. Mon père est un enfoiré, ma mère va mourir et – oh, j'suis trop bourré.

— Ça va aller.

Que pouvais-je dire d'autre ? Il venait juste d'apprendre que sa mère avait un cancer.

Josh et Rashmi ont commencé à se disputer.

— Où t'étais ?! Tu m'as appelée il y a trois heures pour me dire que tu rentrais !

Josh a levé les yeux au ciel.

— On est sortis. Fallait bien que quelqu'un l'aide à...

— T'appelles ça aider ? Vous êtes complètement torchés !

— Il pouvait quand même pas boire tout seul !

— Tu étais censé veiller sur lui !

— Sois pas si coincée, Rash.

— Va te faire foutre ! s'est-elle emportée avant de sortir, folle de rage.

Meredith lui a couru après – « Rashmi ! RASHMI ! » –, et ma porte s'est refermée brutalement.

Et c'est là que la tête de St. Clair a atterri entre mes cuisses.

Respire, Anna. Respire.

Josh a l'air dans les vapes. Tant mieux. Ça fait un de moins à s'occuper. Je devrais apporter de l'eau à St. Clair. C'est ce qu'on fait quand les gens ont trop bu, non ? Je soulève sa tête pour libérer mes jambes, mais il m'attrape par le pied.

— Je reviens tout de suite, dis-je. Promis.

J'attrape une bouteille d'eau dans mon réfrigérateur et m'accroupis à côté de lui.

— Bois.

Il secoue mollement la tête.

— Si j'bois j'vais encore vomir.

— C'est de l'eau.

J'incline la bouteille, mais l'eau coule sur son menton. Il la saisit et la laisser tomber.

— Oh non, souffle-t-il. Excuse-moi, Anna. J'suis désolé.

— Ce n'est rien.

Il a l'air si triste que je m'assois à côté de lui, juste dans la flaque d'eau. *Argh.*

— Que s'est-il passé ? Avec ton père ?

— Il veut pas m'laisser la voir.

— Quoi ? Pourquoi ?

— C'est mon père tout craché. Il veut toujours tout contrôler. Il est jaloux parce qu'elle m'aime plus que lui. Alors il veut pas m'laisser la voir.

— Comment peut-il faire un truc pareil ? je m'emporte. Ta mère a besoin de toi !

— Il veut pas qu'j'y aille avant les vacances de Thanksgiving.

— Mais c'est dans un mois ! Elle pourrait être...

Ce que je m'apprêtais à dire me rend malade. C'est impossible. Les gens de mon âge ne perdent pas leurs parents. Elle va faire une chimiothérapie et elle va s'en tirer.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas y aller quand même ?

— Mon père me tuerait.

— Et alors ? Il faut que tu la voies !

— Tu comprends pas. Mon père s'rait vraiment, vraiment *furieux*.

La façon dont il prononce ce dernier mot me donne des frissons.

— Mais... elle ne va pas demander à te voir ? Je veux dire, il ne pourra pas lui refuser à elle ?

— Elle ne désobéira pas à mon père.

Désobéir. Comme s'il s'agissait d'une enfant. Je comprends, à présent, pourquoi St. Clair ne parle jamais de son père. Le mien est peut-être égoïste, mais il ne m'empêcherait jamais de voir Maman. Je me sens horrible. Mes problèmes sont tellement insignifiants comparés aux siens. Mon père m'a envoyée en France. Boouh, le méchant.

— Anna ?

— Oui ?

— Non, laisse tomber.

— Quoi ?

— Rien.

Mais le ton qu'il emploie dit le contraire. Je me tourne pour lui faire face. Il a fermé les yeux.

Sa peau est pâle et ses traits tirés.

— Quoi ? je demande à nouveau.

Il ouvre les yeux, luttant pour se tenir à peu près droit. Lorsque je m'éloigne pour lui laisser un peu d'air, il s'agrippe à ma main.

— Tu me plais, dit-il. Pas juste comme amie.

Je me mords la langue.

— Et, hum... pour... ?

Son prénom plane au-dessus de nos têtes, lourd de menaces.

— Ça ne va plus entre nous. Ça n'allait déjà plus avant qu'on se rencontre.

Il ferme à nouveau les yeux et son corps vacille dangereusement. Il est ivre, c'est tout, *calme-toi, Anna*. Il est IMPOSSIBLE qu'il sache de quoi il parle. Impossible.

— Et moi, je te plais ? demande St. Clair.

Il me regarde avec ses grands yeux noirs – un peu rouges à cause de l'alcool, et peut-être aussi parce qu'il a pleuré – et mon cœur se fend.

Oui, St. Clair, tu me plais.

Mais je ne peux pas lui dire. Parce que nous sommes amis. Et qu'un ami n'en laisse pas un autre lui faire une déclaration alors qu'il est bourré.

Sauf que... il s'agit de St. Clair. Le parfait, merveilleux, et séduisant St. Clair.

Oh. Génial. Juste... génial.

Il vient de me vomir dessus.

CHAPITRE SEIZE

Je suis en train de nettoyer ses saletés quand on frappe à la porte.

C'est Ellie.

— Oh.

L'infirmière sexy. Je n'en crois pas mes yeux. Robe minuscule, croix rouge brodée sur la poitrine, décolleté plongeant, tout y est. Josh avait raison.

— Anna, je suis tellement désolé, geint St. Clair dans mon dos.

— Mon Dieu, St. Clair ! Ça va ? dit-elle en se précipitant sur lui.

Une fois encore, sa voix rauque me déstabilise. Comme si l'attirail d'infirmière ne suffisait pas à m'impressionner.

— Tu vois bien que non, ronchonne Josh, affalé dans son coin. Il vient de vomir sur Anna.

Minute. Josh est conscient ?

Ellie envoie un coup de pied dans le sien qui pend du lit.

— Aide-moi à le porter jusqu'à sa chambre.

— J'arrive déjà pas à me porter moi...

St. Clair essaie de se redresser, mais un regard d'Ellie me dissuade de l'aider.

— Comment tu as su où il était ? je demande.

— Meredith m'a appelée. J'étais déjà en chemin pour venir ici. Je venais d'avoir son message. Il a essayé de me joindre, mais j'étais en train de me préparer pour cette stupide fête. (Elle désigne son costume, visiblement furieuse contre elle-même.) J'aurais dû être là. (Elle caresse les cheveux de St. Clair.) Ça va aller, Bébé. Je suis là maintenant.

— Ellie ?

St. Clair semble confus, comme s'il venait de remarquer sa présence.

— Anna ? Qu'est-ce qu'Ellen fait ici ? Elle ne devrait pas être là.

Sa petite amie me lance un regard rempli de haine.

— Il est vraiment, *vraiment* saoul, dis-je en haussant les épaules.

Elle secoue à nouveau Josh qui, contre toute attente, parvient à se mettre debout et à soulever St. Clair.

— Ouvre la porte, commande-t-elle d'un ton sec.

Je m'exécute et tous trois sortent de la chambre en titubant. St. Clair se tourne vers moi.

— Anna. Je suis désolé.

— Ne t'inquiète pas. J'ai déjà tout nettoyé.

— Non. Pas pour ça. Pour tout le reste.

Ellie se retourne à son tour, l'air mauvais, mais je n'y prête pas attention. Il est si mal en point. Ils auraient pu le laisser ici. Il aurait dormi dans mon lit et moi avec Meredith. Mais ils ont déjà atteint le vieil ascenseur. La porte brinquebalante s'ouvre et ils s'entassent à l'intérieur. St. Clair m'adresse un regard triste tandis que la porte se referme.

— Elle va s'en remettre ! Tout ira bien pour ta mère !

L'ascenseur s'ébranle avant de s'élever vers l'étage supérieur. Je ne sais pas s'il m'a entendue.

Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse.

*

* *

Dimanche. Premier novembre. Le jour de la Toussaint. Selon la tradition, c'est le jour où les gens vont se recueillir sur la tombe de leurs proches. Cette idée me donne mal au cœur. J'espère que St. Clair ne saura pas quel jour on est.

Après mon réveil, je passe chez Meredith, qui est déjà allée frapper à sa porte.

— Il vaut mieux le laisser dormir, dit-elle.

Elle a raison, mais je ne peux pas m'empêcher de tendre l'oreille vers la chambre du dessus. Les premiers signes de vie se font entendre en fin d'après-midi, des bruits sourds accompagnés de pas traînants. Mais St. Clair ne se joint pas à nous pour le dîner. Josh est passé le voir avant de nous rejoindre dans la pizzeria où nous avons nos habitudes le dimanche soir, et il préfère rester seul.

Je n'arrive pas à me concentrer plus d'une minute sans que mes pensées ne reviennent inlassablement à ceci : St. Clair m'aime bien ; pas juste comme amie. Il y avait un fond de vérité dans ce qu'il a dit, je le sais, mais comment oublier qu'il était saoul à ce moment-là ? Complètement saoul. Je meurs d'envie de le voir, mais je ne sais pas comment me comporter avec lui. Dois-je lui en parler ? Ou faire comme si de rien n'était ? Il a besoin de soutien, pas d'une histoire qui vire au mélo. Le moment est mal choisi pour se faire des films, même s'il devient de plus en plus difficile d'ignorer ce qu'il se passe entre nous.

St. Clair ne se montre toujours pas au petit-déjeuner, le matin suivant. Quand il apparaît en anglais, avec un quart d'heure de retard, Mme Cole se contente de lui adresser un regard compatissant avant de poursuivre son cours.

— Alors, pourquoi les Américains ne s'intéressent-ils pas davantage aux romans étrangers ?

J'essaie de croiser le regard de St. Clair, mais il fixe son exemplaire de *Balzac et la Petite Tailleuse chinoise*. Enfin. Fixer est un bien grand mot. C'est plus comme s'il regardait à travers.

— Il est dans la culture américaine de s'intéresser uniquement à ce qui procure une satisfaction immédiate, continue Mme Cole. Fast-foods, musiques/films/livres téléchargeables, café instantané, messagerie instantanée... régime instantané. Dois-je poursuivre ?

La classe rit, mais St. Clair demeure silencieux. Je l'observe nerveusement. Une barbe sombre a commencé à recouvrir ses joues.

— Le problème des romans étrangers est qu'ils sont davantage centrés sur la réflexion que sur l'action. Leur rythme est lent, et souvent l'histoire en cache une autre, que le lecteur doit s'efforcer de trouver. Prenez Balzac par exemple. De quelle histoire s'agit-il en fin de compte ? Celle du narrateur ? De la petite tailleuse ? De la Chine ?

J'ai envie de lui prendre la main et de lui dire que tout ira bien. Il ne devrait pas être ici. Il devrait être en Californie à l'heure qu'il est.

Mme Cole tapote la couverture de son livre et continue son exposé, mais je n'écoute qu'à moitié. Après le cours, Meredith, Rashmi et moi nous rendons silencieusement en maths, accompagnées de St. Clair.

Mes soupçons à propos des enseignants se confirment lorsque M. Babineaux prend celui-ci à part avant le cours. Je l'entends lui demander s'il ne préférerait pas passer l'heure à l'infirmerie.

St. Clair accepte.

À peine est-il sorti, qu'Amanda Spitterton-Watts se jette sur moi.

— Qu'est-ce qui se passe avec St. Clair ?

— Rien.

Comme si j'allais lui dire !

— Parce que Steve a dit que Josh et lui étaient rentrés complètement bourrés, samedi soir. Et que St. Clair pétait un câble à cause de son père.

— Il a mal compris.

— Steve raconte des conneries, intervient Rashmi. Alors boucle-la.

À l'heure du déjeuner, il est devenu clair que toute l'école est au courant. Je ne sais pas qui a craché le morceau, mais tout le monde en parle. Lorsque St. Clair arrive enfin à la cafétéria, la scène se déroule comme dans un mauvais film pour ados. Les conversations cessent et les verres s'immobilisent devant les bouches ouvertes. St. Clair s'arrête à la porte, évalue la situation, et fait demi-tour. Nous nous précipitons derrière lui et le rejoignons devant la sortie de l'école.

— Je ne veux pas en parler, dit-il en nous tournant le dos.

— Alors n'en parlons pas, répond Josh. Si on allait manger dehors ?

— Crêpes ? propose Mer.

St. Clair les adore.

— Super idée ! approuve Rashmi.

— Je meurs de faim, renchérit Josh. Viens.

Le restaurant n'est qu'à quelques minutes. Je commande une crêpe banane-Nutella avec une boule de glace vanille dessus, ma préférée ; tiède, moelleuse, et chocolatée à souhait.

— T'as du Nutella sur le menton, dit bientôt Rashmi en désignant mon visage.

— C'est une nouvelle mode, plaisante Josh.

Je trempe mon doigt dans le chocolat et trace une moustache au-dessus de ma lèvre.

— Là, c'est mieux ?

— On dirait Hitler, se moque Rash.

À ma grande surprise, St. Clair laisse échapper un semblant de rire et j'ajoute des boucles à ma moustache. Les autres éclatent de rire et enfin, *enfin*, St. Clair se joint à eux.

Et c'est merveilleux de l'entendre rire à nouveau.

J'essuie le chocolat de mon visage et lui souris. Alors que Mer, Josh et Rashmi se lancent dans une discussion sur les moustaches, il en profite pour se rapprocher de moi. Son visage est tout près, ses yeux aussi sombres que deux puits sans fond. Sa voix est éraillée lorsqu'il ouvre la bouche.

— À propos de l'autre soir...

— Oublie ça. J'ai tout nettoyé.

— Nettoyé quoi ?

Oups.

— Rien.

— J'ai cassé quelque chose ? demande-t-il d'une voix inquiète.

— Non ! Non, tu n'as rien cassé. Tu as juste, enfin tu sais...

Il se prend la tête entre les mains.

— Je suis désolé, Anna. Je sais comment tu es avec la propreté.

Je détourne les yeux, gênée qu'il me rappelle ma maniaquerie.

— C'est rien. Vraiment. Tu as juste vomé sur... mes jambes.

— J'ai vomé *sur tes jambes* ?

Moi qui voulais éviter d'en parler ! Il est atterré, mais change de sujet pour en aborder un tout aussi embarrassant.

— Est-ce que j'ai... (St. Clair jette un œil aux autres pour s'assurer qu'ils sont toujours occupés à parler moustaches.) Est-ce que j'ai dit quelque chose d'étrange ? Ce soir-là ?

Oh-oh.

— Étrange comment ?

— Je ne sais pas. C'est juste que... je me rappelle à peine être allé dans ta chambre, mais j'aurais juré t'avoir parlé de quelque chose... d'important.

Mon cœur s'accélère. J'ai du mal à respirer. Il se souvient. Enfin... plus ou moins. Qu'est-ce que je dois faire ? Je meurs d'envie d'avoir des réponses, mais je ne suis pas prête à avoir cette conversation.

J'essaie de gagner du temps.

— À quel sujet ?

Il est mal à l'aise, lui aussi.

— À propos de... de notre relation ?

Nous y voilà...

— Ou de ma copine ?

Je le dévisage longuement. Des cernes sont apparus sous ses yeux. Ses cheveux sont sales. Il a l'air si malheureux. Ça ne lui ressemble pas et je ne peux pas ajouter à son malheur. Peu importe que je lui plaise ou non, il n'est pas en état de se lancer dans une nouvelle relation. Ce serait trop bizarre. Il a avant tout besoin de ses amis.

— Non, dis-je alors. On a parlé de ta mère. C'est tout.

Il se détend immédiatement.

C'était la seule chose à dire.

CHAPITRE DIX-SEPT

L'élégant plancher de la pâtisserie dans laquelle nous venons d'entrer grince sous nos pieds. Un imposant lustre en cristal orne le plafond. La femme derrière le comptoir dépose des gâteaux somptueux dans des boîtes autour desquelles elle noue un ruban de satin. La file est longue, mais les gens patientent en profitant de l'ambiance chaleureuse de l'endroit.

Mer et moi attendons également, coincées entre deux vitrines remplies de pâtisseries alléchantes.

Nous parlons de St. Clair, qui est devenu notre principal sujet de conversation.

— J'ai peur qu'ils ne finissent par le renvoyer, dis-je.

Mer secoue la tête et ses boucles rebondissent sous son bonnet. Contrairement à celui de St. Clair, le sien est bleu ciel et très convenable. Mais je préfère celui de St. Clair.

— Il ne se fera pas renvoyer, dit-elle. Josh ne l'a jamais été et il sèche les cours sans arrêt. Et puis, la directrice ne renverrait jamais un élève dont la mère est... tu sais.

Elle ne va pas bien du tout. Cancer de l'utérus. Stade avancé. Radiothérapie externe, chimiothérapie. Ces mots font désormais partie du quotidien de St. Clair. Susan, sa mère, a commencé son traitement une semaine après Halloween. Son père est en Californie. Il la conduit cinq jours par semaine à ses séances. St. Clair, lui, est ici.

Ses parents sont séparés depuis des années, mais son père ne veut pas accorder le divorce à sa mère. Il a des maîtresses à Paris et à Londres alors que Susan vit seule à San Francisco. Il lui rend visite de temps en temps, juste pour rétablir le contrôle qu'il exerce sur elle, puis repart. Et c'est lui qui veille sur elle en ce moment pendant que St. Clair agonise à des milliers de kilomètres. Ça me dégoûte !

St. Clair n'est plus le même depuis qu'il a appris la nouvelle. Il sèche les cours et ses notes ont dégringolé. Il ne prend plus le petit-déjeuner avec nous et dîne chaque soir avec Ellie. À part en classe et au déjeuner, qu'il passe figé sur sa chaise, je ne le vois plus que le matin lorsque je vais le réveiller pour aller en cours. Meredith et moi y allons chacune notre tour. Sans cela il ne vient pas.

La porte de la pâtisserie s'ouvre et un vent froid s'engouffre dans la boutique. Les cristaux du lustre se balancent en tintinnabulant.

— J'aimerais tellement pouvoir l'aider, dis-je.

— Moi aussi. Je n'arrive toujours pas à croire que son père ne le laisse pas y aller pour Thanksgiving !

— Quoi ?!

Et pourquoi Mer est-elle au courant et pas moi ?

— Il a appris que ses notes avaient chuté. Et il a décidé que St. Clair n'irait pas à San Francisco tant qu'il « ne se ressaisirait pas ».

— Mais sa mère a besoin de lui. Et il a besoin d'elle.

— C'est typique de son père de rejeter la faute sur lui.

La curiosité me dévore à nouveau.

— Tu l'as déjà rencontré ?

— Oui, dit-elle du bout des lèvres.

— Et ?

— Il est... sympa.

— SYMPA ? Cet homme est un monstre !

— Je sais, je sais, mais c'est un homme... charmant. Éduqué. Souriant. Élégant. (Elle change soudain de sujet.) Tu penses que Josh pourrait avoir une mauvaise influence sur St. Clair ?

— Josh ? Non ! Enfin, peut-être. Je ne sais pas.

Nous approchons du comptoir. J'aperçois une rangée de tartes, le dessus brillant d'un gâteau à la framboise et d'un autre au chocolat. La première fois que je suis venue ici, tous ces gâteaux m'ont semblé trop sophistiqués. Trois mois plus tard, je comprends mieux pourquoi les Français sont réputés pour leur cuisine et je ne peux plus me passer de leurs pâtisseries !

— On dirait que Josh le pousse à agir comme si plus rien n'avait d'importance, insiste Mer. Et moi je passe pour la chiante de service avec mes « Lève-toi », « Va en cours », « T'as fait tes devoirs ? ».

— Tu exagères. Je ne pense pas que Josh soit responsable de son comportement. Il sait que St. Clair traverse une période difficile, c'est tout.

Mais j'ai quand même un doute. Je reconnais que Josh pourrait le soutenir d'une façon un peu plus positive.

Elle ouvre la bouche pour protester, mais je poursuis avant elle.

— Ça va, le soccer ?

— Le football, me corrige-t-elle, et son visage s'illumine.

Meredith a rejoint une équipe de filles le mois dernier et s'entraîne presque tous les après-midi. Elle me parle de son équipe alors que nous atteignons le comptoir. La vitrine qui s'étale devant nous déborde de tartes au citron, d'éclairs au caramel, de verrines trois chocolats et mousses de fruits recouvertes de sucre glace. Et de macarons, de tous les goûts et toutes les couleurs. Vert anis, rose bonbon, jaune citron. J'en choisis six tandis que Mer se décide pour un gâteau. Rose. Cassis. Orange. Pistache. Figue. Violette. Mais ensuite j'en repère un à la cannelle et un autre au praliné et je voudrais juste mourir sur place ! Ramper sous le comptoir, enfoncez mon doigt dans leur coquille craquante et lécher leur cœur fondant jusqu'à mon dernier souffle. Je suis tellement distraite par les petits biscuits ronds étalés sous mon nez qu'il me faut un moment avant de percuter que quelqu'un me parle.

— Hein ?

Je me retourne pour découvrir un homme élégant accompagné d'un basset hound. Il me semble familier. Je jurerais l'avoir déjà vu quelque part. L'homme parle d'une voix amicale mais beaucoup trop vite pour moi.

— Euh... Je ne parle pas français...

Il ralentit la cadence, mais je ne comprends toujours pas.

Mer vole à ma rescousse. Ils discutent un instant. Les yeux de l'homme brillent jusqu'à ce qu'elle lui dise une chose qui le laisse pantois.

— Ce n'est pas vrai !

Il m'adresse un regard compatissant puis ils se disent au revoir. Je le salue d'un signe de la main. Mer et moi réglons nos petites douceurs et nous quittons la pâtisserie.

— C'était qui ? De quoi vous avez parlé ?

— Tu ne l’as pas reconnu ? demande-t-elle, surprise. C’est l’homme qui dirige le cinéma de la rue des Écoles, celui avec l’enseigne rouge et blanc. Il promène Pouce tous les jours autour de la résidence.

— Pouce ?

— Le basset hound.

Une lumière s’allume au-dessus de ma tête. Bien sûr que je l’ai déjà vu !

— Qu’est-ce qu’il voulait ?

— Savoir pourquoi il ne voit plus ton copain en ce moment. St. Clair, ajoute-t-elle d’un ton tranchant.

Je suis abasourdie. Il pensait que St. Clair et moi étions ensemble ?

Mer reste silencieuse. Elle est jalouse. Je le sens. Mais elle n’a aucune raison de m’envier. Il n’y a rien entre St. Clair et moi. Et c’est très bien comme ça. Vraiment. Je m’inquiète trop pour lui pour penser à lui de *cette* façon. Il a surtout besoin de proches. Et il a Ellie.

En parlant de proches... J’ai beaucoup pensé aux miens ces derniers temps. Toph me manque à nouveau. Ses yeux verts et ces soirées au cinéma où il me faisait rire aux larmes. Bridge dit qu’il demande de mes nouvelles, mais je ne lui ai pas parlé depuis un moment, il est occupé avec son groupe. Les choses ont commencé à bouger pour The Penny Dreadfuls. Ils ont enfin décroché leur premier concert. Ce sera juste avant Noël, et moi, Anna Oliphant, je serai présente.

Plus qu’un mois à attendre. J’ai hâte.

J’aurais dû y aller la semaine prochaine, mais Papa a dit que ça ne valait pas le coup de dépenser autant d’argent pour rester si peu de temps. Et Maman n’a pas les moyens de me payer l’avion. Alors je vais rester ici pour Thanksgiving. Seule. Enfin... Presque.

Manifestement, St. Clair restera là aussi.

Ce qui veut dire que nous serons seuls pendant ce long week-end.

Tous les deux.

CHAPITRE DIX-HUIT

— Joyeux Thanksgiving ! Joyeux Thanksgiviiiiing ! Jo-yeux Thanks-gi-ving, St. Claaair...

Sa porte s'ouvre brutalement. Vêtu d'un vieux T-shirt et d'un bas de pyjama rayé, il me dévisage d'un air sombre.

— Arrête. De. Chanter.

— St. Clair ! Quelle joie de te trouver ici ! (Je lui adresse mon plus beau sourire aux dents écartées.) Sais-tu qu'aujourd'hui est un jour de fête ?

— Il paraît, grogne-t-il en retournant se coucher.

J'entre et ferme la porte. Vêtements sales, serviettes roulées en boule et bouteilles à moitié vides jonchent le sol. Le contenu de son sac est éparpillé sous son lit. Il y a des feuilles chiffonnées et des pages arrachées un peu partout. Ça sent le renfermé.

— J'adore ta nouvelle déco. Ça fait très... désinvolte.

— Si t'es venue pour critiquer, tu peux retourner d'où tu viens, marmonne-t-il dans son oreiller.

— Noon. J'adore le désordre. Ça laisse tellement de possibilités de rangement !

Il soupire. Un soupir long et douloureux.

Je déplace une pile de livres posés sur sa chaise de bureau et plusieurs croquis en tombent. Tous représentent des cœurs humains dessinés au fusain. Magnifiques. Violents. Passionnés.

— Ils sont incroyables, dis-je en les ramassant. Quand as-tu dessiné ça ?

Silence. Délicatement, je replace les dessins dans son livre d'histoire.

— Donc. Nous allons faire la fête aujourd'hui. Tu es la seule personne que je connaisse qui soit restée à Paris.

Grognement.

— Il y a peu de chances qu'on trouve de la dinde farcie.

— Je n'ai pas besoin de dinde. Juste de marquer le coup. C'est un jour important. Ici, personne ne fête Thanksgiving.

Il remonte sa couette sur son crâne.

— Je viens de Londres. Je ne le fête pas non plus.

— Oh ! allez. Quand on s'est rencontrés, tu m'as dit que tu étais américain, tu te souviens ? Tu ne peux pas changer de nationalité comme ça te chante !

— Hum.

Le moment est venu de changer de tactique. Je m'assieds au bord du lit et secoue son pied.

— S'il te plaît ?

Silence.

— Allez. J'ai besoin de faire quelque chose de spécial. Et toi, tu as besoin de sortir de cette chambre.

Silence.

— Tu sais, tu n'es pas le seul à être coincé ici.

Silence. Je prends une longue inspiration.

— Bien. Tu veux savoir pourquoi je suis là ? Parce que je m'inquiète pour toi. On s'inquiète

tous pour toi. Ça craint ce qui t'arrive, et ça craint encore plus qu'on ne puisse rien faire pour t'aider. Et ça me rend dingue ! Parce que je déteste te voir comme ça. Mais tu sais quoi ? (Je me lève du lit.) Je ne crois pas que ta mère voudrait que tu te punisses de cette façon pour quelque chose dont tu n'es pas responsable. Elle ne voudrait pas te voir dans cet état. Quand tu lui rendras visite, elle voudra te voir heureux.

— Heureux ? Comment je pourrais être...

— Ok, ok, pas heureux, dis-je rapidement. Mais elle ne voudra pas non plus te voir comme ça. Elle veut que tu continues à vivre, que tu aies ton diplôme, c'est toi qui me l'as dit. Tu es si près du but, St. Clair. Alors ne gâche pas tout.

Nouveau silence. Et ce coup-ci, je me mets en colère.

— Parfait ! Fais ta larve. Laisse tout tomber ! Profite de ta journée minable sous ta couette ! (Je me dirige vers la porte.) Peut-être que tu n'es pas celui que je croyais en fin de compte.

— Et qui tu croyais que j'étais ?

— Le genre de gars qui se bouge de son lit même quand les choses tournent mal. Le genre de gars qui appellerait sa mère pour lui souhaiter un bon Thanksgiving et n'aurait pas peur de ce qu'elle pourrait lui dire. Le genre de gars qui ne laisse pas son enfoiré de père gagner. Mais apparemment je me suis trompée. Continue comme ça. Joyeux Thanksgiving. Je me casse.

La porte se referme derrière moi quand j'entends :

— Attends !

St. Clair l'ouvre à la volée. Son regard est vitreux, ses bras ballants.

— Je ne sais pas quoi te dire.

— Alors ne dis rien. Va prendre une douche et rejoins-moi quand tu seras prêt. Je serai dans ma chambre.

*

* *

Il me rejoint vingt minutes plus tard. Je suis soulagée de voir que ses cheveux sont mouillés. Je le fais asseoir sur le sol, devant mon lit et prends une serviette propre.

— Tu vas attraper froid.

— C'est un mythe, tu sais.

Mais il me laisse lui sécher les cheveux. Il semble plus détendu.

— Alors, où allons-nous ? demande-t-il lorsque j'ai fini.

— Tu as des cheveux magnifiques, dis-je en résistant à l'envie de plonger mes doigts dans ses boucles encore humides.

Je ne peux pas voir son expression, mais sa voix est grave lorsqu'il répond.

— Merci.

— Je t'en prie, dis-je poliment. Je me suis dit qu'on pourrait juste sortir et... voir où le vent nous emporte !

— Quoi ? s'étonne-t-il. Pas de programme ? Pas d'itinéraire prévu à la minute près ?

Je lui flanque un coup de serviette sur la tête et il se met à rire. Ça n'était pas arrivé depuis des semaines.

Concentre-toi, Anna...

J'enfile mes baskets et attrape mon manteau, mon bonnet et mes gants.

— Tu ne mets pas ton Chapeau ?

— Si, Maman, se moque-t-il.

Mais il sort son bonnet de laine de sa poche et l'enfonce sur sa tête. Cette fois son sourire rayonnant me prend de court. Mon cœur rate un battement.

Je l'observe jusqu'à ce que son sourire s'efface et qu'il m'interroge du regard.

À présent, c'est moi qui parle d'une voix grave.

— Allons-y.

CHAPITRE DIX-NEUF

— Ça y est, je sais ce qu'on va faire !

St. Clair suit mon doigt pointé vers le dôme immense.

— Le Panthéon ?

— Ça fait trois mois que je suis ici et je ne sais toujours pas ce que c'est.

Je bondis sur le premier passage piétons pour rejoindre l'imposant édifice. Il hausse les épaules.

— C'est un panthéon.

— Oh. Bien sûr. Un panthéon. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

St. Clair me glisse un regard en coin et sourit.

— Un panthéon est un lieu dédié aux morts. Il abrite les tombes de gens importants pour leur pays.

Je suis un peu déçue.

— C'est tout ? Il y a des tombes et des monuments partout ici. Qu'est-ce que celui-là a de différent ?

Nous montons les marches et les immenses colonnes se font de plus en plus écrasantes. Je ne les ai jamais vues d'aussi près.

— Je ne sais pas. Rien j'imagine. Il y a mieux à voir dans le coin si tu veux mon avis.

— Mieux à voir ? Tu plaisantes j'espère ?

À présent je suis contrariée. J'aime bien le Panthéon. Non. J'ADORE le Panthéon.

— Qui est enterré ici ? je demande.

— Hum. Rousseau, Marie Curie, Louis Braille, Victor Hugo...

— Celui du *Bossu de Notre-Dame* ?

— Celui-là même. Voltaire, Dumas, Zola.

— Waouh. Tu vois ? Tu ne peux pas dire que ça n'est pas impressionnant.

— Je n'ai pas dit ça.

Il sort son portefeuille et règle nos entrées. J'essaie de l'en dissuader, mais il insiste.

— Joyeux Thanksgiving, dit-il en me tendant mon ticket. Allons voir quelques morts.

Nous sommes accueillis par un nombre incalculable de dômes, colonnes et arches. Tout est rond et gigantesque. D'immenses fresques mettant en scène des saints, des guerriers et des anges décorent les murs. Nous avançons en silence, sauf quand il me montre un personnage important, comme Jeanne d'Arc, ou sainte Geneviève, la sainte patronne de Paris. À l'en croire, sainte Geneviève a sauvé la ville de la famine. Quand je suis avec lui, je me rends compte qu'il y a un tas de choses que j'ignore.

Une sphère en laiton décrivant un cercle pend du point le plus haut du dôme principal.

— Qu'est-ce que c'est ?

St. Clair hausse les épaules et se tourne vers une plaque explicative.

— Je suis déçue ! Moi qui croyais que tu savais tout.

— Le pendule de Foucault...

Il désigne la bague de mesure située au sol.

— C'est une démonstration de la rotation terrestre. Tu vois ? La trajectoire du pendule dévie un peu toutes les heures. C'est vraiment cool, dit-il, les yeux levés au plafond. Viens, allons voir la crypte.

— Le premier arrivé a gagné !

Je fonce vers un escalier et mes pas résonnent à travers l'édifice. Les touristes se retournent sur mon passage.

Je vais. Mourir. De honte.

C'est alors que St. Clair me dépasse à toute vitesse. Surprise, je laisse échapper un éclat de rire avant d'accélérer. Nous sommes au coude-à-coude, proches du but, lorsqu'un garde à la mine enragée se matérialise devant nous. Je percute St. Clair de plein fouet. Le garde se met à hurler. Mes joues s'empourprent mais avant que je n'aie le temps de bredouiller des excuses, St. Clair le fait pour nous. L'expression du garde s'adoucit et il nous laisse repartir.

Son humeur change quand nous atteignons les marches. L'escalier en spirale menant à la crypte est étroit et abrupt. J'avais oublié sa phobie du vide... Mais le regard qu'il me lance est déterminé, alors je me tais et le suis lentement jusqu'en bas.

La crypte est plutôt bien éclairée. Il y fait froid, mais l'endroit est propre, vaste et lumineux. Néanmoins, St. Clair continue d'être nerveux. Je me précipite sur une statue.

— Hé, regarde ! C'est pas Voltaire ?

Nous déambulons dans les couloirs et je m'étonne de la sobriété des lieux. Il y a beaucoup d'emplacements vides, sûrement destinés à accueillir de nouvelles tombes. Au bout d'un moment, St. Clair commence à se détendre et nous parlons de tout et de rien. Nous n'avons pas eu de conversation normale depuis des semaines et j'ai l'impression d'avoir retrouvé le St. Clair d'avant. C'est alors qu'une voix grinçante, américaine, se fait entendre derrière nous.

— Ne reste pas derrière *eux*. On va y passer la nuit sinon.

Je m'apprête à faire volte-face mais St. Clair m'agrippe le bras.

— Laisse tomber, ça n'en vaut pas la peine.

Il m'entraîne dans un autre couloir et nous nous arrêtons devant une des tombes.

— Emily Zola. C'est seulement la deuxième femme que nous voyons. Pourquoi n'y en a-t-il pas plus ?

Mais avant que St. Clair ne réponde, la voix grinçante est de retour.

— C'est *Émile* Zola.

Cette fois, nous nous retournons pour découvrir un homme affublé d'un T-shirt EuroDisney.

— Émile Zola est un homme.

Mon visage s'enflamme. J'attrape le bras de St. Clair pour filer le plus loin possible de ce type mais St. Clair est déjà planté devant lui.

— Émile Zola *était* un homme, rectifie-t-il. Et toi tu es un abruti. Occupe-toi de tes affaires et fiche-nous la paix !

Fiche-nous la paix, fiche-nous la paix, fiche-nous la paix ! Sa voix se répercute en écho sur les murs de la crypte. Surpris, EuroDisney recule d'un pas et trébuche sur les pieds de sa femme qui pousse un petit cri aigu. Tout le monde nous regarde, bouche bée.

St. Clair attrape alors ma main et m'entraîne dans l'escalier. Mais il s'arrête brusquement et vacille. J'appuie ma main dans son dos pour l'aider à retrouver son équilibre. Il serre mon autre main de toutes ses forces et je le guide doucement jusqu'en haut des marches.

De retour sous le dôme, St. Clair se laisse tomber sur un banc, la tête entre les mains. J'attends qu'il prenne la parole, mais rien ne vient, alors je m'assieds à côté de lui.

Nous sommes devant un mémorial dédié à Antoine de Saint-Exupéry, l'auteur du *Petit Prince*. Il est mort dans un accident d'avion. J'imagine que son corps n'a pas pu être retrouvé et enterré dans la crypte. Je regarde des touristes prendre la fresque en photo. Puis le garde qui nous a houspillés tout à l'heure. Tout sauf St. Clair. Finalement, il relève la tête et se racle la gorge.

— Et si on allait manger cette dinde de Thanksgiving ?

*

* *

Quand nous trouvons enfin un menu annonçant « Dîner de Thanksgiving », nous poussons des cris de joie et j'entame une danse de la victoire. Notre enthousiasme effraie un peu le serveur, qui accepte néanmoins de nous placer à une table.

— Génial, dit St. Clair lorsque le plat principal arrive. (Il lève son verre d'eau pétillante et sourit.) À cette quête victorieuse du dîner de Thanksgiving à Paris !

Je lève mon verre à mon tour.

— À ta maman.

Ses lèvres tressaillent, mais il garde le sourire.

— À Maman.

— Comment va-t-elle ?

Une fois de plus, les mots sortent de ma bouche avant que je puisse les arrêter.

— Les rayons ne la fatiguent pas trop ? Elle mange suffisamment ? J'ai lu qu'il fallait mettre de la crème chaque soir pour éviter les brûlures et je me suis demandé si... Oh, je suis désolée. Je n'aurais pas dû en parler, mais je me suis renseignée et...

Il reste silencieux un moment.

— Merci.

Je baisse les yeux sur la serviette posée sur mes genoux.

— Ce n'est rien.

— Non. Ce n'est pas *rien*. Au contraire. Quand j'essaie d'en parler à Ellie, elle ne comprend rien de ce que je lui dis, elle... Oh, peu importe. Merci.

Je croise brièvement son regard.

— Je t'en prie.

Nous passons le reste de la soirée à parler de sa mère. Et lorsque nous quittons le restaurant, il continue à parler d'elle. Nous marchons sur les quais de la Seine. La pleine lune et les hauts lampadaires éclairent les rues de la ville. Nous discutons jusqu'à ce que son humeur s'allège. Il semble soulagé d'un poids. Soudain, il s'arrête.

— Je suis désolé. Je ne fais que parler de moi.

J'inspire profondément, laissant pénétrer l'air humide du fleuve dans mes poumons.

— Pas de souci. Je suis contente que tu te confies à moi.

Nous avons atteint la rue menant à la résidence. Il y jette un œil hésitant avant de lâcher :

— Allons voir un film. Je n'ai pas très envie de rentrer.

Il ne faut pas me le dire deux fois ! Nous nous décidons pour un film récent, une comédie

américaine pour ados. Le film est hilarant. Cela faisait longtemps que je n'avais pas ri autant et à côté de moi, St. Clair rit encore plus. Il est deux heures du matin lorsque nous regagnons la résidence. Il n'y a personne à l'accueil, et pas de lumière dans la chambre de Nate.

— On dirait que nous sommes seuls, dit St. Clair.

— Dans ce cas ça ne gênera personne si je fais ça.

Je bondis sur le comptoir de l'accueil et me mets à défiler. St. Clair entonne une chanson. Sa voix me donne des frissons. Elle est magnifique. Je m'incline quand il termine.

— Vite ! s'exclame-t-il.

— Quoi ?

Je saute du comptoir. Nate est là ? Est-ce qu'il m'a vue ? St. Clair se précipite vers la cage d'escalier et pousse un hurlement. L'écho nous fait sursauter. Je le rejoins et nous crions ensemble, le plus fort possible. Il me pourchasse jusqu'à l'ascenseur et nous grimpons sur le toit. Il reste en retrait quand je m'approche du bord, mais il éclate de rire lorsque je crache du haut en essayant d'atteindre une affiche publicitaire. Ensuite, nous dévalons les marches jusqu'à son étage.

— Bien, dit-il.

C'est le premier blanc de la soirée. Je n'ose pas le regarder dans les yeux.

— Hum. Bonne nuit.

— On se voit demain ? Petit-déjeuner à la crêperie ?

— Ce serait sympa.

— À moins que...

Il laisse sa phrase en suspens.

— À moins que quoi ?

Il semble hésitant. A-t-il changé d'avis ? Je l'interroge du regard, mais il détourne les yeux. J'ai du mal à cacher ma déception.

— Ok, dis-je enfin. On se voit demain.

Je descends la dernière marche et regarde derrière moi. Je lui fais un petit signe de la main mais il reste étrangement figé.

Je pousse la porte de mon étage en secouant la tête. Je ne comprends pas comment les choses peuvent passer de normal à bizarre aussi vite. Ce n'est pas la première fois que ça arrive. C'est comme si nous étions incapables d'entretenir une relation normale.

Oublie ça, Anna.

La porte de la cage d'escalier s'ouvre dans mon dos.

Mon cœur s'arrête.

St. Clair est là. Nerveux. Il se rapproche lentement.

— Ça faisait une éternité que je n'avais pas passé une aussi bonne journée. Je n'ai pas envie qu'elle s'achève. Je ne veux pas rester seul.

— Euh...

Je n'arrive plus à respirer.

Il étudie mon visage.

— Ça t'ennuie si je reste avec toi ? Je ne veux pas que ça te mette mal à l'aise...

J'ai la tête qui tourne. J'arrive à peine à penser.

— Non ! Enfin... Je veux dire, non, ça ne m'ennuie pas.

St. Clair reste immobile un instant. Puis il hoche la tête.

Je sors ma clé, l'insère dans la serrure et ouvre la porte de ma chambre en tremblant.

CHAPITRE VINGT

St. Clair est assis par terre. Il jette ses chaussures à travers la pièce. *Bloum*. C'est le premier son que l'un de nous produit depuis que nous sommes entrés dans ma chambre.

— Désolé, s'excuse-t-il, embarrassé. Où veux-tu que je les mette ? (Il se met à babiller à toute vitesse, sans attendre ma réponse.) Ellie pense que je devrais aller à San Francisco. J'ai failli acheter des billets à plusieurs reprises mais si mon père ne veut pas que j'y aille, ma mère ne voudra pas non plus. Ça ne ferait qu'empirer les choses.

Sa confession me prend au dépourvu.

— Parfois je me demande si Ellie, tu sais... (il baisse la voix) ne préférerait pas que je m'en aille.

Il ne parle jamais de sa copine. Pourquoi maintenant ? Je dépose mes chaussures à côté de la porte en évitant de le regarder.

— Elle s'inquiète peut-être de te voir si malheureux. Comme nous tous, j'ajoute. Je suis sûre qu'elle tient toujours à toi.

Il me regarde ranger ses chaussures près des miennes et vider le contenu de mes poches.

— Et toi ? demande-t-il au bout d'un moment.

— Quoi moi ?

Il examine sa montre.

— Le type aux fossettes, tu le vois le mois prochain.

Que cherche-t-il à faire ? À rétablir des limites ? Et si je n'en ai pas envie ? Mais je ne peux pas faire ça alors qu'il vient de me parler d'Ellie.

— Oui, et j'ai hâte. Je vais le voir jouer à Noël. Toph est génial, tu l'apprécierais vraiment. Il est vraiment... génial.

Tais-toi, Anna. Tais-toi.

St. Clair déboucle, reboucle et re-déboucle le bracelet de sa montre.

— Je suis crevée, dis-je.

C'est la vérité. Je me laisse tomber sur le lit en me demandant ce qu'il va faire ensuite. S'allonger par terre ? Retourner dans sa chambre ? Mais il pose sa montre sur le bureau et me rejoint. Il se glisse à mon côté, au-dessus de la couette et moi en dessous. Nous avons gardé nos vêtements, excepté nos chaussures. Néanmoins, la situation est *très* bizarre.

Il se relève. Je suis convaincue qu'il va s'en aller et je ne sais pas si je dois être déçue ou soulagée. En fait, il va juste éteindre la lumière et je l'entends revenir près du lit et se cogner.

— Aïe.

— Gaffe, y a un lit ici.

— Merci pour l'info.

— Pas de quoi.

— Il fait froid ou c'est moi ?

— C'est la fenêtre. Elle ferme mal. J'ai coincé une serviette pour empêcher l'air de passer mais on le sent quand même.

Il contourne le lit et s'y rallonge.

— Hum. Ce serait bizarre si...

— Quoi ?

— Je voudrais juste me mettre sous la couette. Ce courant d'air est atroce.

— Oh.

Il se glisse sous les draps et nous nous retrouvons allongés côte à côte. Dans mon lit minuscule.

C'est marrant, mais ce n'est pas tout à fait comme ça que j'imaginai ma première nuit avec un mec. Passons !

— Il ne nous reste plus qu'à jouer à « action ou vérité ».

Il se met à tousser.

— Qu... Quoi ?

— Je me disais juste que ça me rappelait mes soirées pyjama, quand j'étais à Atlanta.

Pause.

— Oh.

— ...

— ...

— St. Clair ?

— Oui ?

— Ton coude me détruit le dos.

— Merde. Désolé.

Il change de position. Une fois. Puis deux, et jusqu'à ce que nous soyons plus à l'aise. Sa jambe touche légèrement la mienne. Malgré les couches de vêtements qui nous séparent, je me sens nue et vulnérable. Il bouge à nouveau et, à présent, toute ma jambe, de la hanche au mollet, est appuyée contre la sienne. Je sens l'odeur de ses cheveux. Mmm.

NON !

Je déglutis péniblement. Le bruit me semble assourdissant dans la quiétude de la pièce. Il tousse à nouveau. J'essaie de rester immobile. Après quelques minutes qui me paraissent des heures, sa respiration ralentit et son corps se détend. Je commence à me détendre, moi aussi. Je veux mémoriser son odeur, la douceur de sa peau – celle de son bras, qui repose contre le mien – et la fermeté de son corps. Peu importe comment les choses évoluent, je me souviendrai de cet instant pour le reste de ma vie.

Le vent fait trembler la fenêtre. La lumière du couloir s'allume. Il dort en silence. J'étudie sa silhouette. Ses lèvres, son nez, ses cils. Il est si beau.

À quand remonte sa dernière nuit paisible ? Mon cœur se serre à cette pensée. Pourquoi est-ce que je tiens autant à lui ? Comment quelqu'un peut-il me perturber à ce point ? De quoi s'agit-il exactement ? De désir ? Ou d'autre chose ? Et comment puis-je ressentir tout ça sans même être sûre que ce soit réciproque ? Il a dit que je lui plaisais. Il était saoul, mais il doit quand même y avoir un fond de vérité, là dedans, non ?

Je ne sais pas.

Comme à chaque fois que je suis avec lui, je ne sais rien du tout.

Il se rapproche dans son sommeil. Je sens son souffle tiède sur ma nuque. Je ne suis plus sûre de rien. Il est si beau, si parfait. Je me demande s'il... si je...

Un rayon de lumière m'aveugle. Je pose ma main sur mes yeux, désorientée. Les chiffres sur

mon réveil indiquent 11 h 27. Quel jour on est ? Combien de temps ai-je dormi ? C'est alors que je vois le corps étendu à mes côtés. Je fais un bond et manque de tomber du lit.

Ça n'était pas un rêve.

Sa bouche est entrouverte. Il a repoussé la couette. Sa main droite repose sur son ventre. Son T-shirt est légèrement relevé et je suis comme hypnotisée à la vue de son abdomen.

Mon Dieu. Je viens de coucher avec St. Clair.

CHAPITRE VINGT ET UN

Je veux dire – DORMIR ! Je viens de dormir avec St. Clair. Pas coucher. C'est évident. Mais quand même. J'ai passé la nuit avec lui.

J'ai passé la nuit avec un garçon ! Je replonge sous ma couette et souris bêtement. J'ai HÂTE de raconter ça à Bridge ! Sauf que... Et si elle le dit à Toph ? Je ne peux pas en parler à Mer, ça la rendrait jalouse. Ce qui veut dire que je ne peux pas non plus en parler à Rashmi et à Josh. En fait, il n'y a *personne* à qui je puisse en parler. Cela veut-il dire que c'était mal ?

Je reste au lit aussi longtemps que possible, mais ma vessie finit par avoir le dernier mot. Lorsque je reviens des toilettes, il est debout devant la fenêtre. Il se retourne et rit.

— Tes cheveux. Ils sont dressés dans tous les sens, dit-il en agitant les mains au-dessus de sa tête.

— Tu peux parler.

— Oui, mais chez moi c'est fait exprès. Il m'a fallu des années pour arriver à ce résultat.

— Ça veut dire que sur moi c'est affreux ?

Je jette un œil à mon reflet dans le miroir et découvre avec horreur que je ressemble en effet à un épouvantail.

— Pas du tout. J'aime bien. Petit-déjeuner ?

Je lui tends ses chaussures.

— Il est midi.

— Merci. Déjeuner alors ?

— Laisse-moi prendre une douche d'abord.

Nous nous séparons une heure avant de nous retrouver dans sa chambre. De la musique punk s'échappe de sa porte grande ouverte. Je suis surprise, lorsque j'entre dans la pièce, de voir qu'il a tout rangé. Il se tourne vers moi, une lueur d'espoir dans le regard.

— C'est mieux, non ?

Je lui souris.

Nous passons la journée à nous promener. Je lui apprends à faire des ricochets sur les bords de la Seine. Encore une chose que je sais faire et pas lui. Mais il se met à bruiner, et nous nous réfugions dans une librairie proche de Notre-Dame. La devanture jaune et vert indique SHAKESPEARE AND COMPANY.

À l'intérieur, nous sommes assaillis par un chaos innommable. Il y a des gens et des livres dans tous les coins. Contrairement aux grandes chaînes de librairies, où tout est bien rangé, ici, les livres sont entassés sur des présentoirs, dégringolent des chaises et débordent des étagères. Un chat noir roupille sur une caisse remplie de bouquins. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que tous les livres sont en anglais.

Ma surprise n'échappe pas à St. Clair.

— C'est la première fois que tu viens ici ?

Je hoche la tête.

— C'est un endroit connu, pourtant. Hé, regarde, *Balzac and the Little Chinese Seamstress*, ça

te rappelle quelque chose ?

La pluie tapote contre les vitres. Je me fraie un chemin à travers un groupe de touristes pour me rendre dans le rayon fiction et ils sont là. Alignés les uns à la suite des autres. Les livres de mon père. Je sors un exemplaire relié de *L'Incident* et grimace devant le coucher de soleil illustrant la couverture. Toutes les couvertures de mon père se ressemblent.

— C'est quoi ? demande St. Clair.

Je sursaute. Je n'avais pas vu qu'il était derrière moi. Il me prend le livre des mains et ses yeux s'agrandissent quand il voit le nom. Il le retourne. Sur la quatrième de couverture, la photo de mon père nous sourit. Il est trop maquillé et on dirait qu'il porte un dentier.

St. Clair hausse les sourcils.

— Franchement je ne vois pas où est le lien de parenté. Il est tellement plus séduisant !

— C'est... c'est encore pire que ce que je pensais, je bredouille, mal à l'aise.

Il rit.

— Il est toujours comme ça ?

— Oui.

Il baisse les yeux pour lire le résumé et son expression devient de plus en plus perplexe. Il s'interrompt pour relire une phrase et relève la tête.

— Ça parle du cancer.

Ô. Mon. Dieu.

— Son héroïne est atteinte d'un cancer. Ça se termine comment pour elle ?

Je n'arrive plus à respirer.

— Mon père est un imbécile. Laisse tomber.

— Pourquoi ? Il en a vendu beaucoup, non ? dit-il en agitant le livre.

J'acquiesce.

— Et les gens ont trouvé ça divertissant ?

— Je suis désolée, St. Clair.

Mes yeux s'emplissent de larmes. Je n'ai jamais détesté mon père autant qu'en cet instant. Comment ose-t-il faire de l'argent avec un sujet aussi grave ? St. Clair repose le livre sur l'étagère et en choisit un autre, *L'Arrivée*. Celui-ci parle de la leucémie.

— C'est un monstre, dis-je. Il n'a aucune compassion.

Il s'apprête à dire quelque chose, mais me voit en train de pleurer.

— Non, Anna. Anna, je suis désolé.

— C'est moi qui suis désolée. Tu n'aurais pas dû voir ça.

Je lui arrache le livre des mains et le jette sur l'étagère. Une pile de livres vacille dangereusement avant de s'écrouler à nos pieds. Nous nous baissions en même temps pour les ramasser et nos fronts se cognent.

— Aïe ! dis-je.

St. Clair se frotte le front.

— Ça va ?

— Oui. Ça va.

Je remets les livres à leur place et titube au fond de la boutique, le plus loin possible de lui, et de mon père. Une minute plus tard, St. Clair est de nouveau à mes côtés.

— Ce n'est pas de ta faute, Anna, dit-il d'une voix douce. On ne choisit pas ses parents. Je suis

bien placé pour le savoir !

— Je ne veux pas en parler.

— Je comprends. (Il me tend un recueil de poèmes. De Pablo Neruda.) Tu l'as lu ?

Je secoue la tête.

— Tant mieux. Parce que je l'ai acheté pour toi.

— Quoi ?

— Il est au programme du second semestre. Il aurait fallu que tu l'achètes de toute façon. Ouvre-le.

Je m'exécute, troublée. La première page est tamponnée. SHAKESPEARE AND COMPANY, *Kilometer Zero Paris*. Je cligne des yeux.

— Kilometer Zero ? Ce n'est pas la même chose que le point zéro ?

Je repense à notre première soirée en ville.

— Un souvenir du bon vieux temps. Viens, la pluie s'est arrêtée. Sortons d'ici.

*

* *

Sur le pont qui conduit sur la rive gauche, il anime la conversation.

— Je t'ai déjà dit que j'étais allé à l'école aux États-Unis ?

— Quoi ? Non.

— Pendant un an. En troisième. C'était horrible.

— C'est horrible pour tout le monde, la troisième.

— Ça l'était encore plus pour moi. Mes parents venaient juste de se séparer et ma mère d'emménager en Californie. Je suis parti avec elle et je me suis retrouvé dans un établissement public. Je n'y étais plus allé depuis tout petit, c'était atroce...

— Une école *publique* ? Quelle horreur..., je me moque.

Il me donne un petit coup d'épaule.

— Les autres enfants étaient impitoyables. Ils n'arrêtaient pas de se moquer de moi, de ma taille, de mon accent, de mes vêtements. Je me suis juré de ne plus jamais retourner dans le public.

— Pourtant les Américaines adorent l'accent anglais, je lâche sans réfléchir.

St. Clair ramasse un caillou et le lance dans le fleuve.

— Pas au collège, visiblement. Et encore moins quand elles sortent avec des types deux fois plus grands que moi.

Je ris.

— À la fin de l'année mes parents m'ont trouvé une nouvelle école. Je voulais retourner à Londres, retrouver mes amis, mais mon père a insisté pour que je vienne à Paris, où il pourrait garder un œil sur moi. C'est comme ça que j'ai atterri à la SOAP.

— Tu retournes souvent à Londres ?

— Pas autant que je le voudrais. J'ai encore quelques amis en Angleterre et mes grands-parents paternels vivent là-bas. Alors je partage mes vacances d'été entre Londres et San...

— Tes grands-parents sont anglais ?

— Mon grand-père, seulement. Ma grand-mère est française. Et mes autres grands-parents sont américains.

— Waouh. Sacré mélange !

St. Clair sourit.

— On me dit souvent que je ressemble à mon grand-père, ça doit venir de l'accent.

— Pas sûr. Tu ressembles beaucoup aux Anglais. Pas seulement à cause de l'accent.

— Tu trouves ?

J'esquisse un sourire.

— Je ne dis pas ça en mal, au contraire.

St. Clair me glisse un regard en coin.

— Peu importe. L'été dernier, je n'ai pas supporté l'idée de rester avec mon père alors je suis allé chez ma mère.

— Et comment ça s'est passé ? Je parie que les Américaines ont arrêté de se moquer de ton accent.

Il rit.

— En effet. Mais pour ma taille, rien n'a changé. Je suis condamné à être petit.

— Et moi à être une névrosée. Comme mon père. Tout le monde me dit que je tiens ça de lui. Lui aussi est du genre... maniaque.

— Qu'y a-t-il de mal à être maniaque ? s'étonne-t-il. Moi j'aimerais bien être un peu plus organisé. Et, Anna, je n'ai jamais rencontré ton père, mais je peux t'assurer que tu n'as rien à voir avec lui.

— Comment tu peux le savoir ?

— Eh bien, premièrement, on dirait la version masculine de Barbie. Alors que toi, tu es jolie.

Je trébuche et m'étale sur le trottoir.

— Ça va ?!

Il m'aide à me relever.

— Oui, dis-je en époussetant mes mains sur mon pantalon.

Mon Dieu. Je suis VRAIMENT névrosée.

— Tu as remarqué la façon dont les hommes te regardent, n'est-ce pas ? poursuit-il.

— S'ils me regardent c'est parce que je passe mon temps à me ridiculiser.

Je lui montre mes mains écorchées en guise de preuve.

— Ce gars, là-bas, par exemple. Il est en train de te mater.

— Quoi ?

Je me retourne pour découvrir un jeune homme aux longs cheveux noirs qui me fixe du regard.

— Pourquoi il me regarde comme ça ?

— J'imagine qu'il apprécie ce qu'il a sous les yeux. Ici on n'hésite pas à s'attarder sur les gens attirants. Tu n'as jamais remarqué ?

St. Clair me trouve attirante. Il a dit que j'étais jolie.

— Euh... Non.

— Ouvre les yeux, alors.

Mais je regarde les branches des arbres, les enfants qui jouent au ballon, les groupes de touristes japonais. Tout sauf lui. Nous nous sommes arrêtés devant Notre-Dame. Je désigne l'étoile désormais familière et m'éclaircis la voix.

— Tu veux faire un vœu ?

— Toi d'abord.

Cette fois je ne peux pas faire autrement. J'y ai pensé toute la journée. À lui. À notre secret.

Je souhaite passer une autre nuit avec St. Clair.

Il se place à son tour sur l'étoile en bronze et ferme les yeux. Je réalise qu'il doit faire un vœu pour sa mère et me sens coupable de ne pas y avoir pensé. Toutes mes pensées sont tournées vers lui. Pourquoi est-il déjà pris ? Les choses seraient-elles différentes si je l'avais rencontré plus tôt ? Et si sa mère n'était pas malade ? Il a dit que j'étais jolie. Est-il comme ça avec tout le monde ou y a-t-il autre chose entre nous ? Je ne sais pas. Peut-être. Mais je peux aussi me méprendre sur notre amitié et penser qu'il y a autre chose parce que, au fond de moi, c'est ce que je *veux*.

*

* *

Nous dînons dans un restaurant chaleureux, aux murs recouverts de lierre et de lambris et au son crépitant du feu de cheminée. Après une délicieuse mousse au chocolat, St. Clair propose de rentrer et mon cœur se met à battre la chamade.

L'accueil est toujours désert lorsque nous arrivons, mais Nate passe la tête par l'entrebâillement de sa porte.

— Anna ! Étienne ! Vous avez passé un bon Thanksgiving ?

— Oui, merci.

— Je dois venir vous rendre visite plus tard ? Vous connaissez les règles : les mecs ne dorment pas dans les chambres des filles et inversement.

Mon visage s'enflamme et les joues de St. Clair se marbrent de rose. Nate a raison. C'est la règle. Une règle que mon cerveau – aveuglé par mes sentiments – a ostensiblement ignorée la nuit dernière.

— Non, Nate, nous répondons.

Il secoue la tête et disparaît dans sa chambre. Mais la seconde d'après, la porte s'ouvre à nouveau et une poignée de petits sachets volent dans notre direction.

Des préservatifs.

Je me sens mourir de honte.

Le visage de St. Clair vire au rouge écarlate tandis qu'il ramasse les sachets éparpillés au sol et les glisse dans ses poches. Nous n'osons pas parler, ni même nous regarder, quand nous montons à mon étage. Mon rythme cardiaque s'accélère à chaque marche. Va-t-il me suivre dans ma chambre ? Ou l'intervention de Nate l'a-t-il refroidi ?

Nous atteignons mon palier. St. Clair se gratte la tête.

— Hum...

— Alors...

— Je vais enfiler quelque chose pour la nuit. Ça te va ? demande-t-il d'un ton grave.

— Oui. Moi aussi. Je vais... me préparer pour la nuit.

— On se retrouve après ?

Je retiens un soupir de soulagement.

— Ici ou au-dessus ?

— Crois-moi, tu ne veux pas dormir dans ma chambre.

Il rit et je baisse les yeux, parce que si, justement, je *veux* dormir dans sa chambre. Mais je

comprends ce qu'il veut dire. C'est vrai que mon lit est plus propre. Je me précipite dans ma chambre et enfile mon bas de pyjama, celui avec des fraises, et mon T-shirt du Festival du film d'Atlanta. Ce n'est pas comme si je projetais de le séduire, de toute façon...

St. Clair frappe à ma porte quelques minutes plus tard. Il porte son pantalon de pyjama à rayures et le T-shirt du groupe de punk qu'il écoutait ce matin. J'ai du mal à respirer.

— Service d'étage ! annonce-t-il.

— Ahah, dis-je faiblement.

Il sourit avant d'éteindre la lumière. Nous nous mettons au lit et, une fois de plus, la situation est très bizarre. Je m'allonge sur le côté. Nous sommes tendus, immobiles ; aucun de nous n'ose bouger de peur de toucher l'autre. Je dois être maso pour me mettre constamment dans ce genre de situations. Il faut que je me fasse soigner. Ou que j'aie à voir un psy. Ou qu'on m'enferme dans une cellule capitonnée, qu'on me passe une camisole de force, ou peu importe, mais il faut faire quelque chose !

Après ce qui me semble une éternité, St. Clair change de position. Ses jambes percutent les miennes et je sursaute.

— Désolé, dit-il.

— Pas de souci.

— ... Anna ?

— Oui ?

— Merci de me laisser dormir ici. La nuit dernière (Le poids qui me comprime la poitrine est insupportable. Quoi ? Quoi, quoi, *quoi* ?), ça faisait des siècles que je n'avais pas aussi bien dormi.

La chambre est silencieuse. Je laisse passer un long moment avant de changer à mon tour de position. Lentement, très lentement, j'étire ma jambe jusqu'à ce que mon pied effleure sa cheville. Il tremble lorsqu'il inspire. Et je souris, parce que je sais qu'il ne peut pas voir mon visage dans l'obscurité.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Samedi, nous allons nous promener, manger et voir un film. La journée est ponctuée par une nouvelle conversation étrange, puis une troisième nuit passée dans mon lit et quelques contacts hésitants avant que le sommeil nous emporte.

Bien qu'il ait été bizarre, je n'ai jamais passé un aussi bon Thanksgiving.

Mais dimanche matin, les choses commencent à changer. Au réveil, St. Clair heurte accidentellement ma poitrine en s'étirant, ce qui, non seulement, fait mal, mais nous mortifie tous les deux. Au petit-déjeuner, il se montre distant. Il vérifie son téléphone pendant que je lui parle, regarde par la fenêtre du café où nous mangeons et m'annonce qu'il préfère rentrer à la résidence pour faire ses devoirs au lieu d'explorer Paris avec moi. Et je le crois. Il a une tonne de retard à rattraper. Mais le ton qu'il emploie me percute de plein fouet et je comprends immédiatement pourquoi il ne veut pas rester.

Les résidents ont commencé à rentrer de leur long week-end. Josh, Rashmi et Mer seront là ce soir.

Ellie aussi.

J'envisage d'aller seule au ciné mais travaille finalement sur mon devoir d'histoire. Du moins j'essaie, à l'affût du moindre bruit venant de la chambre du dessus.

Meredith débarque vers vingt heures. Au dîner, elle me raconte son séjour à Boston mais j'ai la tête ailleurs. *Il est probablement avec elle en ce moment.* Je me rappelle la première fois que je les ai vus ensemble – leur baiser, les mains d'Ellie plongées dans ses cheveux – et ça me coupe l'appétit.

— Tu es bien silencieuse, remarque Mer. Comment s'est passé ton week-end ? T'as réussi à faire sortir St. Clair de sa chambre ?

— Un peu.

Je ne peux pas lui parler de nos nuits passées ensemble et, bizarrement, je ne veux pas non plus lui parler de nos journées. Je veux garder ces souvenirs pour moi. Secrets.

Leur baiser. Ses mains plongées dans ses cheveux. Mon estomac se tord douloureusement.

Elle soupire.

— Moi qui espérais qu'il se reprendrait. Qu'il en profiterait pour aller faire un tour, se changer les idées.

Leur baiser. Ses mains plongées...

— Vous n'avez rien fait de spécial pendant notre absence, du coup ?

Je manque de m'étrangler avec mon café.

*

* *

Les semaines suivantes filent en un éclair. Les journées de cours sont chargées et nous enchaînons les nuits blanches pour préparer au mieux nos examens blancs.

Les réponses des universités arrivent. J'ai été acceptée partout où je m'étais inscrite. Rashmi a décroché son ticket pour Brown et Mer aura le choix entre Londres et Rome. St. Clair n'aborde pas le sujet et personne n'ose lui demander où il a été accepté. Ni même *s'il* a été accepté.

Sa mère a terminé sa chimio. La semaine prochaine, quand nous rentrerons pour les vacances de Noël, elle subira sa première séance de radiothérapie. Elle devra passer trois jours à l'hôpital et je suis contente de savoir que St. Clair sera présent à ses côtés. Il dit qu'elle a le moral et qu'elle va bien – aussi bien que possible –, mais il est impatient de la voir pour le constater par lui-même.

Aujourd'hui, c'est le premier jour de Hanoukka et pour l'occasion l'école ne nous a pas donné de devoir. Sauf que Josh est le seul à être réellement concerné.

— L'unique Juif de la SOAP, dit-il en levant les yeux au ciel.

Je comprends que ça l'agace. Ce crétin de Steve Carver n'arrête pas de le charrier avec ça.

Nous profitons donc de notre après-midi pour aller faire du shopping dans une galerie marchande. Les boutiques sont magnifiques, décorées de guirlandes lumineuses et de rubans dorés.

— En parlant de ça, commence Mer, t'es sûr que t'as le droit d'être ici ?

— Jusqu'au coucher du soleil, chère petite catholique. Mais t'as raison – il se tourne vers Rashmi – il faut qu'on y aille si on veut être au Marais pour le dîner. Je vais devenir dingue si j'ai pas ma dose de *latkes*¹.

Ils prennent congé et nous ne sommes plus que trois. Je suis contente que Meredith soit là. Depuis Thanksgiving, ma relation avec St. Clair a régressé. Ellie est sa petite amie, moi son amie, et je crois qu'il se sent coupable d'avoir franchi cette limite. Et moi de l'y avoir poussé. Aucun de nous n'a fait allusion à ce qui s'est passé ce week-end-là. Notre complicité semble s'être envolée.

Heureusement, personne n'a rien remarqué. Enfin je crois.

— On peut y aller ? dit soudain St. Clair en soulevant un petit sac en papier. J'ai ce qu'il me fallait.

— Oh, qu'est-ce que t'as acheté ? s'exclame Mer. (Elle s'empare de son sac et en sort un magnifique foulard en soie.) C'est pour Ellie ?

— Et merde...

— Tu n'as rien acheté pour Ellie ?

— Non, c'est pour ma mère. Ça vous ennuie si on passe par *Sennelier* avant de rentrer ?

Sennelier est une charmante petite boutique spécialisée dans les fournitures d'art, le genre qui donne envie de se mettre à dessiner juste pour le plaisir d'acheter de la peinture à l'huile et des pastels. J'y suis allée avec Rashmi le week-end dernier. Elle y a acheté un carnet de croquis à Josh pour Hanoukka.

— Félicitations, St. Clair, je m'exclame. Tu viens officiellement de remporter le titre de pire petit ami de l'année. Et moi qui pensais que personne ne pouvait rivaliser avec ce goujat de Steve.

— J'ai été occupé, répond St. Clair.

— C'était pour rire.

— Alors pourquoi j'ai l'impression que t'as sauté sur l'occasion de te défouler sur moi ?

— Je n'ai pas *sauté* sur l'occasion de me *défouler* sur toi ! Et ce n'est pas moi qui ai oublié d'acheter un cadeau à ma...

— Oh ça va, fiche-moi la paix !

Il arrache le sac des mains de Meredith et me fusille du regard.

— Hé ! intervient Mer. Arrêtez de vous chamailler ! C'est Noël !

— On ne se chamaille pas, nous répondons en chœur.

Elle secoue la tête.

— Venez, on y va.

Nous passons les portes automatiques de la galerie et débouchons dans la rue. Le ciel est gris, presque blanc. On dirait qu'il va bientôt neiger. Nous nous élançons dans la foule en direction du métro.

Je continue de me chamailler avec St. Clair, qui s'entête à me contredire, quoi que je dise. Mer est exaspérée.

— C'est pas bientôt fini ?! Vous êtes en train de me plomber l'ambiance !

— Tiens, en parlant de plomber l'ambiance, je glisse avec un regard appuyé à St. Clair, je ne suis toujours pas montée sur la grande roue de la place de la Concorde. Tu m'accompagnerais ? Je demanderais bien à Étienne, mais je connais déjà sa réponse...

Mon Dieu. Qu'est-ce qui me prend d'être agressive comme ça ?

— *Anna*, me rabroue Mer.

— Désolée, dis-je en baissant les yeux sur mes chaussures.

Un homme au visage rougi par le froid interpelle les passants devant un supermarché. Il vend des caisses remplies d'huîtres déposées sur de la glace pilée. Il doit être gelé, mais là, tout de suite, j'échangerais volontiers ma place contre la sienne. *S'il te plaît, St. Clair. S'il te plaît, dis quelque chose.*

Il hausse les épaules à contrecœur.

— Pas grave.

— Au fait, Anna, t'as des nouvelles de Toph ? demande Meredith dans une tentative désespérée de changer de sujet.

— Oui. Il m'a envoyé un mail hier.

Pour être honnête, cela faisait un moment que je n'avais plus pensé à lui. Mais depuis que St. Clair est à nouveau hors d'atteinte, je me suis mise à penser aux vacances de Noël, et j'étais tout excitée en découvrant ce mail.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

Désolé de ne pas avoir écrit plus tôt. On n'arrête pas de répéter. Ta blague sur les pigeons nourris aux pilules contraceptives m'a bien fait marrer ! Ils devraient faire pareil, ici, avec les pizzas, ça aurait évité à cinq filles de se retrouver en cloque ! Bridge m'a dit que tu venais au concert. J'ai hâte ! À plus. Toph.

— Pas grand-chose. Il a dit juste qu'il avait hâte de me voir.

Mer m'adresse un grand sourire.

— Tu dois être impatiente !

Un bruit de verre brisé nous fait sursauter. St. Clair a shooté dans une bouteille qui s'est écrasée contre un mur.

— Ça va ? demande Mer.

Mais c'est vers moi qu'il se tourne.

— T'as eu le temps de jeter un œil au recueil de poésies que je t'ai donné ?

Je suis tellement déconcertée par sa question qu'il me faut un moment pour répondre.

— Euh... non. On doit le lire pour le prochain semestre, c'est ça ? Il m'a acheté le livre de Pablo Neruda, j'explique à Mer.

Elle se tourne brusquement vers lui, qui baisse les yeux pour éviter son regard scrutateur.

— Ouais, enfin... Je me demandais juste. Vu que tu n'en as pas parlé...

Je lui glisse un regard perplexe avant de reporter mon attention sur Meredith. Elle aussi a l'air contrariée, et je me mets à parler à tort et à travers pour masquer l'embarras général.

— Je suis tellement contente de rentrer à la maison ! Mon avion décolle à six heures samedi. Je vais devoir me lever hyper tôt, mais c'est pour la bonne cause ! Je devrais arriver à temps pour le concert. Ils jouent le soir même.

St. Clair relève la tête.

— Ton avion décolle à quelle heure ?

— Six heures.

— Le mien aussi. J'ai une escale à Atlanta. Ça doit être le même. On pourra partager un taxi pour aller à l'aéroport.

Une fois de plus, mon estomac se tortille. Je ne sais pas si j'en ai envie. C'est tellement bizarre, entre nous, en ce moment. Je cherche une excuse pour me défilier lorsque nous passons devant un sans-abri à la barbe hirsute, allongé devant l'entrée du métro et recouvert de cartons pour se protéger du froid. St. Clair fouille dans ses poches et lui tend tous les euros qu'il y trouve.

— Joyeux Noël, dit-il. Alors ? Taxi ?

Je jette un œil au sans-abri avant de répondre. Il est abasourdi de voir autant d'argent dans ses mains. Mon cœur de pierre se fissure.

— À quelle heure on se retrouve ?

¹. Les *latkes* sont des galettes de pommes de terre (mais il existe de nombreuses variantes : au fromage, pommes, courgettes, épinards, riz, etc.) traditionnellement préparées lors de la fête de Hanoukka.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Un coup violent retentit contre ma porte. Je me réveille en sursaut. Je me sens si épuisée. Si fatiguée. Des coups rapides retentissent à nouveau alors que je suis sur le point de me rendormir. Je jette un œil gonflé par le sommeil à mon réveil. Qui peut bien frapper à ma porte à quatre heures du matin ?

Une seconde. Quatre heures ? Merde...

Oh, non. NON NON NON !

— Anna ? Anna tu es là ? appelle St. Clair derrière la porte. Ça fait un quart d'heure que je t'attends dans le hall.

Je bondis hors du lit. Je ne me suis pas réveillée ! Je n'arrive pas à y croire ! Comment est-ce possible ?

Je l'entends s'éloigner dans le couloir en traînant sa valise. J'ouvre ma porte à la volée et St. Clair se retourne.

— Anna ?

— Au secours, je souffle. Aide-moi.

Il laisse tomber sa valise et me rejoint.

— Ça va ? Que s'est-il passé ?

Je le fais entrer et allume la lumière. Ma valise déborde de vêtements. Mes produits de beauté sont éparpillés autour du lavabo. Les draps de mon lit sont tout entortillés. Et moi. Je suis en retard. Les cheveux en bataille et affublée d'un pyjama Batman en flanelle.

— Incroyable, s'amuse St. Clair. Tu ne t'es pas réveillée ? Toi !

Je m'agenouille devant la valise et y entasse mes vêtements sans ménagement.

— Et ta valise n'est pas encore prête ?

— J'allais la boucler ce matin. EST-CE QUE ÇA TE TUERAIT DE ME DONNER UN COUP DE MAIN ?

La fermeture Éclair ne veut rien savoir et je laisse échapper un grognement de frustration. Nous allons rater notre vol et ce sera de ma faute. Nous allons rester coincés à l'aéroport et je n'arriverai jamais à temps pour le concert. Et la mère de St. Clair fondra en larmes quand elle apprendra qu'il est resté coincé à l'autre bout du monde. À CAUSE DE MOI.

St. Clair pose les mains sur mes épaules pour m'obliger à reprendre mes esprits.

— Ok. Va t'habiller. Débarbouille-toi. Je m'occupe du reste.

D'accord. Une chose à la fois. Je peux le faire !

Il range mes affaires dans la valise. *Ne pense pas qu'il est en train de toucher tes sous-vêtements. Ne pense PAS qu'il est en train de toucher tes sous-vêtements.* J'attrape ma trousse de voyage et me fige.

— Hum...

St. Clair lève la tête et me voit tenir mon jean devant moi. Il bafouille.

— Je... Je vais...

— Tourne-toi, on n'a pas le temps !

Il se recroqueville rapidement sur la valise.

— Alors, que s'est-il passé ?

— J'en sais rien.

Je m'assure qu'il est toujours dans la même position avant de me débarrasser à toute vitesse de mon pyjama. Je suis complètement nue, dans ma chambre, avec le plus beau garçon que je connaisse. Marrant ? Ce n'est pas non plus tout à fait comme ça que j'imaginai ce moment. Non. Pas marrant. C'est même carrément l'inverse.

— Je me rappelle vaguement avoir appuyé sur un bouton du réveil, je bredouille pour camoufler mon embarras. Sauf que ça ne devait pas être le bon. Mais je ne comprends pas pourquoi mon portable n'a pas sonné.

Sous-vêtements ? Ok.

— T'as dû couper la sonnerie, hier soir...

— Quoi ?

Je saute dans mon jean et boucle ma ceinture.

— T'es allée au ciné, non ? Est-ce que t'as mis ton portable sur vibreur avant le film ?

Quelle idiote ! Si je n'avais pas emmené Meredith voir *A Hard Day's Night*, un film consacré aux Beatles dont elle est fan, je n'aurais pas mis mon portable en silencieux. Et nous serions déjà dans un taxi.

— Le taxi !

J'enfile mon pull et lève la tête pour découvrir mon reflet dans le miroir. Un miroir situé pile devant St. Clair.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. J'ai demandé au chauffeur de nous attendre.

Sa tête est toujours baissée. Je ne pense pas qu'il ait vu quoi que ce soit. Je m'éclaircis la gorge. Nos regards se croisent alors dans le miroir et il sursaute.

— Nom de Dieu ! Je n'ai pas... Enfin, pas jusqu'à maintenant...

— Ouais. Peu importe.

Ses joues s'empourprent. Je le contourne pour aller me passer de l'eau sur le visage tandis qu'il jette mon dentifrice, mon déodorant et mon maquillage dans ma valise. Puis nous dévalons les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée.

Grâce à Dieu, le chauffeur nous a attendus, cigarette au bout des lèvres et expression profondément contrariée sur le visage. Il nous braille dessus en français, St. Clair lui répond sur le même ton, et, aussitôt, nous filons à tombeau ouvert à travers les rues de Paris. Je m'agrippe au siège en fermant les yeux de toutes mes forces.

Quelques dizaines de minutes plus tard, le taxi s'arrête brutalement et je manque de me cogner contre l'appuie-tête du siège passager.

— On y est. Ça va ? demande St. Clair.

— Super, je mens.

Il règle le chauffeur qui s'empare de l'argent sans même le recompter. Je lui tends quelques billets, mais il secoue la tête. Je suis tellement terrorisée que, pour une fois, je n'insiste pas. Il attend que nous ayons atteint le bon terminal, enregistré nos bagages, passé le contrôle de sécurité et repéré notre porte d'embarquement pour lâcher :

— Alors, pyjama Batman, hum ?

Bon sang, St. Clair !

Je croise les bras sur ma poitrine et m'avachis sur un siège. Il s'assied à côté de moi et étend son bras sur le dossier du siège libre de l'autre côté.

Il fredonne et, devant mon absence de réaction, chante un peu plus fort.

— Vive le vent, Batman sent, Robin s'est barré...

— Ok, d'accord. Ha ! Ha ! Très drôle.

— Quoi ? C'est juste une chanson de Noël.

Il sourit, content de lui, et reprend un peu plus fort.

— La Batmobile s'est encastrée sur la M1 enneigée, hey !

— Minute. Quoi ?

— Quoi « quoi ? » ?

— C'est pas ça les paroles !

— Bien sûr que si. Tu la chantes comment toi ?

Je pose la main sur la poche de mon manteau pour vérifier que j'ai pris mon passeport. Ouf. Il est là.

— C'est : Vive le vent, Batman sent, Robin s'est vautré...

St. Clair pouffe de rire.

— S'est vautré ? Robin ne s'est PAS vautré...

— La Batmobile s'est encastrée, le Joker s'en est tiré.

Il me dévisage un long moment puis, le plus sérieusement du monde, lâche un « Non ».

— Si. Et puis franchement, c'est quoi cette histoire de M1 ?

— L'autoroute M1, entre Londres et Leeds.

Je souris d'un air suffisant.

— Batman est américain. Il ne prend pas l'autoroute M1.

— Si. Quand il part en vacances.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que Batman a le temps de partir en vacances ?!

— Pourquoi on se dispute sur Batman ? (Il se rapproche.) Tu essaies de nous éloigner du véritable sujet. Le fait que toi, Anna Oliphant, tu as oublié de te réveiller.

— Merci.

Il enfonce son doigt dans ma cuisse.

— Toi. Tu as oublié de te réveiller.

Je reporte mon attention sur l'ordinateur de l'homme assis en face de nous.

— Ouais. Tu l'as déjà dit.

Il sourit en coin puis hausse les épaules – ce petit geste familier qui le fait passer d'Anglais à Français en moins d'une seconde.

— Hé, on est arrivés à temps, non ? Tout est bien qui finit bien.

J'attrape un livre dans mon sac à dos dans l'espoir qu'il me laisse tranquille. St. Clair capte le message. Il s'enfonce sur son siège et tape des pieds sur l'horrible moquette bleue de la salle d'embarquement. Je me sens coupable de me montrer aussi dure avec lui. Sans lui, j'aurais raté mon vol. À présent, il pianote sur son ventre. Ses cheveux sont encore plus en pagaille que d'habitude. Je doute qu'il se soit levé beaucoup plus tôt que moi, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours aussi beau. Je me remémore ces autres matins passés avec lui avec un pincement au cœur. Nous n'en avons toujours pas parlé.

D'une voix lasse, une femme appelle les différentes rangées de notre vol afin de procéder à

l'embarquement. Je décide de me montrer plus sympa et range mon bouquin.

— Où es-tu assis ?

Il examine sa carte d'embarquement.

— 45 G. T'as toujours ton passeport ?

Je tapote la poche de mon manteau.

— Bien.

C'est alors qu'il glisse sa main à l'intérieur de ma poche. Mon cœur s'emballe, mais il ne semble pas le remarquer. Il sort mon passeport et l'ouvre en levant les sourcils. J'essaie de le lui reprendre, mais il le tient hors de ma portée.

— Tu louches, sur ta photo ! rit-il.

— Rends-moi ça !

Je tente à nouveau de l'attraper, sans succès. J'opte alors pour une autre tactique et me jette sur son manteau pour lui chiper le sien.

— Non !

Je l'ouvre à la page de la photo et découvre... St. Clair bébé !

— Mince, alors ! Elle a quel âge cette photo ?

Il me lance mon passeport et récupère le sien.

— J'étais en *primaire*.

Notre rangée est appelée à embarquer et nous rejoignons la file des passagers. L'hôtesse au sol vérifie la carte d'embarquement de St. Clair. Il avance et je tends mon billet.

— Nous embarquons les rangées 40 à 45, vous êtes en 23, dit-elle avec un léger accent. Retournez vous asseoir et attendez votre tour s'il vous plaît.

J'avais oublié que nous ne serions pas assis côte à côte. Logique, puisque nous n'avons pas fait notre réservation ensemble. Si nous sommes sur le même vol, c'est par pure coïncidence. St. Clair m'attend dans le couloir menant à notre avion. Je hausse les épaules avant d'agiter mon billet.

— Rang 23.

Ses épaules s'affaissent. Lui aussi avait oublié. Il me fait signe avant de disparaître dans le couloir.

L'hôtesse appelle finalement ma rangée. Au moins, je suis côté hublot. Le siège du milieu et celui côté couloir sont occupés par deux hommes d'affaires. Je m'apprête à ressortir mon livre – le vol risque d'être long –, lorsqu'une voix polie à l'accent anglais s'adresse à l'homme assis à côté de moi.

— Excusez-moi, monsieur. Je me demandais si ça vous ennuerait de changer de place ? Vous voyez, ma petite amie est enceinte, et comme elle a tendance à être un peu malade en avion...

St. Clair s'empare du sac en papier disposé en face de chaque siège et l'agite.

L'homme bondit de son fauteuil tandis que mon visage s'enflamme. *Sa petite amie enceinte ?*

— Merci. J'étais en 45 G.

Il se glisse sur le siège désormais libre et attend que l'homme se soit éloigné avant de reprendre la parole. Le passager assis côté couloir nous dévisage d'un air suspicieux, mais il l'ignore.

— J'étais à côté d'un couple avec des chemises hawaïennes assorties. J'ai préféré ta compagnie.

— Très flatteur. Je te remercie.

Au moment du décollage, il agrippe les accoudoirs de son siège et se vide de son sang. Je le

distrais en lui racontant comment, quand j'étais petite, je me suis cassé le bras en voulant jouer à Peter Pan. St. Clair ne se détend qu'une fois que nous sommes au-dessus des nuages.

Le temps passe vite pour un vol de huit heures.

Nous ne parlons pas de ce qui nous attend de l'autre côté de l'océan. Ni de sa mère, ni de Toph. Nous feuilletons un catalogue *Sky Mall*, et jouons à si-tu-devais-acheter-un-article-sur-chaque-page-lequel-tu-choiserais ? Il rit quand je choisis une machine à hot dogs et je me moque de son miroir antibuée et de son plus grand puzzle de mots croisés du monde.

— C'est très utile, se défend-il. Et toi, que feras-tu avec une tondeuse à gazon ? Tu n'as même pas de jardin !

— Je pourrais m'en servir pour, je ne sais pas moi... détruire mes copies de français ? Toi, tu n'as pas de piscine et ça ne t'a pas empêché d'acheter un matelas gonflable. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— L'utiliser dans ma baignoire.

Nous rions tellement qu'une larme coule sur ma joue. Il l'essuie du bout du doigt.

— Oh, regarde ! Une statue de jardin du mont Rushmore ! Ça irait bien avec ta tondeuse, ça.

Après avoir griffonné quelques caricatures des passagers, St. Clair finit par s'endormir. Sa tête repose contre mon épaule. Je n'ose pas bouger. Le soleil commence à se lever. Le ciel, coloré de rose et d'orange, me fait penser à un sorbet acidulé. Je renifle ses cheveux. Mmm... Et m'assoupis à mon tour... Puis je suis réveillée par la voix du commandant de bord qui résonne dans les haut-parleurs de l'avion. Nous sommes arrivés.

Je suis à la maison.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Je me sens nerveuse. J'ignore pourquoi je suis si tendue. Je vais bientôt retrouver ma mère. Et Sean. Et Bridge, qui a promis qu'elle viendrait m'accueillir.

St. Clair a trois heures d'escale avant son vol pour San Francisco, alors il m'accompagne à la salle des arrivées. Nous n'avons pas échangé un mot depuis l'atterrissage. J'imagine que c'est parce que nous sommes tous les deux fatigués. Nous atteignons le contrôle de sécurité, et c'est là que nos chemins se séparent. Mon estomac recommence à se tordre.

— Ok, Banana. Il est temps de se dire au revoir on dirait.

Il agrippe la bretelle de son sac à dos. Moi aussi. C'est le moment où nous sommes censés nous enlacer mais... je n'ose pas me lancer.

— Tu diras bonjour à ta mère de ma part. Je sais qu'on ne se connaît pas, mais...

Il sourit.

— Merci. Je lui dirai.

— Tu m'appelleras ?

— Oui, si tu veux. Mais tu seras probablement trop occupée avec Bridge et c'est-quoi-son-nom-déjà que tu ne te souviendras même plus de ton vieil ami anglais.

— Ah ! Donc tu es anglais ?!

Je lui envoie une petite tape dans le ventre. Il attrape ma main et nous nous mettons à lutter en riant.

— Je-ne-revendique-aucune-nationalité.

— C'est ça oui. Je t'ai pris en flagrant délit, avoue. Aïe.

Un homme aux tempes grisonnantes vient de m'envoyer son attaché-case dans le tibia.

— Hé ! Vous pourriez vous excuser ! dit St. Clair, mais l'homme est déjà loin.

Je me frotte la jambe.

— C'est pas grave, c'était ma faute. On est dans le passage. Je ferais mieux d'y aller.

C'est de nouveau le moment de s'enlacer. Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous décider ? Finalement, je me lance et le prends dans mes bras. Il reste droit comme un « i ». C'est très bizarre.

— Amuse-toi bien au concert ce soir, dit-il simplement.

— Compte sur moi. Bon courage pour ton deuxième vol.

— Merci.

Il se ronge un ongle tandis que je passe le contrôle de sécurité et emprunte l'Escalator menant au niveau inférieur. Je regarde derrière moi une dernière fois. St. Clair bondit en faisant de grands signes. J'éclate de rire et son visage s'illumine. Puis il disparaît de mon champ de vision. Je déglutis péniblement, me retourne et – ils sont là. Ma mère avec un sourire immense et Sean sautillant sur place en agitant la main. Exactement comme St. Clair.

*

* *

— Bridgette a dit qu'elle était désolée, répète Maman en insérant son ticket de parking dans la machine. Elle devait répéter pour le concert.

— Bien sûr. Ce n'est pas comme si on ne s'était pas vues depuis des mois.

— Bridge est une ROCK STAR, s'exclame Sean depuis la banquette arrière de la voiture. Sa voix est remplie d'adoration. Oh-oh. On dirait que quelqu'un est amoureux.

— Vraiment ?

— Bientôt, son groupe passera à la télé, sur MTV.

Mon frère affiche un air suffisant qui ne lui ressemble pas.

— Et comment tu sais ça, toi ?

Sean balance ses jambes d'avant en arrière. Un de ses genoux est recouvert de pansements *Star Wars*.

— À ton avis ? C'est Bridge qui me l'a dit.

— Ah.

— Elle m'a aussi dit que les mantes religieuses filles mangent la tête des garçons. Et elle m'a parlé de Jack l'Éventreur, et de la NASA, et elle m'a appris à faire des nouilles au fromage. Mais des bonnes. Pas des toutes collantes.

— Autre chose ?

— Plein, répond-il d'un ton tranchant.

— Oh. Je t'ai ramené quelque chose.

J'ouvre mon sac à dos et en sors une reproduction d'un homme des sables de *Star Wars*. J'ai dû sacrifier mon argent de poche de la semaine pour l'acheter sur eBay, mais ça en valait la peine. Il mourait d'envie d'en avoir une.

J'agite la figurine devant son nez.

— Joyeux Noël en avance !

Sean croise les bras sur sa poitrine.

— Je l'ai déjà celle-là. Bridge me l'a achetée.

— Sean ! Que t'ai-je dit au sujet de la politesse ? Dis merci à ta sœur s'il te plaît.

— C'est pas grave, je marmonne en rangeant la figurine dans mon sac.

— Tu lui as beaucoup manqué, c'est tout. Il n'a pas arrêté de parler de toi. Mais il ne sait pas comment réagir maintenant que tu es enfin là. Sean ! Arrête de donner des coups de pied dans mon siège ! Je te l'ai déjà dit cent fois.

Sean se renfrogne.

— On peut aller à McDonald's ?

Maman me regarde.

— Tu as faim ?

— Je mangerais bien un morceau, oui.

Nous quittons l'autoroute et nous arrêtons au drive du McDonald's le plus proche. Ils ne servent pas encore de menus, ce qui met Sean d'encore plus mauvaise humeur. Nous nous décidons pour des pancakes. Maman et Sean prennent un Coca et je commande un café.

— Tu bois du café, maintenant ? me demande-t-elle en me tendant mon gobelet. J'espère que tu continues quand même à boire du lait ?

— Et Sean, il boit du lait là ?

Sa mâchoire se crispe.

— C'est un jour spécial. Sa sœur est à la maison pour Noël. (Elle désigne le drapeau canadien épinglé sur mon sac à dos.) C'est quoi ça ?

— Mon ami St. Clair me l'a offert. Pour m'aider à me sentir un peu plus à ma place.

Elle lève un sourcil tandis que nous sortons du drive.

— Il y a beaucoup de Canadiens à Paris ?

Mon sang bouillonne dans mes veines.

— Je me sentais juste, enfin, tu sais... stupide, au début. Comme ces touristes américains qui portent ces baskets blanches hideuses et ne se séparent jamais de leur appareil photo. Alors il m'a acheté ça, pour que j'arrête de me sentir... gênée. Américaine.

— Il n'y a aucune honte à être américaine, réplique-t-elle d'un ton sec.

— Je sais, Maman. Ce n'est pas ce que je voulais dire... Enfin, laisse tomber.

— C'est ce garçon anglais qui a un père français ?

— Je ne vois pas le rapport.

Je suis en colère à présent. Ses sous-entendus commencent à m'agacer.

— En plus, il est américain. Il est né ici et sa mère vit à San Francisco. On était ensemble dans l'avion.

Nous nous arrêtons à un feu rouge. Maman me dévisage.

— Il te plaît ?

— OH MAMAN, PAR PITIÉ !

— Si, c'est évident. Tu aimes bien ce garçon.

— C'est juste un ami. Il a une copine.

— Anna a un fiaaan-céééééé, chante Sean à tue-tête.

— Non, c'est faux !

— ANNA A UN FIANCÉ !

J'avale une gorgée de café et manque de m'étrangler. Il est immonde. Maman me voit grimacer devant mon gobelet et dit :

— Mon Dieu. Un semestre en France et te voilà transformée en miss Sophistiquée. C'est ton père qui serait content.

Comme si je l'avais choisi ! Comme si j'avais demandé à aller à Paris ! Et comment ose-t-elle me parler de Papa ?

— ANNA-A-UN-FIAN-CÉÉÉÉÉ !

C'est l'heure de pointe sur l'autoroute et le trafic est au point mort. Une musique assommante s'échappe de la voiture derrière nous. Celle de devant nous étouffe avec ses gaz d'échappement.

Plus que deux semaines. Courage.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Sofia a rendu l'âme. À cause de Maman qui ne l'a pas assez sortie depuis mon départ. Maintenant elle est coincée chez le garagiste. Ma voiture n'était peut-être qu'un tas de ferraille mais c'était *mon* tas de ferraille. Je l'ai achetée avec *mon* argent, rudement gagné grâce à la vente de milliers et de milliers de pop-corn trop gras et trop sucrés. Elle tient son nom de ma réalisatrice préférée : Sofia Coppola. J'adore ses films. J'aime leur poésie, leur ambiance et leur style *impeccable*. Elle a même été nommée aux Oscars pour *Lost in Translation*.

— Pourquoi tu n'y vas pas avec tes amis ? demande Maman tandis que je me plains de ne pas vouloir conduire son break pour me rendre au concert des Penny Dreadfuls.

— Parce que Bridge et Toph seront déjà là-bas. Ils doivent arriver avant pour installer leur matériel.

Captain Jack *couine* pour réclamer une friandise pour cochon d'Inde. Je laisse tomber une boulette dans sa cage et le grattouille derrière les oreilles.

— Matt ne peut pas t'y emmener ?

Cela fait des mois que je ne lui ai pas parlé. J'imagine qu'il a l'intention d'y aller mais... ça veut dire que *Cherrie Milliken* sera là aussi. Non merci.

— C'est ça ou le break, Anna. C'est toi qui vois.

Je choisis mon ex. Nous sommes amis après tout, et j'ai quand même envie de le revoir. Et Cherrie n'est peut-être pas aussi pénible que dans mes souvenirs. Sauf que, si. Elle l'est.

Après seulement cinq minutes en sa compagnie, j'ai déjà envie de me frapper la tête contre un mur. Je ne comprends pas comment Bridge fait pour la supporter. Elle se tourne vers la banquette pour me regarder, en n'oubliant pas d'agiter ses cheveux parfaits qui voltigent autour de sa tête comme dans une publicité.

— Alors. Comment sont les mecs à Paris ?

Je hausse les épaules.

— Parisiens.

— Ha ! Ha ! Très drôle.

Son rire feint compte parmi ses manies les plus énervantes. Qu'est-ce que Matt peut bien lui trouver ?

— T'as rencontré quelqu'un ?

Matt sourit dans le rétroviseur. J'avais complètement oublié qu'il avait les yeux marron. Comment des yeux marron peuvent-ils sembler incroyables sur une personne et totalement banals sur une autre ? Ses cheveux sont également châains. À première vue, St. Clair et Matt se ressemblent assez. Pourtant, les comparer reviendrait à comparer une truffe à un carambar.

Je pense à ma truffe. Et à sa petite amie.

— Pas vraiment.

Cherrie raconte à Matt ce qui s'est passé lors de la dernière répétition de la chorale du lycée, en sachant très bien que je ne pourrai pas prendre part à la conversation. Monsieur Carambar s'efforce de tout m'expliquer, mais j'ai la tête ailleurs. Bridge aura-t-elle beaucoup changé ? Toph et moi

reprendrons-nous les choses là où elles se sont arrêtées ? La dernière fois qu'on s'est vus, on s'est *embrassés* et je ne peux pas m'empêcher de fantasmer sur nos retrouvailles. Toph me repère au milieu de la foule... Il est incapable de détacher son regard du mien... Il me dédicace une chanson, puis nous nous retrouvons dans les loges et nous embrassons...

Lorsque nous arrivons enfin au club, mon estomac me tiraille à nouveau, mais dans le bon sens cette fois. Sauf que quand Matt m'ouvre la portière, je me rends compte que nous ne sommes pas devant un club. Mais devant un... bowling.

— T'es sûr que c'est là ?

Cherrie acquiesce.

— Les meilleurs groupes de jeunes jouent ici.

Et par « jeunes » elle veut dire mineurs.

Bridge ne m'avait pas dit qu'ils jouaient dans un bowling. Mais ce n'est pas grave. L'important est qu'elle va donner son premier concert ! J'avais oublié qu'ici la majorité est fixée à vingt et un ans.

À l'intérieur, le gérant nous informe que nous devons louer une piste si nous voulons assister au show. Ce qui veut dire que nous allons devoir louer les chaussures qui vont avec. Hum. Il est absolument hors de question que je porte des chaussures de bowling. Des centaines de personnes ont mis ces choses avant moi et ils veulent me faire croire qu'un peu de désinfectant suffit à les débarrasser de tous les germes et microbes que leurs pieds puants ont laissés ?

— Ça va aller, dis-je à l'homme quand il dépose une paire devant mon nez. Vous pouvez les garder.

— C'est obligatoire.

— Je n'ai pas l'intention de jouer.

— Prends les chaussures. Tu bloques la queue.

Matt s'en empare pour moi.

— Désolé, dit-il à son intention. J'avais oublié comment tu étais avec ce genre de trucs.

Nous cachons nos chaussures sous une chaise et nous nous rapprochons de la scène. Une petite foule s'y est déjà réunie mais je ne vois ni Bridge ni Toph. Je ne reconnais personne et me sens bizarrement décalée.

St. Clair doit être arrivé depuis au moins deux heures. Son père devait venir le chercher et le conduire directement à l'hôpital. Il doit sûrement être avec sa mère en ce moment. Je sors mon téléphone pour lui envoyer un message au moment où l'audience se met à siffler et applaudir. Je laisse tomber le message.

The Penny Dreadfuls apparaissent, gonflés à bloc. Le bassiste, Reggie, n'a pas changé. Il a toujours cette longue frange devant les yeux qui fait qu'on n'arrive jamais à déchiffrer ses expressions. Bridgette, elle, est radieuse. Elle porte un débardeur à paillettes et ses cheveux blonds sont attachés en macarons, façon Princesse Leia. Je me demande si c'était l'idée de Sean. Elle me repère immédiatement et son visage s'illumine. Elle me fait signe en levant les baguettes de sa batterie au-dessus de sa tête, compte jusqu'à quatre, puis la musique démarre. À la basse, Reggie impose un rythme dynamique à la chanson, et Toph...

Je le garde pour la fin, parce que je sais qu'une fois que mes yeux se seront posés sur lui, je ne pourrai plus les en défaire.

Parce que Toph. Est. Toujours. Aussi. Canon.

Il gratte les cordes de sa guitare avec rage. Ses tempes et joues sont déjà humides de transpiration. Il porte un pantalon serré d'un bleu électrique, le genre de pantalon que PERSONNE à part lui n'oserait porter et il est tellement sexy que je pourrais mourir sur place.

Toph lève les sourcils et me sourit, de ce sourire nonchalant qui me fait tourner la tête.

Matt, Cherrie et moi nous mettons à sauter au milieu de la foule comme des déments. C'est tellement grisant que je me fiche éperdument d'être en train de danser avec Cherrie Milliken.

— Bridge est fantastique ! dit-elle.

— Je sais !

Mon cœur se gonfle de fierté. Parce qu'il s'agit de ma meilleure amie et que j'ai toujours su qu'elle avait du talent. Reggie est vraiment bon, lui aussi. Ses doigts tirent sur les cordes avec agilité, produisant une ligne de basse incroyable qui nous fait entrer en transe.

Le seul qui soit légèrement en dessous du niveau des deux autres est Toph. Il y a tant de passion et de rage dans ses chansons que même le type derrière le comptoir à chaussures dodeline de la tête, mais son jeu laisse à désirer. Il joue trop fort et c'est un peu désagréable.

— On est les Penny Dreadfuls, lance-t-il à la fin du set. Merci d'être venus nous voir ! Moi c'est Toph, à la basse Reggie, et le canon, derrière la batterie, c'est Bridge.

Je pousse des cris et applaudis à m'en faire saigner les mains.

Bridge adresse à Toph un sourire rayonnant. Il lui répond d'un clin d'œil avant de se retourner vers la foule à laquelle il lance un regard noir.

— Oh, et j'allais oublier. N'essayez pas de la draguer parce que la place est prise ! AH ! PRENDS ÇA, ATLANTA ! ET BONNE SOIRÉE !

CHAPITRE VINGT-SIX

Quoi ?

Qu'est-ce qu'il vient de dire ?

Alors qu'ils démontent leur matériel, j'essaie de capter l'attention de Bridge mais elle évite mon regard pour se concentrer sur les cymbales de sa batterie. Toph boit de grandes gorgées d'eau et m'adresse un petit signe. Puis il s'empare de son ampli et sort sur le parking.

— Whaou ! C'était génial ! s'exclame Cherrie.

Matt me donne une petite tape dans le dos.

— Qu'est-ce que t'en as pensé ? Ils déchirent, non ?

Mes yeux s'emplissent de larmes que j'essaie de contenir.

— Ça va ? s'inquiète Matt.

Pourquoi Bridge évite-t-elle mon regard ? J'avance d'un pas et trébuche. Matt me rattrape.

— Anna, tu savais qu'elle et Toph sortaient ensemble, n'est-ce pas ?

— Il faut que je parle à Bridge. Je ne comprends pas...

— J'arrive pas à croire qu'elle ne t'en ait pas parlé ! jure Matt.

— Depuis... depuis combien de temps ?

— Depuis Thanksgiving.

— *Thanksgiving* ? Mais elle ne m'a pas...

Cherrie a l'air aux anges.

— Tu ne savais pas ?

— NON. JE NE SAVAIS PAS.

— Viens, Anna.

Matt essaie de m'entraîner dehors mais je le repousse et bondis sur scène. Bridge daigne enfin me regarder.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

— Tu es désolée ? Tu sors avec *Toph* depuis plus d'un mois et tu es désolée ?

— C'est arrivé comme ça. J'allais t'en parler mais...

— Mais quoi ? T'as perdu l'usage de la parole ?

— Je n'ai rien fait pour que ça arrive. C'est arrivé, c'est tout...

— Oh, tu veux dire que tu n'avais pas l'intention de gâcher ma vie ?

Bridge se lève de derrière sa batterie.

— Comment ça « gâcher ta vie » ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Comment as-tu pu me faire ça ?

— Faire quoi ? C'est pas comme si vous sortiez ensemble !

Je lâche un cri de frustration.

— C'est sûr que ça n'arrivera plus maintenant ! Grâce à toi !

— C'est dur de sortir avec quelqu'un qui ne s'intéresse pas à toi, tu sais ?

— TU MENS !

— C'est toi qui nous as laissés tomber pour aller à Paris ! Tu pensais qu'on mettrait nos vies

entre parenthèses jusqu'à ton retour ?

Ma mâchoire s'écrase au sol.

— Je ne vous ai pas laissés tomber. C'est *eux* qui m'ont envoyée là-bas !

— Oh oui. À Paris. Comme c'est horrible. Pendant que moi je suis coincée ici, dans cette ville pourrie, dans un lycée pourri, obligée de faire des baby-sittings pour...

— Si garder mon petit frère est si pourri, pourquoi est-ce que tu le fais ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

— Parce que tu veux me le prendre lui aussi ? Eh bien félicitations, Bridge, t'as réussi ! Mon frère t'adore et il me déteste. Alors surtout, ne te gêne pas pour emménager chez moi quand je serai repartie.

J'envoie valser une cymbale qui s'écrase sur le sol dans un bruit fracassant. Matt m'attrape par le bras et me guide à travers les câbles électriques éparpillés sur la scène pour m'emmener loin d'ici. Le plus loin possible.

Dans le bowling, tout le monde me dévisage.

Je baisse la tête et laisse mes cheveux masquer mon visage. Je suis en larmes. Tout ça ne serait jamais arrivé si je n'avais pas donné son numéro à Toph. À tous les coups, ils ont couché ensemble ! Je sens que je vais vomir. Je vais...

— Non, tu ne vas pas vomir, me rassure Matt.

Je n'avais pas réalisé que je parlais à voix haute mais ça m'est égal, parce que ma meilleure amie m'a trahie. Elle sort avec Toph. Elle sort avec lui.

Soudain, Toph est là, juste en face de moi. Sur le parking. Appuyé contre le coffre de sa voiture.

— Quoi de neuf, Anna ?

Alors, comme ça, il ne s'est jamais intéressé à moi ? C'est ce qu'elle a dit, en tout cas.

Toph ouvre les bras pour m'enlacer, mais je file vers la voiture de Matt. Je l'entends demander : « C'est quoi son problème ? » d'un ton irrité et Matt lui répondre sèchement. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit. Je cours, cours, cours pour m'éloigner au plus vite de cette soirée horrible. Je voudrais être dans mon lit. À la *maison*.

À Paris.

CHAPITRE VINGT-SEPT

— Anna, ralentis. Bridgette sort avec Toph ? demande St. Clair à l'autre bout du fil.

— De... depuis Thanksgiving. Elle m'a men... menti pendant tout ce temps !

Les rues d'Atlanta défilent derrière la vitre de la voiture. Des lumières bleues et blanches éclairent les gratte-ciel du centre-ville.

— Calme-toi. Respire, dit-il. Respire calmement et raconte-moi tout depuis le début.

Matt et Cherrie m'observent dans le rétroviseur tandis que je lui explique ce qui vient de se passer. Pas de réaction.

— T'es là ?

Je suis surprise de voir un mouchoir rose apparaître devant mon nez. Il pend au bout du bras de Cherrie, qui affiche un air coupable.

— Je suis là, me dit St. Clair. Mais je voudrais être *vraiment* là. Avec toi. J'aimerais pouvoir faire quelque chose.

— Tu peux venir le massacrer pour moi ?

— J'arrive tout de suite.

Je renifle et me mouche.

— Je suis vraiment bête. Et dire que je croyais que je lui plaisais !

— Mais si, tu lui plaisais.

— Non. Bridge me l'a dit.

— Parce qu'elle est jalouse ! N'importe quel mec normalement constitué s'intéresserait à toi !

Un silence gêné s'installe des deux côtés de la ligne.

— Enfin je veux dire... Tu es intelligente. Et drôle. Et... attirante.

J'attends.

— T'es toujours là ?

— Oui.

— Tant mieux. J'ai cru que t'avais raccroché.

St. Clair a dit que j'étais attirante... C'est la deuxième fois.

— Et on peut discuter de tout avec toi, reprend-il. À tel point que parfois j'oublie que je parle à une fille.

Est-ce qu'il me prend pour son pote ?

— Laisse tomber. J'ai pas tellement envie d'être comparée à un garçon, là...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Comment va ta mère ? Je suis désolée, j'ai monopolisé la conversation et je n'ai même pas pensé à te demander de ses nouvelles.

— Si, tu l'as fait. C'est la première chose dont tu as parlé quand tu as décroché. Et puis c'est moi qui t'ai appelée, et je voulais savoir comment s'était passé le concert, et c'est ce dont on a parlé.

— Oh. Comment va-t-elle alors ?

— C'est difficile à dire. Elle va... (Sa voix semble soudain fatiguée.) Je m'étais préparé au pire et je suis soulagé que ce ne soit pas le cas, mais la voir dans cet état... Elle a perdu énormément de

poids. Et elle est épuisée. Elle passe ses journées allongée sur son lit d'hôpital, reliée à toutes ces machines...

— Et t'as le droit de rester avec elle ? T'y es là ?

— Non, je suis à l'appartement. Je ne peux lui rendre que de courtes visites, à cause de l'exposition aux rayons.

— Ton père est là ?

Il reste un instant silencieux. J'ai peur d'avoir dépassé les bornes en lui parlant de son père. Mais il finit par répondre.

— Oui, il est là. Je fais de mon mieux pour le supporter. Pour le bien de ma mère.

— St. Clair ?

— Oui ?

— Je suis désolée.

— Merci, dit-il d'une voix lasse tandis que Matt s'engage dans ma rue.

Je soupire.

— Je dois te laisser. On est presque arrivés. Matt et Cherrie m'ont ramenée.

— Matt ? Tu veux dire ton ex Matt ?

— Sofia est chez le garagiste.

Silence.

— Mmm.

Nous raccrochons au moment où Matt se gare dans mon allée. Cherrie se retourne pour m'étudier.

— Intéressant. C'était qui ?

Matt n'a pas l'air content.

— Quoi ? je lui demande.

— Tu parles à ce type et pas à nous ?

— Désolée, je marmonne avant de sortir de la voiture. C'est juste un ami. Merci de m'avoir raccompagnée.

Matt sort à son tour. Cherrie s'apprête à l'imiter mais il l'en dissuade d'un regard sévère.

— Ça veut dire quoi ? m'interpelle-t-il. Tu nous snobes ? On n'est plus amis ?

Je me traîne jusqu'à la porte d'entrée.

— Je suis fatiguée, Matt. Je vais me coucher.

Il me suit malgré tout et attrape mon poignet au moment où je m'apprête à ouvrir la porte.

— Écoute, je sais que tu ne veux pas en parler, mais j'ai quand même une chose à te dire, avant que tu n'entres là-dedans pour pleurer jusqu'à l'épuisement...

— Matt, s'il te plaît...

— Toph n'est pas quelqu'un de bien. Il ne l'a jamais été et je n'ai jamais compris ce que tu lui trouvais. Il est arrogant, présomptueux, instable et il porte ces fringues débiles qui...

Je me débats pour libérer mon poignet. J'ai recommencé à pleurer.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Je sais que tu ne m'as pas aimé autant que je t'ai aimée, et que tu aurais préféré être avec lui. Et ça me va. Je me suis fait une raison.

La honte me submerge.

— Mais je suis toujours ton ami, poursuit-il. Et ça me rend malade de te voir gaspiller ton

énergie avec cet abruti. T'as perdu un temps fou à te demander ce qu'il y avait entre vous alors que si t'avais eu le courage de lui en parler dès le début, tu aurais tout de suite su qu'il n'en valait pas la peine. Mais tu ne l'as pas fait. N'est-ce pas ?

La douleur me comprime la poitrine.

— Laisse-moi s'il te plaît, je murmure.

— Anna... (Sa voix est plus douce, à présent.) Ça ne change rien au fait que Bridge et lui auraient dû t'en parler. Mais tu mérites mieux que lui. Et j'espère sincèrement que, quel qu'il soit, ce gars avec lequel tu parlais au téléphone vaut mieux que lui.

CHAPITRE VINGT-HUIT

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : BON NOËL

Remise du décalage horaire ? Bon sang, j'arrive pas à dormir. Je t'appellerais bien mais je ne sais pas si tu es déjà levée. Ici le brouillard est si épais qu'on ne voit rien dehors. Et même si je pouvais voir par la fenêtre, je suis sûr que ce serait pour découvrir que je suis la seule personne éveillée dans tout San Francisco.

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : J'ai oublié de te dire.

Hier à l'hôpital j'ai vu un gars qui portait un T-shirt du Festival du film d'Atlanta. Je lui ai demandé s'il te connaissait, mais il m'a dit que non. Je suis aussi tombé sur un gros barbu déguisé en Mère Noël. Pervers. Il distribuait des cadeaux aux patients atteints d'un cancer. Je t'ai joint la photo qu'on a prise avec lui et ma mère. J'ai toujours l'air aussi ahuri en vrai ?

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : Réveillée ?

Debout, debout, debout.

De : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
À : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>

Objet : Re : Réveillée ?

Je suis debout ! Sean a commencé à sauter sur mon lit il y a, genre, trois heures. On a ouvert nos cadeaux et mangé des cookies pour le petit-déjeuner. Papa m'a offert une bague en or en forme de cœur. Comme si j'étais du genre à porter une bague en forme de cœur. Venant de mon père en plus ! J'arrive pas à croire que Maman l'ait invité pour Noël. Elle a dit qu'elle l'avait fait parce que leur divorce s'était fait à l'amiable (euh... non) et que Sean et moi avions besoin d'une présence paternelle en cette période de fêtes, mais tout ce qu'ils font, c'est se disputer. Ce matin c'était à propos de mes cheveux. Papa veut que je les recolore parce qu'il trouve que j'ai l'air d'une « fille de bas étage », et Maman veut que je les lisse. Comme si c'était à eux de décider !

Oups, je dois filer ! Mes grands-parents viennent d'arriver et Grand-Père cherche désespérément son petit lapin, à savoir moi. P-S : j'adore la photo. Méfie-toi, la Mère Noël te mate définitivement les fesses ! Et on dit « Joyeux Noël », je te signale.

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : HAHAHA !

C'était quoi ? Une BAGUE DE FIANÇAILLES ? Ton père t'a offert une bague de fiançailles ??

De : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
À : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>

Objet : Re : HAHAHA !

Sans commentaire.

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>

À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>

Objet : fille de bas étage.

Je n'ai rien à dire sur les prostituées (si ce n'est que, te connaissant, tu ferais une prostituée horrible. C'est un métier bien trop salissant pour toi), je voulais juste écrire ça. Tu ne trouves pas ça bizarre qu'on soit tous les deux obligés de passer Noël avec notre père ? En parlant de choses déplaisantes, t'as parlé à Bridge ? Je dois prendre le bus pour aller à l'hôpital là. J'attends un résumé complet de ton repas de Noël à mon retour. En ce qui me concerne, j'ai mangé un bol de muesli. Comment Maman fait-elle pour avaler cette horreur ? On dirait des copeaux de bois trempés dans du lait.

De : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>

À : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>

Objet : Repas de Noël.

Du MUESLI ? C'est Noël et tu manges des CÉRÉALES ? Je t'envoie mentalement un plat fait maison. Ici la dinde est au four, la sauce prête à réchauffer et les pommes de terre à être réduites en purée. Attends. Je suis sûre que tu manges du pudding pour Noël, non ? Ok. Dans ce cas je t'en envoie aussi, même si je n'en ai jamais mangé ! Non, je n'ai pas encore parlé à Bridgette. Maman n'arrête pas de me harceler pour que je la rappelle, mais ces vacances craignent suffisamment. (Qu'est-ce que mon père fait ici, SÉRIEUSEMENT ? Il passe son temps à tout remettre en ordre dans la cuisine. Jusque dans les placards !! Maman est à deux doigts de l'étrangler ALORS POURQUOI S'OBSTINE-T-ELLE À L'INVITER POUR NOËL ??) Enfin bref. J'arrête de dramatiser.

P-S : j'espère que ta mère va mieux. Je suis désolée que tu doives passer Noël à l'hôpital. J'aimerais vraiment pouvoir vous envoyer un peu de dinde à tous les deux.

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>

À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>

Objet : Re : Repas de Noël.

Tu es désolée pour MOI ? Ce n'est pas moi qui n'ai jamais mangé de pudding ! À l'hôpital c'est toujours pareil. Je t'épargne les détails. En plus j'ai dû poireauter une heure pour reprendre le bus et il a commencé à pleuvoir. Là je suis à l'appartement. Mon père vient de partir pour aller voir ma mère. Chacun s'efforce d'ignorer l'autre.

P-S : Maman m'a dit de te souhaiter un « Joyeux Noël ». Alors Joyeux Noël de sa part, mais *bon* Noël de la mienne.

De : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>

À : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>

Objet : SAUVE-MOI !

Pire. Dîner. De ma vie. Il a fallu moins de cinq minutes pour que ça dégénère. Mon père a essayé de forcer Sean à manger ses haricots verts et quand il a refusé, il a accusé ma mère de ne pas donner suffisamment de légumes à mon frère. Alors elle lui a jeté sa fourchette au visage et dit qu'il n'avait aucun droit de lui dire comment élever ses enfants. Ce à quoi il a répondu qu'il était notre père et elle lui a balancé qu'il avait perdu ce privilège le jour où il nous a abandonnés et pendant TOUT CE TEMPS ma grand-mère à moitié sourde n'arrêtait pas de crier « Où EST LE SEL ?! LES LÉGUMES SONT FADES ! PASSEZ-MOI LE SEL ! » et après Grand-Père s'est plaint que la dinde de Maman était « dure comme du chien » et ma mère a pété les plombs. Elle s'est littéralement mise à hurler. Sean a eu peur et est allé s'enfermer dans sa chambre, en larmes, et quand je suis allée le rejoindre je l'ai trouvé en train d'ouvrir UN SUCRE D'ORGE !! Je n'ai aucune idée de où il l'a eu. Pourtant il sait

qu'il ne peut pas en manger ! Alors je le lui ai pris des mains et il a pleuré encore plus. Maman a accouru et s'est mise à ME crier dessus, comme si c'était moi qui lui avais donné sa sucette débile ! Même pas de « Merci Anna d'avoir sauvé la vie de mon fils ». Puis Papa est arrivé, et la dispute a repris, et ils n'ont même pas remarqué que Sean pleurait toujours. Alors je l'ai emmené à la cuisine et lui ai donné des cookies et là il joue à courir dans la maison tandis que mes grands-parents sont toujours assis à table comme s'ils attendaient qu'on revienne pour finir notre repas. QU'EST-CE QUI NE TOURNE PAS ROND DANS CETTE FAMILLE ?? Ça y est, mon père vient frapper à ma porte. Super ! Ces stupides vacances peuvent-elles encore empirer ?!

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : SAUVETAGE EXPRESS

Ne bouge pas, je me téléporte à Atlanta ! Je te récupère et on s'en va là où nos familles ne pourront jamais nous retrouver. On prendra Sean avec nous. Et on le laissera courir partout jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement puis on ira faire une longue balade, rien que tous les deux. Comme à Thanksgiving, tu te souviens ? Et on parlera de tout SAUF de nos parents... ou on ne parlera pas du tout. On marchera simplement. Et on continuera de marcher, jusqu'à ce que le monde cesse d'exister. Je suis désolé, Anna. Que voulait ton père ? S'il te plaît, dis-moi ce que je peux faire.

De : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
À : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
Objet : Soupir. J'adorerais ça.

Merci mais ça a été. Mon père voulait juste s'excuser. L'espace d'une seconde, il était presque humain. Presque. Ensuite Maman est venue s'excuser à son tour et maintenant ils font la vaisselle comme si de rien n'était. Ce n'était peut-être pas si grave, en fin de compte. Je n'aurais pas dû dramatiser alors que tu as des soucis plus graves que les miens. Je suis désolée.

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : T'es folle ?

Ma journée a été ennuyeuse. La tienne a été un cauchemar. Est-ce que ça va ?

De : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
À : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
Objet : Re : T'es folle ?

Ça va. Je suis contente de pouvoir te parler.

De : Étienne St. Clair <etiennebonaparte@soap.fr>
À : Anna Oliphant <bananaelephant@femmefilmfreak.net>
Objet : Alors...

... je peux t'appeler maintenant ?

CHAPITRE VINGT-NEUF

Dans l'Histoire des Vacances catastrophiques, celles-ci sont les pires de toutes. Pires que le Quatre Juillet quand Papi est venu en kilt au feu d'artifice et nous a fait chanter l'hymne écossais. Pires que le jour d'Halloween quand Trudy Sherman et moi sommes allées à l'école déguisées en Glinda, la gentille sorcière du *Magicien d'Oz*, et qu'elle a dit à tout le monde que son costume était mieux que le mien parce qu'on voyait ma petite culotte à travers ma robe.

Je ne parle toujours pas à Bridgette. Elle appelle tous les jours, mais je continue de l'ignorer. C'est terminé.

Je ne suis allée au cinéma qu'une fois, depuis mon arrivée. J'y ai revu Hercule et, évidemment, Toph. Il m'a dit un truc du genre « Hé Anna, pourquoi tu refuses de parler à Bridge ? » et j'ai dû aller me réfugier dans les toilettes pour l'éviter. Après ça, Hercule et moi sommes allés voir le dernier nanar de Noël et avons passé la séance à nous moquer du jeu des acteurs. C'était sympa.

Mon père est parti et nous avons tous été soulagés. Le seul point positif de ces vacances est St. Clair. Nous nous parlons tous les jours par téléphone, mail ou texto. Si Toph et moi avons vraiment été amis, nous serions *restés* en contact. J'ai été bête de penser que ça pouvait marcher. Tout compte fait, Toph n'est pas une si grosse perte. C'est surtout à Bridgette que j'en veux. Comment a-t-elle pu garder ça pour elle ?

Sean et moi passons le réveillon du Nouvel An à la maison. Maman est sortie avec des collègues. Je commande une pizza trois fromages que nous mangeons devant *La Menace fantôme*. Voilà comment je prouve à mon petit frère que je l'aime toujours : en restant assise pendant des heures devant ce crétin de Jar Jar Binks. Après le film, Sean sort ses figurines et nous jouons devant le décompte qui a lieu chaque année sur Times Square.

— Heureusement que j'ai un gilet de protection contre les tirs au laser, dis-je en continuant de faire avancer ma figurine.

— Ça existe pas les gilets de protection contre les tirs au laser ! T'es MORTE !

— Arrête ! *Pchuu pchuu !*

Han Solo saute sur le tapis et tire dans tous les sens. Je m'empare du jeune Obi-Wan.

— Oh, Amidala. Tu es rayonnante. *Bisou bisou bisou.*

— Non ! (Sean m'arrache Obi-Wan des mains.) Pas de bisous.

Je sors une autre figurine du coffre à jouets. C'est un homme des sables, probablement celui que Bridgette lui a acheté. Parfait.

— Oh, Amidala. *Bisou bisou bisou.*

— Les hommes des sables font pas de bisous ! Ils font la guerre !

Il me vole celui-ci aussi et arrête de jouer pour examiner sa tête bosselée.

— Pourquoi tu parles plus à Bridge ? demande-t-il soudain. Elle t'a fait du mal ?

Je suis surprise.

— Oui, Sean. Elle n'a pas été très gentille avec moi.

— Ça veut dire qu'elle va plus venir me garder ?

— Non. Je suis sûre qu'elle continuera à venir. Elle t'aime beaucoup.

— Moi, je l'aime pas.

— Sean !

— Elle t'a fait pleurer. Tu pleures tout le temps en ce moment. (Il jette l'homme des sables au fond du coffre.) T'as encore celui que tu m'as acheté ?

Je souris et vais chercher mon sac à dos. Je m'apprête à lui donner la figurine mais quelque chose me retient. Je soupire.

— Tu peux l'ouvrir à une condition : tu devras être gentil avec elle. Maman n'a pas d'autre option pour te garder.

Je désigne les figurines éparpillées au sol.

— D'accord, répond-il timidement.

Je lui donne la boîte et il libère l'homme des sables de son emballage. Puis la sonnerie du téléphone de la cuisine retentit et il se lève pour aller répondre.

— Désolé, je comprends rien, dit-il.

— Sean ? Qui c'est ?

— Tu parles bizarrement. Oui, elle est là.

— Sean ?

— C'est toi son CHÉRI ?

Je me précipite dans la cuisine et me jette sur le téléphone.

— Allo ? St. Clair ?

Un rire retentit à l'autre bout du fil. Sean me tire la langue et je le pousse hors de la cuisine.

— FILE !

— Pardon ? demande la voix.

— Non, je parlais à Sean. C'est toi ?

— Oui, c'est moi.

— Comment t'as eu ce numéro ?

— Tu connais ce livre jaune qu'on appelle l'annuaire ? Qu'est-il arrivé à ton portable ?

— Mince ! J'ai dû oublier de le recharger. Qu'est-ce que tu fais de beau ? Tu ne devrais pas être en train de faire la fête ?

— Maman ne se sentait pas très bien, alors on est restés à la maison. Elle s'est endormie.

Sa mère est sortie de l'hôpital quelques jours plus tôt. Depuis il y a eu des hauts et des bas.

— Et Ellie ?

— Je, euh... l'ai appelée tout à l'heure. C'est déjà la nouvelle année, à Paris. Elle est rentrée le lendemain de Noël, ajoute-t-il.

Je les imagine s'envoyant des baisers au téléphone et mon cœur se serre.

— Elle est à une fête, dit-il d'un ton morose.

— Désolée de n'être que ton second choix.

— Mon troisième choix. Ma mère dort, tu te souviens ?

— Dans ce cas, je devrais peut-être raccrocher avant que MON premier choix ne s'endorme, lui aussi.

Il rit.

— Comment va ton petit frère ? Il a l'air cool, même s'il n'a rien compris de ce que je lui ai dit.

— C'est à cause de ton accent bizarre.

Je prends le téléphone dans le salon, où Sean est lové dans le canapé, son homme des sables

entre les mains. Nous assistons ensemble au compte à rebours. J'ai trois heures d'avance sur St. Clair, mais peu importe. Lorsque minuit arrive, nous crions et faisons semblant de lancer des confettis dans les airs. Et trois heures plus tard, lorsque minuit sonne chez lui, nous recommençons. Pour la première fois, depuis mon retour à la maison, je me sens vraiment bien. C'est étrange. La maison m'a manqué, mais maintenant que j'y suis, rien n'est plus comme avant. À présent, c'est Paris qui me manque. Pourtant, Paris n'est pas ma maison. En fait c'est plutôt ça, cette chaleur que je sens au bout du fil, qui me manque. Se peut-il que ce que l'on considère comme « sa maison » soit en fait une personne et non un lieu ? Avant, Bridgette était ma maison. Peut-être que St. Clair est mon nouveau chez-moi.

Je retourne tout ça dans ma tête tandis que nos voix se font de plus en plus fatiguées. Jusqu'à ce que nous arrêtons de parler. Nous nous tenons simplement compagnie. En silence. Sa respiration. La mienne. La sienne.

Je ne pourrai jamais le lui avouer mais j'en suis sûre.

À présent, c'est lui ma maison. Lui et moi. Ensemble.

CHAPITRE TRENTE

Ça m'attriste de voir à quel point je suis soulagée de rentrer en France. Le vol retour est long et tranquille. C'est la première fois que je prends l'avion seule. Quand j'atterris à Charles-de-Gaulle, je suis impatiente de retourner à la SOAP.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Le trajet jusqu'au Quartier latin se déroule sans encombre et avant que j'aie le temps de m'en rendre compte, je suis déjà dans ma chambre en train de défaire ma valise. La résidence Lambert grouille joyeusement d'étudiants sur le retour. Je jette un œil par la fenêtre pour observer le restaurant d'en face. La chanteuse d'opéra n'est pas encore là, mais elle sera de retour ce soir. L'idée me fait sourire.

Je passe un coup de fil à St. Clair. Il est rentré hier soir. Dehors, le temps est doux pour la saison et lui et Josh en ont profité pour aller se poser sur les marches du Panthéon. Il me propose de les rejoindre.

Je me sens nerveuse dès que je sors dans la rue. Pourquoi mes mains tremblent-elles ainsi ? Cela ne fait que deux semaines que l'on ne s'est pas vus – deux semaines particulièrement étranges. D'ami un peu distant avant les vacances, St. Clair est devenu mon meilleur ami. Et moi sa meilleure amie. Je n'ai pas besoin de lui poser la question pour le savoir.

J'emprunte le chemin le plus long pour me rendre au Panthéon. La ville est sublime. La magnifique église Saint-Étienne-du-Mont apparaît devant moi et j'aperçois la mère de St. Clair en train de dessiner sur les marches. J'essaie d'imaginer ce dernier petit garçon, courant sur le trottoir dans son uniforme d'écolier, mais je n'y parviens pas. Je ne vois que le St. Clair d'aujourd'hui – calme et confiant, déambulant mains dans les poches dans les rues de Paris, irradiant les alentours de sa présence.

Le soleil de janvier perce les nuages et vient chauffer mes joues. Deux hommes s'arrêtent pour contempler le ciel. Une femme élancée, perchée sur des talons aiguilles, s'arrête elle aussi. Je lui souris avant de la dépasser. Puis je tourne au coin de la rue et ma poitrine se comprime, si fort que je ne parviens plus à respirer.

Il est là, plongé dans un énorme livre. Un vent léger agite ses cheveux noirs. Il se ronge un ongle. Josh est assis non loin de lui, son carnet de croquis ouvert sur ses genoux, un crayon à la main.

Je m'agrippe à la table d'une terrasse pour éviter de tomber. Les clients m'observent d'un air inquiet mais je ne leur prête pas attention. J'ai la tête qui tourne. Il me faut de l'air.

Comment ai-je pu être aussi stupide ?

Comment ai-je pu croire un seul instant que je n'étais pas amoureuse de lui ?

CHAPITRE TRENTE ET UN

Je l'observe. Il se ronge l'ongle de l'index gauche, j'en déduis que son livre doit être bon. L'index signifie qu'il est content ou excité. Le pouce qu'il est songeur ou inquiet. Je m'étonne de connaître la signification de ces deux petits gestes.

Je ne peux plus avancer. Que suis-je censée lui dire ? Nous avons passé quinze jours à nous parler au téléphone et maintenant qu'il est là, devant moi, en chair et en os, je me sens incapable de prononcer un mot. Je lâche la petite table et avance péniblement sur le trottoir. Mes jambes flageolent. Plus je me rapproche, plus j'ai du mal à respirer. Le Panthéon est gigantesque. Les marches me semblent si loin.

Soudain, il relève la tête.

Ses yeux se posent sur moi et un sourire immense se dessine sur son visage. Mon cœur bat de plus en plus vite. J'y suis presque. Il pose son livre et se lève. Et c'est à ce moment – le moment où il prononce mon prénom – que tout change.

Il n'est plus St. Clair, l'ami de tout le monde. Il est Étienne. Étienne, comme le soir où nous nous sommes rencontrés.

Je marche en rythme sur son prénom. É-ti-enne, É-ti-enne, É-ti-enne. Les syllabes glissent sur ma langue comme du chocolat fondu. Il est si beau. Si parfait. Ma gorge se serre lorsqu'il m'enlace. Mon cœur bat à tout rompre et je suis mal à l'aise parce que je suis sûre qu'il l'entend. Je trébuche lorsque nous nous séparons. Il me rattrape avant que je ne tombe des marches.

— Woh, dit-il.

Mais je ne crois pas qu'il fasse référence à ma chute évitée de justesse. Je rougis et mets ça sur le compte de ma maladresse.

— C'était moins une.

Ouf. Ma voix n'a pas trop tremblé.

— Est-ce que ça va ?

Je réalise que ses mains sont toujours posées sur mes épaules et mon corps tout entier se raidit à son contact.

— Oui. Super. Génial !

— Hé, Anna. Comment se sont passées tes vacances ?

Josh. Je l'avais oublié. Étienne me relâche doucement tandis que je réponds à Josh mais pendant tout le temps où nous parlons, je me surprends à souhaiter qu'il retourne à son carnet de croquis et nous laisse tous les deux. Au bout d'une minute, il jette un œil derrière moi – là où Étienne se tient – et une expression bizarre traverse son visage. Il finit par baisser les yeux et se replonger dans son carnet. Je me retourne mais l'expression d'Étienne est indéchiffrable.

Nous nous asseyons sur les marches. Je n'ai plus été aussi nerveuse en sa présence depuis ma première semaine ici. Mon cerveau est embrouillé, ma langue paralysée, mon estomac noué.

— Eh bien, dit-il après une minute interminable. On a épuisé notre stock de sujets de conversation pendant les vacances ?

La tension qui me tiraille se relâche suffisamment pour me permettre de répondre.

— Je pense que je vais retourner à la résidence dans ce cas.

Je fais mine de me lever et il rit. Il me tire par la manche pour me faire rasseoir.

— J'ai quelque chose pour toi. Un cadeau de Noël en retard.

Il plonge la main dans la poche de son manteau et la ressort, le poing fermé autour d'un petit objet.

— Ce n'est pas grand-chose, alors ne te réjouis pas trop vite.

— Qu'est-ce que c'est ?!

— J'ai vu ça lors d'une promenade avec ma mère et ça m'a fait penser à toi.

— Étienne, allez !

Il est surpris d'entendre son prénom. Mon visage vire au rouge et j'ai l'étrange impression qu'il sait *exactement* ce que je ressens.

— Ferme les yeux et ouvre la main, dit-il en souriant.

Ses doigts effleurent ma paume et je retire ma main d'un mouvement brusque, comme si je venais de recevoir une décharge électrique. Une petite chose s'envole et atterrit avec un faible *dink* juste derrière nous.

— Whooops, dis-je en ouvrant les yeux.

Il me dévisage.

— Je... Je pense qu'il a atterri par ici.

Je bondis sur mes pieds mais ne sais même pas quoi chercher. Je n'ai pas eu l'occasion de sentir ce qu'il avait déposé dans ma main. Je n'ai senti que *lui*.

— Je ne vois rien ! À part des cailloux et des crottes de pigeons, j'ajoute en essayant d'avoir l'air décontractée.

Où est-il passé ? De quoi s'agit-il ?

— Là.

Il ramasse un minuscule objet jaune sur une des marches. Je me tourne vers lui, main tendue, me préparant cette fois au contact. Étienne marque une pause avant de laisser tomber l'objet dans ma paume en évitant de me toucher.

Il s'agit d'une petite perle en verre. En forme de banane. Il se racle la gorge.

— Je sais que tu as dit que Bridgette était la seule à pouvoir t'appeler Banana, mais Maman se sentait mieux, la semaine dernière, alors je l'ai emmenée dans sa bijouterie préférée et quand j'ai vu ça j'ai pensé à toi. J'espère que ça ne te dérange pas que quelqu'un d'autre enrichisse ta collection.

Je referme mes doigts autour de la perle.

— Merci.

— Maman s'est demandé pourquoi je la voulais.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que c'était pour toi, répond-il simplement.

La perle est si légère que je la sens à peine dans ma main.

Un frisson me parcourt.

— C'est moi ou le temps s'est rafraîchi ?

— Tiens.

Étienne défait son écharpe et me l'offre. Je la passe délicatement autour de mon cou et me sens toute bizarre. Elle dégage une odeur de propre. Une odeur masculine. Son odeur.

— Tes cheveux sont bien comme ça, dit-il. Tu les as lissés ?

— Maman m'a aidée.

— Ce vent est glacial, intervient alors Josh en refermant son carnet. Je vais prendre un café. Ça vous tente ?

Étienne m'interroge du regard.

Un café ? Je meurs d'envie d'en boire un digne de ce nom.

— Absolument !

L'instant d'après, je descends tranquillement les marches du Panthéon, accompagnée de deux garçons drôles, beaux et intelligents, dans la plus belle ville du monde. Cette pensée me fait sourire d'une oreille à l'autre. Si seulement Bridgette pouvait me voir. Je veux dire : qui a besoin de *Christopher* quand on sait qu'Étienne St. Clair existe ? Mon estomac se tortille, comme à chaque fois que je pense à lui. Je me sens ridicule d'avoir cru que Toph m'attendrait. Ridicule d'avoir perdu autant de temps avec lui.

Une bouffée de panique me submerge tandis que la vérité me percute de plein fouet.

Je suis amoureuse de mon nouveau meilleur ami.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

Je n'arrive pas à y croire. C'en est presque douloureux. Étienne. J'aime Étienne.

J'aime quand il lève un sourcil chaque fois que je dis quelque chose d'intelligent ou d'amusant. J'aime prononcer son prénom. J'aime son accent irrésistible. J'aime être assise à côté de lui en physique. L'effleurer lors de nos travaux pratiques. Son écriture brouillonne sur nos photocopies. J'aime lui tendre son sac à la fin du cours et l'odeur qu'il laisse sur mes doigts. Son odeur. J'aime quand Amanda raconte n'importe quoi et qu'il me cherche du regard pour que nous levions les yeux au ciel ensemble. J'aime son rire juvénile, ses T-shirts froissés et son bonnet en laine ridicule. J'aime ses grands yeux marron et quand il se ronge les ongles, et j'aime tellement ses cheveux que je pourrais en mourir.

Il n'y a qu'une chose que je n'aime pas chez lui. *Elle*.

Si je n'aimais déjà pas Ellie, ce n'est rien comparé à ce que je ressens à présent. C'est cette première image que j'ai eue d'elle dont je n'arrive pas à me débarrasser. Sous le lampadaire. Ses doigts plongés dans ses cheveux. Chaque fois que je suis seule, mon esprit vagabonde jusqu'à cette fameuse nuit. J'imagine ce qu'il se passe ensuite. Ils sont dans sa chambre. Elle pose sa main sur son torse. Il fait lentement glisser sa robe par-dessus ses épaules. Leurs lèvres se rejoignent. Leurs corps se pressent l'un contre l'autre et... Mon Dieu, je crois que je vais être malade.

Étienne et moi parlions rarement d'elle avant, mais maintenant c'est carrément devenu un sujet tabou. Et c'est une véritable torture. Parce que depuis que nous sommes rentrés de vacances ils semblent de nouveau avoir des soucis. Cela m'obsède au point que j'en suis arrivée à tenir le compte des soirées qu'il passe avec chacune de nous.

Je mène au score.

Alors pourquoi ne la laisse-t-il pas tomber ? Cela me tourmente au point de devoir en parler à quelqu'un. Je choisis Meredith, que la situation doit obséder autant que moi. Nous sommes dans sa chambre. Elle m'aide à écrire une rédaction sur mon cochon d'Inde pour le cours de français.

— C'est bien, mais tu as utilisé le présent, là, au lieu du passé, dit-elle.

— Oh. T'as raison.

J'en prends note mais je n'ai pas la tête à mes exercices de français. J'essaie de trouver une façon détachée d'aborder le sujet Étienne.

— Lis-la encore une fois. Oh, et fais ton accent bizarre ! Celui que tu as pris pour commander un café crème, l'autre jour, quand on était avec St. Clair.

Je profite de l'occasion pour me lancer.

— Je me demandais, la dernière fois... (J'ai l'impression qu'un panneau lumineux clignote au-dessus de ma tête : J'AIME ÉTIENNE ! J'AIME ÉTIENNE !) Pourquoi ils sont toujours ensemble, Ellie et lui ? Je veux dire, ils se voient à peine en ce moment...

Mer me dévisage et... je suis grillée. Elle sait que je suis amoureuse de lui. Elle répond d'un ton hésitant.

— Ce n'est pas aussi simple. Ils sont ensemble depuis *toujours*. Et puis ce n'est pas leur genre...

— Comment ça « pas leur genre » ?

— Pas leur genre de prendre une décision sur un coup de tête. Regarde Ellie, il lui a fallu un temps fou pour choisir son université et au final elle a opté pour Parsons, qui est juste à côté. Je veux dire, c'est une école prestigieuse et tout, mais elle l'a choisie parce que c'était plus rassurant. Et là, avec ce qui arrive à sa mère, j'imagine que St. Clair ne veut pas prendre le risque de perdre quelqu'un d'autre. Et Ellie ne va pas rompre avec lui alors que sa mère a un cancer. Même si ça ne va plus entre eux.

J'appuie nerveusement sur le ressort de mon stylo. *Clic clic clic clic.*

— Tu penses qu'ils sont malheureux ensemble ?

Elle soupire.

— Peut-être pas malheureux, mais pas heureux non plus. Enfin, peut-être quand même un peu. Suffisamment pour rester ensemble, tu vois ce que je veux dire ?

Je vois. Et ça ne me plaît pas du tout. *Clic clic clic.*

Ça signifie que je ne peux rien lui dire au risque de gâcher notre amitié. Je dois continuer de faire comme si rien n'avait changé, comme si je ne ressentais rien de plus pour lui que ce que je ressens pour Josh. Josh qui, le lendemain, ignore totalement le cours d'histoire, comme la plupart des autres d'ailleurs. Il passe l'heure à gribouiller sur son carnet de croquis. Ce midi, à la pause déjeuner, il s'est de nouveau disputé avec Rashmi. Il est absent de plus en plus souvent et nous nous inquiétons pour lui.

M. Hansen fait les cent pas devant le tableau. Il est petit avec d'épaisses lunettes et nous raconte les événements les plus sombres de l'Histoire avec tant de passion que je comprends pourquoi il s'agit du cours préféré d'Étienne. J'aimerais pouvoir cesser de tout ramener à lui. J'observe les secondes autour de moi et découvre que je ne suis pas la seule à être tourmentée par mes hormones. Emily Middlestone se penche pour ramasser son effaceur et Mike Reynard en profite pour reluquer ses seins. Écœurant. Dommage que ce soit son meilleur ami, Dave, qui l'intéresse. La chute de l'effaceur était de toute évidence préméditée, mais Dave n'a rien capté. L'œil vitreux, affalé sur sa chaise, il suit du regard les va-et-vient de M. Hansen. Celui-ci nous raconte l'exécution de Marie-Antoinette, mais je n'arrive pas à me concentrer. Étienne et moi allons au ciné, après les cours. Et, d'accord, Josh et Rashmi seront là aussi – Mer ne peut pas car elle a entraîné – mais il n'empêche que ça fait grimper le score de la semaine à : Anna, 4 – Ellie, 1. M. Hansen frappe sur son bureau et la rousse assise à la table d'à côté sursaute et fait tomber ses feuilles de cours. Je me penche pour l'aider à les ramasser. Parmi elles se trouve une page recouverte de dessins d'un tatouage en forme de crâne étrangement familier. Je jette un œil à Josh, puis à la fille et lève un sourcil. Ses yeux s'agrandissent d'horreur. Je secoue la tête en lui adressant un sourire. Qu'elle se rassure, je ne dirai rien.

Comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah oui. Isla. Isla Martin. Elle vit à mon étage mais elle est si discrète qu'on la remarque à peine. Elle a l'air aussi timide que Josh. Ils iraient bien ensemble. Pourquoi les gens ont-ils tant de mal à trouver la bonne personne ? Pourquoi ont-ils si peur de mettre fin à une relation qui les rend malheureux ?

Je suis toujours en train de me poser la question lorsque, plus tard, Étienne et moi attendons Josh devant sa chambre pour aller au ciné. Étienne colle son oreille contre la porte mais se recule aussitôt, comme s'il venait de se brûler.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il grimace.

— On dirait qu'ils se sont réconciliés.

— Rashmi est là ?

Je le suis dehors.

— Ils sont en train de s'envoyer en l'air, dit-il sans mâcher ses mots. C'est pas le moment de les déranger.

Je suis contente qu'il marche devant moi. Comme ça, il ne peut pas voir mon visage s'enflammer.

Alors que nous nous dirigeons vers notre cinéma préféré, il me parle de sa mère. Elle a fini son traitement mais nous ne saurons pas avant mars si la maladie a complètement disparu. Il faut attendre que les rayons aient fini d'agir avant de faire de nouveaux tests. Il me parle des médicaments qu'elle doit prendre quotidiennement, mais mon esprit divague tandis que j'étudie son profil. Ces mêmes cils, ce même nez, ces mêmes lèvres que je pouvais distinguer dans l'obscurité de ma chambre. Mon Dieu, il est magnifique.

Cet après-midi nous allons voir *Vacances à Rome* et, à part nous, le reste de la salle est vide. Étienne étire ses jambes devant lui et se détend sur son siège.

— Ok, j'en ai un. *Un tien vaut mieux...*

— ... *que deux tu l'auras.*

— À toi !

Ses yeux brillent dans la pénombre. C'est un de nos jeux préférés. L'un de nous commence une citation et l'autre la termine.

— *Avec des amis comme ça...*

Il poursuit d'un ton menaçant.

— ... *pas besoin d'ennemis.*

Mon rire résonne tandis qu'il s'efforce de conserver son sérieux. Il finit par craquer et se joindre à moi, mais je dois faire une drôle de tête parce qu'il s'arrête et couvre sa bouche.

— Arrête de me regarder.

— Quoi ?

— Mes dents. Tu regardais mes dents.

Je ris à nouveau.

— Comme si j'allais me moquer de tes dents, t'as vu les miennes ?!

Il retire sa main de sa bouche. Il est sérieux à présent.

— J'aime bien ton sourire, moi.

Et moi j'aime le tien.

Mais je n'arrive pas à lui dire.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

— J'ai un paquet pour toi ! annonce la fille de l'accueil lorsque je rentre à la résidence.

Elle me tend une grande boîte marron et je signe le récépissé, tout excitée. Mes amis me rejoignent la seconde d'après.

— Ça vient de ta mère ? demande Meredith.

— Oui !

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, et je sais exactement ce que la boîte contient ! Je m'empresse de l'emporter dans l'espace détente et cherche un moyen de l'ouvrir. Josh sort la clé de sa chambre avec laquelle il déchire le Scotch qui l'entoure.

— AHHHH ! s'écrie-t-il.

Rashmi, Mer et Étienne jettent un œil à l'intérieur du paquet tandis que je jubile de triomphe.

— Non ! dit Mer.

— Si, je réponds.

Étienne sort une longue boîte verte du paquet.

— Des cookies ?

Josh la lui arrache des mains.

— Mais pas n'importe lesquels, cher ami. Des *Thin Mints*. (Il se tourne vers moi.) Je peux l'ouvrir ?

— Bien sûr !

Chaque année nous fêtons mon anniversaire avec un festin de cookies plutôt qu'avec un traditionnel gâteau. Cette année ne fait pas exception. Rashmi sort une boîte de *Lemon Chalet Cremes*.

— Ta mère est la meilleure.

— Qu'est-ce que les... *Tagalongs* ont de spécial ? demande Étienne en inspectant une autre boîte.

— Des TAGALONGS ? répète Mer en lui chipant la boîte.

— Ils sont juste trop bons, j'explique à Étienne. Tu n'as jamais mangé de cookies américains ?

Nous montons dans la chambre de Mer où nous trinquons à mon anniversaire avec des verres de lait. Puis nous nous gavons de gâteaux.

— Mmm, gémit Étienne, assis au pied du lit. Un délice ces *Tagalongs*.

— J'te l'avais dit, répond Mer en léchant ses bagues couvertes de beurre de cacahuète.

— Désolée de ne rien t'avoir acheté, s'excuse Rashmi, affalée contre le mur. Merci d'avoir partagé.

— Ça me fait plaisir.

Étienne se redresse et fouille dans son sac.

— J'avais l'intention de te le donner au dîner, mais autant le faire maintenant.

— Je croyais que tu détestais les anniversaires ! je m'exclame.

— Ne te réjouis pas trop vite. Et je ne déteste pas les anniversaires, je ne fête pas le mien, c'est tout. Désolé de ne pas l'avoir emballé.

Il me tend un carnet à spirale.

Je suis perplexe.

— Euh... Merci.

— Il est conçu spécialement pour les gauchers. Celui dont tu te sers pour tes critiques est presque plein, alors j'ai pensé qu'il t'en faudrait bientôt un nouveau.

Personne ne se souvient jamais que je suis gauchère. Une boule se forme dans ma gorge.

— C'est parfait.

— Je sais que ce n'est pas grand-chose mais...

— Non. Il est parfait. Merci.

Il mordille l'ongle de son pouce et nous échangeons un sourire.

— Oh, St. Clair. Comme c'est mignon ! se moque Josh.

Étienne lui balance l'oreiller de Meredith à la figure.

— Je ne savais pas que tu écrivais des critiques de films, commence Rashmi.

— Oh, dis-je en détournant les yeux d'Étienne. C'est un truc que j'ai toujours voulu faire. J'aime parler des films que je vois. Et c'est difficile d'entrer dans le milieu – les places sont chères – alors j'ai besoin de m'entraîner si je veux y arriver.

— Pourquoi ne pas devenir réalisatrice ? Ou scénariste ? Ou actrice ? demande-t-elle. Personne ne veut devenir critique, c'est... bizarre.

— Je ne trouve pas ça bizarre, moi, intervient Étienne. C'est cool.

Je hausse les épaules.

— J'aime simplement... exprimer mon opinion. Ça me plaît de pouvoir conseiller un super film à quelqu'un. Et puis, je parlais souvent avec un critique connu à Atlanta – il venait dans le cinéma où je travaillais – et il m'a dit un jour qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes dans le milieu parce qu'elles étaient trop gentilles dans leurs critiques. Je veux lui prouver qu'il a tort.

— Je pense que quiconque te connaissant un minimum sait qu'il n'est pas si facile d'obtenir une bonne critique de ta part, lâche Étienne.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Passionnant, dit Josh en feignant un bâillement. Alors, c'est quoi le programme ?

J'attends qu'Étienne réponde, mais il ne dit rien. Je me tourne donc vers Josh.

— Quoi ?

— On ne va pas rester ici toute la soirée. Sortons !

Quelque chose me dit que ce ne sera pas pour aller voir un film.

— On n'est pas bien, ici ?

Les yeux de Josh brillent d'excitation.

— Anna. Ne me dis pas que tu n'as jamais bu de ta vie ?

— Bien sûr que si, je mens.

Mais le rouge qui me monte aux joues me trahit. Ils se mettent tous à crier.

— Comment as-tu pu passer la moitié de l'année ici sans avoir bu ne serait-ce qu'une fois ? s'écrie Rashmi.

— C'est juste que... Ça me paraît illégal de boire à mon âge.

— Tu es en France, poursuit Josh. Tu devrais au moins essayer.

Et les voilà en train de sauter sur place comme des gamins de dix ans.

— Oui, oui, allons saouler Anna ! crient-ils en chœur.

— Je ne sais pas si...

— Pas saouler, corrige Étienne, resté assis. Juste la rendre un peu... guillerette.

— Saoulons Anna pour son anniversaire ! répète Josh.

Étienne secoue la tête.

— Viens, Anna. Je connais un endroit super.

Et parce que ça vient de lui, ma bouche répond avant mon cerveau.

— Ok.

Nous décidons de nous retrouver un peu plus tard. J'ai les nerfs à fleur de peau et il me faut une éternité pour trouver quelque chose à me mettre. Quand je descends enfin dans le hall, tout le monde est déjà là. Même Étienne est à l'heure, pour une fois. Il me tourne le dos tandis que je me dirige vers eux.

— Très bien, dis-je. Que la fête commence !

Il fait volte-face au son de ma voix. Et sa mâchoire manque de s'écraser au sol.

Je porte une jupe courte. C'est la première fois que je la mets ici mais mon anniversaire m'a semblé être l'occasion idéale pour la ressortir.

— Waouh, Anna ! (Rashmi remonte ses lunettes sur son nez.) Pourquoi t'as attendu si longtemps pour mettre cette chose ?

Étienne fixe mes jambes. Je resserre mon manteau autour de ma taille, un peu gênée. Il recule et trébuche sur les pieds de Rashmi.

Elle a raison. Je devrais peut-être mettre des jupes plus souvent.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Le groupe du bar où Étienne nous a emmenés joue si fort que j'arrive à peine à m'entendre penser. Tout ce que je sais, c'est que je me sens bien. Vraiment bien. Pourquoi n'ai-je jamais bu avant ? J'ai été bête, ce n'est pas si grave que ça. Je ne suis pas sûre de ce que j'ai bu mais ça avait un goût fruité...

Mon Dieu. Je me sens bizarre. Puissante.

Où est passé Étienne ?

Je passe la salle bondée en revue et le repère, finalement, appuyé contre un mur, en pleine discussion avec Meredith. Pourquoi est-ce qu'il lui parle ? Elle rit et rejette ses cheveux en arrière, puis pose sa main sur son bras. Oh, non. Pas ça.

Mes jambes me propulsent droit sur eux. Le rythme de la musique pulse dans mes veines. Je trébuche sur les pieds d'un danseur et bredouille une excuse avant de m'éloigner en titubant.

Étienne. Il faut que je parle à Étienne.

— Hé !

J'ai parlé un peu trop près de son visage. Il sursaute en reculant.

— Nom de Dieu Anna, ça va ? Combien de verres t'as bu ? demande Mer.

J'agite la main. Montre trois doigts. Quatre ? Cinq, peut-être ? *Pff*, sais plus !

— Danse avec moi, dis-je à Étienne.

Il tend sa bière à Meredith, qui me fusille du regard. Je m'en fiche ! J'attrape sa main et l'entraîne sur la piste. Le morceau change pour un autre plus nerveux et je laisse la musique m'envahir. Étienne suit mon corps du regard. Il se calque sur mes mouvements et nous bougeons en rythme. La salle tourne autour de nous. Ses cheveux sont humides de sueur. Les miens aussi. Je l'attire contre moi et nous dansons l'un contre l'autre. Lorsque je lève la tête pour le regarder, ses yeux sont clos, sa bouche légèrement entrouverte.

Nos corps sont de plus en plus collés. Le groupe entame une nouvelle chanson. La foule est en transe. Étienne s'époumone sur les paroles avec les autres danseurs. Je ne comprends pas ce qu'ils chantent ; tout ce que je sais c'est que ce groupe est CENT FOIS MEILLEUR que The Penny Dreadfuls. AH !

Nous dansons jusqu'à l'épuisement, puis il me guide jusqu'au bar auquel je m'agrippe de toutes les forces qu'il me reste alors qu'il s'effondre sur un tabouret. Nous rions aux éclats, sans raison.

Une fille bizarre apparaît alors et se met à hurler en français.

— Pardon ?

Étienne se tourne pour lui faire face et ses yeux s'agrandissent. La fille a de longs cheveux raides et un visage sévère. Elle continue à crier – je reconnais quelques gros mots –, puis elle lui lance un regard assassin et disparaît dans la foule.

Je remonte mes cheveux pour aérer ma nuque. J'ai chaud. Il fait trop chaud ici. Étienne tapote les poches de son jean, complètement paniqué.

— Merde...

— C'était qui ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Où est mon portable ?

Je fouille mon sac et sors mon téléphone.

— PRENDS LE MIEN, je crie par-dessus la musique.

Il secoue la tête.

— Je ne peux pas utiliser le tien, elle va savoir sinon. Merde !

Il se prend la tête entre les mains et se précipite vers la sortie. Je lui emboîte le pas. Nous sortons dans la nuit glacée. Des flocons de neige volettent dans les airs. Je n'en crois pas mes yeux. Il neige à Paris le jour de mon anniversaire ! Je tire la langue pour attraper un flocon alors qu'Étienne continue de chercher son téléphone avec frénésie. Il finit par le trouver dans la poche de son manteau et passe un appel, mais personne ne lui répond et il renfonce le téléphone dans sa poche.

Je m'approche en sautillant.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que cette fille qui nous a vus est la colocataire d'Ellie ! Et qu'elle l'a appelée pour tout lui raconter, voilà ce qu'il y a !

— Et alors ? On ne faisait que danser, c'est quoi le problème ?

— Le problème, c'est qu'Ellie flippait déjà assez à ton sujet ! Elle ne supporte pas qu'on passe du temps ensemble et maintenant elle va penser que...

— Que quoi ?

Il jure à nouveau, envoie son poing dans un mur et hurle de douleur.

— PUTAIN !

— Calme-toi ! Enfin, Étienne, qu'est-ce qui te prend ?

Il secoue la tête.

— C'était pas censé se finir comme ça.

Qu'est-ce qui n'était pas censé se finir comme ça ? Elle ou moi ?

— Ça fait un moment que ça ne va plus...

Ils sont donc en train de se séparer ?

— Mais je ne suis pas prêt, conclut-il.

Mon cœur se fige en un bloc de glace. Qu'il aille se faire voir, à la fin !

— Et pourquoi pas *St. Clair* ? Pourquoi tu ne serais pas prêt ?

Il lève les yeux quand il m'entend prononcer son nom. *St. Clair*. Pas Étienne. Je vois qu'il est blessé, mais ça m'est égal. Il est redevenu *St. Clair*. *St. Clair*, l'ami de tout le monde. Je le DÉTESTE. Je m'éloigne en titubant avant qu'il ne réponde. Je ne peux plus le regarder. J'ai été si stupide. Je suis vraiment une idiote !

Il m'interpelle, mais je continue d'avancer. Un pas après l'autre. Je suis tellement concentrée sur mes pas que je percute un lampadaire. Je pousse un juron et lui envoie un grand coup de pied. Puis un autre, et encore un autre, et, tout à coup, *St. Clair* me tire en arrière tandis que je continue de crier et donner des coups de pied dans le vide.

— Anna. Anna !

— Que se passe-t-il ? demande quelqu'un.

Meredith, Rashmi et Josh nous entourent. Je ne les avais pas vus arriver...

— Ça va aller, répond *St. Clair*. Elle est juste un peu saoule.

— Je ne suis PAS saoule !

— Anna, tu es saoule, je suis saoul, et tout ça est ridicule. Rentrons.

— Je ne veux pas rentrer avec toi !

— Mais enfin, qu'est-ce qui te prend ?

— Ce qui ME prend ? Tu as le culot de me demander ça !

Je titube vers Rashmi, qui m'attrape pour me soutenir avant d'appeler Josh à l'aide.

— Dis-moi simplement une chose, St. Clair. Je veux juste savoir une chose.

Il me dévisage. À la fois furieux et confus.

Je marque une pause pour reprendre le contrôle de ma voix.

— Pourquoi es-tu encore avec elle ?

Silence.

— Très bien. Ne me réponds pas. Et tu sais quoi ? Ne m'appelle pas non plus. Plus jamais. J'en ai fini avec toi ! *Bonne nuit.*

Je suis déjà en train de m'éloigner quand il répond.

— Parce que je ne veux pas être seul !

Sa voix résonne dans la nuit.

Je me retourne pour lui faire face une dernière fois.

— Tu *n'étais* pas seul !

CHAPITRE TRENTE-CINQ

— La vache, Anna. T'as vraiment l'alcool mauvais.

Rashmi est à l'autre bout du fil. Je remonte ma couette sur mon crâne. J'ai une migraine épouvantable.

— Combien de verres vous avez bus, hier soir ?

Que s'est-il passé ? Je me rappelle être allée dans un bar. Je me rappelle la musique et – on a dansé ? Il me semble que oui – et, ah oui, une fille bizarre nous a hurlé dessus et on est allés dehors et... Oh, non.

Oh, non, non, non.

Je me redresse brusquement. La pièce tourne dans tous les sens. Ma tête me fait un mal de CHIEN ! Je ferme les yeux, aveuglée par la lumière du jour, et lentement, très lentement, me rallonge dans mon lit.

— Parce que vous avez pratiquement couché ensemble, sur la piste.

QUOI ?

Je rouvre les yeux et le regrette aussitôt.

— Je crois que j'ai la grippe.

J'ai la bouche sèche. Pâteuse. Et un goût horrible dans la gorge.

— Plutôt la gueule de bois. Tu devrais boire un peu d'eau. Avec Josh, on a dû te porter jusqu'à ta chambre. Tu pourrais au moins me remercier.

— *Merci.* (Je ne suis pas d'humeur à subir les sarcasmes de Rashmi.) Comment va Étienne ?

— Je ne l'ai pas encore vu. Il a passé le reste de la soirée chez Ellie.

Moi qui pensais ne pas pouvoir me sentir plus mal... Je triture le coin de mon oreiller.

— Est-ce que j'ai, euh... fait ou dit quelque chose de bizarre ?

— En dehors du fait que tu t'es comportée comme une petite amie jalouse et que tu lui as dit que tu ne voulais plus jamais lui parler ? Non. Rien de bizarre.

Je maugrée d'impuissance tandis qu'elle me fait un résumé de la soirée.

— Alors, dit-elle finalement, c'est quoi votre problème ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu le sais très bien. Vous êtes tout le temps ensemble.

— À part quand il est avec sa copine.

— Certes. Mais c'est quoi le problème ?

Je gémiss à nouveau.

— J'en sais rien.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose, entre vous ?

— Non !

— Mais tu l'aimes bien. Et lui aussi.

J'arrête de martyriser mon oreiller.

— Tu crois ?

— Oh, pitié. Y a qu'à voir comme il te regarde.

— Alors pourquoi...

— Pourquoi il est toujours avec Ellie ? Il te l'a dit hier. Il est seul, ou du moins il a peur de l'être. Josh dit qu'avec ce qui arrive à sa mère, il est terrifié à l'idée du moindre changement dans sa vie.

Meredith avait donc raison. Étienne a peur du changement.

— Tu penses vraiment qu'il m'aime bien ?

Elle soupire.

— Anna, il te taquine sans arrêt. C'est ce que les gars font quand une fille leur plaît.

— Hum.

— Et toi, il te plaît vraiment, hein ?

Je m'efforce de ne pas pleurer.

— Non, c'est pas ça.

— menteuse. Alors, tu vas te lever ou pas ? Il faut que tu manges quelque chose.

J'accepte de la retrouver à la cafétéria une demi-heure plus tard, mais à la seconde où je sors du lit j'ai envie d'y retourner. J'ai la nausée, et ma tête pèse une tonne. Sans parler de mon odeur : je transpire l'alcool par tous les pores de ma peau. Mes cheveux sentent la sueur et le tabac froid. Et mes vêtements... Dégoûtant. Je me précipite sur le lavabo, le cœur au bord des lèvres, et je vomis pour de bon.

Sous la douche, je découvre d'étranges bleus sur mes jambes et mes pieds. Je me recroqueville dans un coin et laisse l'eau brûlante tomber en cascade sur ma peau. Longtemps. Longtemps... J'ai vingt minutes de retard au petit-déjeuner. Déjeuner. Peu importe. La ville est recouverte de plusieurs centimètres de neige. Quand cela est-il arrivé ? Comment ai-je pu dormir lors de la première chute de neige ? À mon grand soulagement, Rashmi est seule à notre table. Je n'aurais pas eu la force d'affronter les autres.

— Bonjour, princesse.

Elle affiche son petit air suffisant devant mes cheveux en bataille et mes yeux gonflés.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de marrant.

— Pourtant tu t'amusais bien, hier soir, sur la piste.

— Dommage que je ne m'en souviens pas.

Elle me glisse une assiette de toasts.

— Mange. Et bois un peu d'eau, mais pas trop sinon ça va te faire vomir.

— Trop tard.

— Bien. C'est le signe que tu commences à aller mieux.

— Où est Josh ?

Je croque un petit bout de toast. Beurk. Pas faim.

— Tu te sentiras mieux après avoir mangé un peu, insiste-t-elle en désignant l'assiette. Il dort encore. On ne passe pas tout notre temps ensemble tu sais.

— Ouais. Sûr. C'est pour ça qu'on se voit aussi souvent toutes les deux.

Oups.

Les joues bronzées de Rashmi s'enflamment.

— Ça va sûrement t'étonner, mais t'es pas la seule à avoir des problèmes. C'est pas exactement l'extase, avec Josh, en ce moment.

Je m'enfonce sur ma chaise.

— Désolée.

Elle tripote nerveusement sa brique de jus d'orange.

— Pas grave.

— Alors... qu'est-ce qui ne va pas entre vous ?

Il lui faut une minute avant de répondre, mais une fois lancée on ne peut plus l'arrêter. Il s'avère qu'ils se disputent plus souvent que je l'imaginai. Sur le fait que Josh sèche les cours. Qu'elle l'incite sans arrêt à y aller. Qu'il est contrarié parce qu'elle part l'année prochaine et pas lui. Et qu'elle s'inquiète pour sa petite sœur, Sanjita, qui traîne avec la bande d'Amanda, et pour son frère, Nikhil, que tout le monde persécute. Et qu'elle est en colère contre ses parents, qui la comparent sans arrêt à sa sœur aînée, Leela, major de sa promo à la SOAP l'an passé. Sans parler du fait que Mer est de plus en plus prise par ses entraînements de football, et qu'Étienne et moi sommes devenus inséparables, et... qu'elle a perdu sa meilleure amie.

Ellie ne l'a toujours pas appelée.

Et plus elle vide son sac, plus je me sens honteuse. Je n'avais pas réalisé qu'elle n'avait plus personne à qui parler. Je veux dire, je sais qu'Ellie était sa meilleure amie et qu'elle ne la voit plus, mais je pensais que Josh lui suffisait.

— Mais ça va s'arranger, dit-elle en essayant de contenir ses larmes. Comme toujours. C'est juste que... c'est dur en ce moment.

Je lui tends une serviette en papier qu'elle utilise pour se moucher.

— Merci.

— Pas de souci. Merci pour les toasts.

Elle esquisse un sourire, qui disparaît à l'instant où ses yeux se posent derrière moi.

Je me tourne pour suivre son regard.

Il est là. Complètement échevelé avec son T-shirt Napoléon tout froissé.

Il se dirige d'un pas traînant vers M. Boutin, un plateau de toasts entre les mains. On dirait qu'il n'a pas dormi depuis des semaines. Mais il est toujours aussi beau, et mon cœur se brise en mille morceaux.

— Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je lui dis ?

— Respire, dit Rashmi.

Respirer est devenu impossible.

— Et s'il ne veut pas me parler ? Je lui ai dit que je ne voulais plus qu'il me parle.

Elle tend le bras pour poser sa main sur la mienne.

— Ça va aller. Il vient vers nous. Comporte-toi comme d'habitude, ok ?

Ok. Respire. Ça va aller.

Le temps qu'il met pour arriver à notre table me semble horriblement long. J'ai peur qu'il ne vienne pas s'asseoir avec nous, qu'il ne me parle VRAIMENT plus jamais, jusqu'à ce que j'entende un plateau se poser en face de moi.

— Salut, dit-il.

J'ouvre les yeux.

— Salut.

— Ouh là, s'exclame Rashmi. Faut que j'appelle Josh. J'ai dit que je le réveillerai avant d'aller manger et j'ai complètement oublié. On se voit plus tard.

Et elle s'éloigne à toute vitesse, comme si nous étions devenus contagieux. J'attrape mon toast,

essaie d'en manger un autre morceau. Eurk.

Étienne tousote.

— Ça va ?

— Non. Et toi ?

— Je me sens horrible.

— T'as l'air horrible.

— Dit la fille qui ressemble à un épouvantail au réveil...

Un petit rire m'échappe. Il hausse les épaules.

— Merci, Étienne.

Il soulève son toast, mais ne le met pas dans sa bouche.

— Oh. Alors c'est à nouveau Étienne ?

— Tu as trop de noms.

— Je n'en ai qu'un seul. Les gens ne s'en servent pas, c'est tout.

— Peu importe. Oui. C'est à nouveau Étienne.

— Bien.

Je me demande si on peut considérer ça comme des excuses.

— Comment va-t-elle ?

Je ne veux pas prononcer son prénom.

— Elle est folle de rage.

— Je suis désolée.

C'est faux, mais j'ai besoin de lui prouver que nous pouvons toujours être amis. J'ai besoin de lui.

— Je ne voulais pas t'attirer d'ennuis. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

Il se masse lentement les tempes.

— Tu n'as pas à t'excuser. Ce n'est pas ta faute.

— Si. Je...

— Anna, dit-il doucement. Tu ne m'as forcé à rien. J'en avais envie.

Mon visage vire au rouge lorsque je comprends ce que ça signifie. Il m'aime bien. Étienne m'aime vraiment bien. Mais à peine l'info a-t-elle atteint mon cerveau que les émotions qu'elle a provoquées changent radicalement.

— Mais... vous êtes toujours ensemble ?

Il ferme les yeux.

— T'as passé la nuit avec elle ?!

— Non ! Non. Anna, ne te méprends pas. Je n'ai pas... passé la nuit avec Ellie depuis un bon moment. Plus depuis Noël en fait.

— Dans ce cas, je ne comprends pas pourquoi tu ne romps pas.

Je pleure, à présent. Ça me tue d'être à la fois si près et si loin de ce que je désire.

— On est ensemble depuis si longtemps. On a vécu tant de choses. C'est compliqué...

— Ce n'est PAS compliqué !

Je me lève en envoyant valser mon plateau à l'autre bout de la table, faisant voltiger mes toasts, et reprends :

— Je me suis livrée et tu m'as repoussée. Je ne commettrai pas cette erreur une deuxième fois.

Puis je m'éloigne, hors de moi.

— Anna, attends !

— Oliphant ! lance alors une voix. On dirait que ça va mieux.

Je me recule d'un bond. J'étais à deux doigts de percuter Dave. Il sourit. Ses amis, Mike et Emily Middlestone – la fille à la mèche rose – attendent derrière lui, leur plateau à la main.

— Quoi ?

Je jette un œil par-dessus mon épaule. Étienne était sur le point de me suivre, mais il semble hésiter.

— Je t'ai vue dans le hall hier, continue Dave en repoussant une mèche qui lui tombe dans les yeux. J'imagine que tu ne t'en souviens pas. Tes amis galéraient pour te faire entrer dans l'ascenseur alors je leur ai filé un coup de main. Ça va mieux aujourd'hui ?

Je lance un nouveau regard en direction d'Étienne qui avance d'un pas, hésite, puis s'arrête. Je me retourne vers Dave, emplie d'un sentiment nouveau et horrible.

— Oui.

— Cool. On sort dans un pub, ce soir, sur Montmartre, tu veux venir ?

J'ai eu ma dose d'alcool pour le moment.

— Merci. Mais je préfère rester ici.

— Comme tu veux. La prochaine fois, peut-être ?

Je veux punir Étienne d'être allé voir Ellie. Le faire souffrir comme il m'a fait souffrir.

— Oui. Avec plaisir.

Dave hausse un sourcil, visiblement surpris.

— Cool. On se voit bientôt alors.

Il sourit à nouveau, timidement cette fois, puis rejoint ses amis partis s'installer à leur table habituelle.

— Sympa, dit Étienne dans mon dos. C'était vraiment sympa de te parler.

— C'est quoi ton problème ? dis-je en me retournant. Tu peux sortir avec Ellie, et moi je n'ai pas le droit de parler à Dave ?

Ses joues rougissent de honte. Il fixe ses chaussures.

— Je suis désolé.

Je me fiche de ses excuses.

— Désolé, répète-t-il en me suppliant du regard. Je sais que ce n'est pas juste de te demander ça, mais j'ai besoin de plus de temps. Pour gérer tout ça.

— Tu as eu toute l'année.

Mon ton est glacial.

— S'il te plaît, Anna. J'ai besoin de toi. J'ai besoin que tu sois mon amie.

Je laisse échapper un rire amer.

— Ton amie ? Ben voyons.

Il a l'air désemparé. Je voudrais pouvoir lui dire « non », mais je n'ai JAMAIS pu lui refuser quoi que ce soit.

— S'il te plaît, implore-t-il.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Bien sûr, *St. Clair*. Soyons amis.

CHAPITRE TRENTE-SIX

— J'arrive pas à croire que t'aies mangé avec David.

Mer le regarde fanfaronner dans le couloir et secoue la tête tandis que nous nous dirigeons vers le cours de physique.

— Dave, je corrige. Pourquoi ? Il est sympa.

— Si on aime les rongeurs, réplique St. Clair. Je me demande comment il fait pour manger avec des dents pareilles.

— Je sais que tu ne l'aimes pas mais tu pourrais quand même faire un effort.

Je me retiens de lui dire que nous sommes mal placés pour critiquer les dents des autres.

Ces dernières semaines ont été épouvantables. St. Clair et moi sommes toujours amis – en théorie – mais ce truc bizarre est de retour, encore plus présent et désagréable qu'après Thanksgiving. La tension qui règne entre nous est palpable, comme si un véritable mur nous empêchait de nous rapprocher.

— Pourquoi ? demande-t-il d'un ton suspicieux. Vous sortez ensemble ?

— Oui. On a fait notre première sortie juste après qu'il m'a demandée en mariage. Je t'en prie, St. Clair, arrête. On est juste amis.

Meredith ricane.

— Je doute que ça lui suffise.

— Hé, vous avez noté les devoirs d'anglais ? je demande.

— Jolie tentative de diversion, Anna, raille gentiment Rashmi.

Depuis notre petit-déjeuner d'après anniversaire, notre relation s'est nettement améliorée.

— Je n'essaie pas de faire diversion. J'ai juste loupé ce que Mme Cole nous a donné à faire.

— Étrange, dit St. Clair. Parce que j'aurais juré t'avoir vue le noter sur ton agenda.

— T'es sûr ?

— Oui, dit-il d'un ton défiant.

— Oh, arrêtez, intervient Meredith.

Nos amis en ont marre de nous entendre nous disputer, même s'ils ignorent encore la véritable raison de toutes ces chamailleries. Et ça vaut mieux.

— Elle nous a demandé de rédiger un essai comparatif entre deux histoires traitant du même sujet, reprend Mer. Ça te parle ?

Bien sûr que ça me parle. En fait, j'attendais ce devoir avec impatience. Nous venons de terminer le deuxième livre de Banana Yoshimoto, un auteur japonais, et de tous les ouvrages que nous avons lus cette année, ses livres sont mes préférés. Ils parlent de deuils et de cœurs brisés. Je ne peux pas m'empêcher de les comparer à ceux de mon père. Lui aussi écrit sur l'amour et la mort. Sauf que les histoires de Yoshimoto sont beaucoup plus émouvantes, et que leur dénouement est toujours heureux.

Je devrais en envoyer un exemplaire à mon père. Et surligner la fin heureuse.

— On travaille sur notre rédaction ensemble ? propose St. Clair. Ce soir ?

Il fait un effort pour se montrer amical. Et je l'envoie promener à chaque fois.

— Je ne sais pas. Je dois aller prendre des mesures pour ma robe de mariée.

Je sens sa frustration, mais cette fois je n'en tire aucune satisfaction. Argh. Alors je me reprends :

— Ok. Ce serait... sympa.

*

* *

— Oliphant ? T'as répondu quoi à la neuf ? chuchote Dave.

Nous sommes en plein devoir. Je ne m'en sors pas terrible. La conjugaison n'est pas mon fort. Si seulement on ne pouvait parler qu'au présent ! Je m'assure que Mme Gillet regarde ailleurs avant de murmurer :

— Rien.

En réalité, je connais la réponse, mais je déteste tricher. Il lève six doigts et je secoue la tête. Cette fois je ne sais vraiment pas.

— La six ? demande-t-il, pour s'assurer que j'ai bien compris.

— Monsieur Higgenbaum !

Dave se fige tandis que la Guillotine se précipite sur lui. Elle lui arrache son devoir des mains et je n'ai pas besoin de parler français pour comprendre ce qu'elle dit. Il s'est fait prendre en flagrant délit.

— Et vous mademoiselle Oliphant.

Elle s'empare également de ma feuille et se dirige vers son bureau. Son expression est si sévère que je voudrais pouvoir me cacher sous ma table.

— C'est quoi son délire ? chuchote Dave.

Je lui fais signe de se taire, mais trop tard. La Guillotine se retourne brusquement.

— Monsieur ! Mademoiselle ! Je pensais avoir été claire. On ne parle pas pendant les devoirs !

— Désolée, madame, je m'excuse tandis que Dave soutient qu'il n'était pas en train de parler – ce qui est ridicule puisque tout le monde l'a entendu.

C'est alors que... Mme Gillet nous met à la porte. Je n'y crois pas ! Je ne me suis jamais fait renvoyer d'un cours. Elle nous ordonne d'attendre dans le couloir, mais Dave ne l'entend pas de cette oreille et s'éloigne d'un pas léger.

— Viens. On va dehors, on pourra parler.

Je ne veux pas y aller. Nous nous sommes attiré suffisamment d'ennuis.

— Elle n'en saura rien. On sera de retour avant la fin du cours, dit-il. Promis.

Je secoue la tête, mais le suis malgré tout. Pourquoi suis-je incapable de dire « non » à un garçon dès qu'il est mignon ? Nous descendons les marches, traversons le hall et nous retrouvons dans la cour.

— C'est mieux, non ? Qui voudrait rester à l'intérieur par une journée pareille ?

Il fait froid et je préférerais être à l'intérieur, mais je ne dis rien. Nous nous asseyons sur un banc gelé et Dave me confie sa passion pour le snow-board, mais je ne l'écoute que d'une oreille. Je me demande si Mme Gillet me laissera repasser le devoir. Je me demande si elle a vérifié que nous étions toujours dans le couloir. Je me demande si je suis encore sur le point de m'attirer des ennuis.

— Tu sais, en fait je suis content qu'elle nous ait mis dehors, dit Dave.

— Ah bon ? Pourquoi ?

Et là, sans prévenir, Dave se rapproche et m'embrasse.

Je suis. En train. D'embrasser. Dave Higgenbaum.

Et c'est... agréable.

Une ombre fond sur nous. Je décolle mes lèvres des siennes.

— Merde. On a raté la sonnerie ? demande-t-il.

— Non, dit St. Clair. Vous avez encore cinq minutes pour vous bécoter.

Je me recroqueville, morte de honte.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? je demande.

Meredith se tient derrière lui, un paquet de feuilles entre les mains et un sourire immense sur le visage.

— Ce serait plutôt à nous de te poser cette question. On fait une course pour M. Hansen.

— Oh, je réponds.

— Saluuut, Dave, reprend-elle.

Il lui adresse un signe de tête et fixe St. Clair d'un air sombre.

— Bref ! On vous laisse à... vos occupations, ajoute-t-elle, les yeux brillant de malice. À plus, Anna. Salut, Dave !

St. Clair enfonce ses mains dans ses poches. Il évite mon regard tandis qu'il s'éloigne lentement. Mon estomac se noue.

— C'est quoi son problème ? demande Dave.

— À qui ? Étienne ?

Je suis surprise de l'avoir appelé par son prénom.

— Étienne ? Je croyais qu'il s'appelait St. Clair...

Je hausse les épaules.

— Pourquoi tu traînes avec lui ? Les filles en parlent sans arrêt mais franchement, je ne vois pas ce qu'elles lui trouvent.

— C'est parce qu'il est drôle, dis-je. Et vraiment sympa.

Sympa. C'est comme ça que j'ai décrit Dave à St. Clair l'autre jour. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Comme si Dave avait quoi que ce soit à voir avec St. Clair. Mais il semble fâché et je culpabilise. Ce n'est pas correct de complimenter St. Clair en sa présence. Pas juste après l'avoir embrassé.

— On devrait rentrer, lâche-t-il en fourrant, à son tour, les mains dans ses poches.

Il gravit l'escalier quatre à quatre, et, quand nous arrivons à l'étage, Mme Gillet est en train de finir son cours et nous fait signe d'entrer. Dave avait raison. Elle ne s'est même pas rendu compte de notre absence.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

D'accord. Dave n'est pas aussi beau que St. Clair. Il est tout dégingandé et a des dents de lapin, mais son nez couvert de taches de rousseur est plutôt craquant. Et j'aime ses cheveux hirsutes qui lui tombent devant les yeux. Et son sourire enjôleur. Il est un peu immature mais ce n'est rien comparé à son pote, Mike Reynard, qui parle sans arrêt des seins de la fille à la mèche rose. Même quand elle est là. Et même si Dave ne s'enflammera jamais pour un livre d'histoire ou ne portera jamais de bonnet tricoté par sa mère, l'important est qu'il est libre, alors que St. Clair ne l'est pas.

On sort ensemble depuis une semaine. Enfin en quelque sorte. On est allés se promener plusieurs fois, il m'a payé quelques déjeuners et on s'est bécotés un peu partout autour du campus. Mais je ne traîne pas avec ses amis et il ne traîne jamais avec les miens. Ce qui n'est pas plus mal, vu qu'ils n'arrêtent pas de me chambrer à son sujet.

Vendredi soir, nous discutons dans la salle de détente. Il est tard et la résidence est déserte. Nate est seul à l'accueil parce que les autres surveillants sont en grève. Il y a toujours une grève à Paris ; tôt ou tard ça devait arriver ici. Josh réalise un croquis de Rashmi, qui est au téléphone avec ses parents, tandis que St. Clair et Meredith révisent leurs cours d'histoire. Je vérifie mes mails et m'étonne quand un message de Bridgette arrive dans ma boîte. Ça fait presque deux mois qu'elle ne m'a pas écrit.

Je sais que tu ne veux plus entendre parler de moi, mais je voulais essayer une dernière fois. Je suis désolée de ne rien t'avoir dit pour Toph. J'avais peur de ta réaction, parce que je savais à quel point tu l'appréciais. J'espère qu'un jour tu comprendras que je n'ai jamais voulu te faire de mal. Et j'espère que ton second semestre en France se passe bien. Plus que deux mois avant les examens ! J'ai hâte d'être au bal de fin d'année ! Il y a un bal à la SOAP ? T'y vas avec quelqu'un ? Que s'est-il passé avec ton Anglais ? Parce que ça m'avait l'air d'être plus qu'un ami quand tu m'en as parlé ! Enfin bref. Je suis désolée, et j'espère que tu vas bien. Je ne te dérangerai plus maintenant. Et t'as vu, j'ai pas utilisé de mots savants cette fois ! Je sais que t'as horreur de ça.

— Ça va, Anna ? demande St. Clair.

Je referme mon ordinateur d'un mouvement brusque.

— Quoi ?

— On dirait que tu viens d'apprendre la fermeture définitive d'un cinéma.

Bridgette et Toph vont au bal de fin d'année... Pourquoi suis-je aussi bouleversée ? Les bals ne m'ont jamais intéressée. Mais ils vont se faire prendre en photo sur un joli décor. Lui dans un smoking rock'n'roll, elle dans une robe vintage magnifique. Il posera sa main sur sa hanche et ils seront ainsi immortalisés. Ensemble. Et moi je n'irai jamais au bal.

— C'est rien. Je vais bien.

Je lui tourne le dos et essuie mes yeux du revers de la main. St. Clair se redresse.

— Non, ce n'est pas rien. Tu pleures.

Les portes de la résidence s'ouvrent et le silence est rompu par Dave, Mike et trois filles de seconde qui rient à gorge déployée. Emily Middlestone, la fille à la mèche rose, est agrippée à Dave, qui a passé son bras autour de sa taille. Comme sur une photo de bal. Un élan de jalousie me transperce. Emily a les joues rouges et rit plus fort que les autres. Mer me donne un petit coup de pied. Les autres, même Josh et Rashmi, assistent à la scène avec intérêt. Je rouvre mon ordinateur, déterminée à cacher la fureur qui m'embrase.

— Anna !

Dave m'adresse de grands signes à l'autre bout de la pièce. Le visage d'Emily se ferme aussitôt.

— T'es passée à côté d'une sacrée soirée !

Il se débarrasse d'elle et titube dans ma direction, les bras ballants, comme une poule de basse-cour.

— Tu connais ce café pas loin, avec la devanture bleue ? Eh ben on a piqué les tables et les chaises de leur terrasse et on les a balancées dans une fontaine ! T'aurais vu la tête des serveurs quand ils les ont retrouvées ! Mort de rire.

Il se laisse tomber à côté de moi et je baisse les yeux sur ses chaussures trempées.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu lis tes mails ?

St. Clair renifle ostensiblement.

— Quel sens de l'observation. Ça mérite au moins une médaille.

— STOP ! lui dis-je avant qu'il continue.

— Tu montes avec moi ? demande Dave en l'ignorant. On va traîner un peu dans ma chambre.

On sort ensemble après tout. Et puis, je suis fâchée contre St. Clair.

— D'accord.

Dave m'aide à me lever. Il trébuche sur l'agenda de St. Clair qui lui lance un regard assassin.

— Ça va, c'est juste un agenda, dis-je pour couper court à sa réaction.

La chambre de Dave, au cinquième étage, est l'endroit le plus... américain de Paris. Ses murs sont couverts d'affiches de bières, de tabac et d'un poster d'une fille aux seins énormes vêtue d'un minuscule Bikini.

Les filles s'entassent sur le lit défait et Mike se jette sur elles, qui couinent et le repoussent sans ménagement. Je reste plantée sur le seuil jusqu'à ce que Dave me tire à l'intérieur et me fasse asseoir sur ses genoux, sur sa chaise de bureau. Un autre gars entre dans la chambre. Paul ? Pete ? Un truc du genre. Une des filles s'étire sur le lit dans une tentative à peine dissimulée de lui montrer son piercing au nombril. Pathétique...

La soirée avance et les couples se forment. Emily est la seule à ne pas avoir de partenaire, alors elle part, non sans m'avoir lancé un dernier regard méprisant. Dave m'embrasse mais je n'arrive pas à me laisser aller. Sa main se faufile sous mon T-shirt pour aller se nicher au creux de mon dos. Je jette un œil à son autre main et remarque qu'elle n'est pas beaucoup plus grande que les miennes. Il a des mains de petit garçon.

— J'ai envie de pisser.

Mike Reynard se lève après avoir repoussé brutalement son flirt de la soirée. Il baisse son jean devant nous *et se soulage dans la douche !* Et personne ne dit rien.

— Tu ne vas pas l'en empêcher ?

Mais Dave ne répond pas. Sa tête a ballé sur le côté, bouche entrouverte. Il s'est... *endormi ?*

— Tout le monde pisse dans les douches, me précise Mike, apparemment fier de lui. Me dis pas que tu fais la queue pour aller aux chiottes ?

Je lutte contre la révoluscion qui m'envahit tandis que je descends l'escalier à toute vitesse. Où avais-je la tête ? J'aurais pu contracter un million de maladies mortelles là-dedans ! Il n'y a AUCUNE chance pour que Dave ait fait le ménage dans sa chambre depuis le début de l'année.

Comment ai-je pu sortir avec un type pareil ? Uniquement parce que j'étais en colère contre St. Clair ? Aïe. On dirait que j'ai mis le doigt sur quelque chose. Je me sens honteuse ET stupide. Arrivée devant ma porte, je cherche ma clé. C'est alors qu'une vague de panique me submerge. Ma clé. J'ai perdu ma clé ! Où ai-je bien pu la laisser ? Je jure comme un charretier. Pas question que je remette les pieds dans la chambre de Dave ! Je l'ai peut-être laissée dans le hall. Ou peut-être que j'ai oublié de la prendre ! Ce qui veut dire que je vais devoir aller demander un double à l'accueil... Sauf que tout le monde est en grève. Ce qui veut dire que je vais devoir réveiller Nate en pleine nuit. Il va me tuer !

La porte de Mer s'ouvre à la volée.

St. Clair.

— Bonne nuit, dit-il en refermant.

Il se tourne vers moi et je recule d'un pas.

— Ta soirée avec Higgenbaum s'est bien passée ? persifle-t-il.

Je ne veux pas en parler. Tout ce que je veux, c'est retrouver ma clé et que St. Clair disparaisse.

— Oui. Super. *Merci.*

Il cligne des yeux.

— Tu pleures ? C'est la deuxième fois ce soir. (Il change soudain de ton.) Est-ce qu'il t'a fait du mal ?

J'essuie mes yeux avec ma manche.

— Quoi ?

Il est déjà en train de gravir l'escalier quand je parviens à le rattraper.

— Arrête ! Je me suis enfermée dehors. C'est pour ça que je pleure. Parce que j'ai perdu cette *fichue* clé !

St. Clair regarde ma main posée sur son bras et je la retire immédiatement.

— Je descends dans le hall, dis-je en évitant son regard. Je l'ai peut-être oubliée là-bas.

St. Clair me suit, et je suis trop épuisée pour l'en empêcher. Ses bottines résonnent dans la cage d'escalier déserte. *Clomp. Clomp. Clomp.* Le hall est vide et plongé dans la pénombre. St. Clair avance à tâtons. Il trouve un interrupteur et allume la lumière. Une lampe Tiffany décorée de libellules diffuse un halo doré. Je me dirige vers le canapé et soulève les coussins.

— Elle est peut-être tombée, suggère-t-il. Aide-moi à pousser ce fauteuil. Elle a peut-être glissé en dessous.

Nous le bougeons sur le côté, en vain.

— Tu es certaine que tu ne l'as pas laissée en haut ?

Il parle de la chambre de Dave.

— J'en sais rien. Je suis trop fatiguée.

— Tu veux qu'on aille vérifier ? Je peux y aller seul si tu préfères ? dit-il d'un ton hésitant.

Je secoue la tête et il n'insiste pas. Ouf.

— Il ne reste plus que Nate, alors.

— Je ne veux pas le réveiller.

Il se ronge nerveusement l'ongle du pouce.

— Tu pourrais... dormir dans ma chambre. Je m'installerai par terre. On n'est pas obligés de, euh, dormir ensemble. Si tu ne veux pas.

Je m'étonne qu'il fasse référence à ce qu'il s'est passé ce week-end-là. C'est seulement la deuxième fois que ça se produit. Mon corps brûle du désir de passer une nouvelle nuit avec lui, mais c'est tout sauf une bonne idée.

— Non. Je préfère me débarrasser de ça maintenant. Si je n'y vais pas ce soir, je devrai y aller demain et il faudra que j'explique à Nate où j'ai passé la nuit.

Il met un moment avant de répondre :

— D'accord. Je t'accompagne.

— Nate va être furieux. Tu devrais aller te coucher.

Mais il se dirige vers la chambre du surveillant et frappe à sa porte. Une minute plus tard, Nate vient nous ouvrir. Il est pieds nus et vêtu d'un vieux T-shirt et d'un boxer. Je détourne les yeux, gênée.

— C'est pour quoi ? demande-t-il d'une voix endormie.

Je fixe mon regard quelque part au-dessus de son épaule.

— Je me suis enfermée dehors.

— Mmm ?

— Elle a oublié sa clé dans sa chambre, précise St. Clair. Elle peut emprunter ton double ?

Nate nous invite à entrer en soupirant. Il se traîne vers un petit placard rempli de clés accrochées à des patères en métal numérotées. Il saisit la 408 et me la tend.

— Elle s'appelle revient.

— Bien sûr. Je suis désolée...

— Dehors, dit-il.

Le hall est de nouveau plongé dans le noir. Nous nous dirigeons vers la cage d'escalier en longeant les murs pour ne pas trébucher. St. Clair me rentre dedans.

— Désolé, dit-il.

Mais il ne recule pas et je sens son souffle tiède sur ma nuque. Il reste près de moi tandis que nous avançons à tâtons. Dans la cage d'escalier, la lumière nous éblouit. Il est toujours collé à moi et je me retourne pour lui faire face. Ses lèvres ne sont qu'à quelques centimètres des miennes. Mon cœur bat si fort qu'il va bientôt bondir hors de ma poitrine. St. Clair bafouille en reculant d'un pas.

— Alors, Dave et toi vous... ?

J'étudie sa main restée posée sur la poignée de la porte. Ce ne sont pas des mains de petit garçon.

— On sortait ensemble, dis-je. Mais c'est fini.

Il marque une pause, puis se rapproche.

— Et je suppose que tu ne veux toujours pas me parler du mail que tu as reçu tout à l'heure ?

— Non.

Il se rapproche encore.

— Mais il t'a fait de la peine. Pourquoi tu ne veux pas m'en parler ?

Je recule.

— Parce que c'est gênant. Et que ça ne te regarde pas.

Il fronce les sourcils.

— Anna, si tu ne peux pas parler à ton meilleur ami de ce qui te contrarie, alors à qui ?

Je dois lutter de toutes mes forces pour ne pas pleurer à nouveau. Malgré l'hostilité et la tension qui règnent entre nous, il me considère toujours comme sa meilleure amie. Une onde de soulagement m'envahit. Il m'a manqué. Je déteste être en colère contre lui. Les mots se mettent à sortir tout seuls de ma bouche. Je lui parle de Bridgette, de Toph, du bal, et il m'écoute attentivement, sans jamais me quitter du regard.

— Et moi je n'irai jamais ! Quand Papa m'a inscrite ici, il m'a privée de ça aussi.

— Mais... ça craint les bals de fin d'année ! Je pensais que tu étais contente que nous n'en ayons pas ici.

Nous nous asseyons sur une marche.

— C'est vrai. C'est ce que je pensais. Avant.

— Mais, Toph est un naze. Tu le détestes. Et Bridgette ? (Il étudie mon visage.) Tu la détestes toujours ou j'ai raté un épisode ?

Je secoue la tête.

— Non. Je la déteste toujours.

— Ok. Dans ce cas c'est la punition idéale. Imagine, elle va se retrouver engoncée dans une de ces robes en satin hideuses et ils vont devoir prendre une de ces photos horribles... Je suis sûr qu'en la voyant, Toph sera mort de honte, et il rompra avec elle, et voilà. Le bal de fin d'année aura tout gâché !

— Mais ils auront quand même eu l'occasion de bien s'habiller.

— Tu détestes t'habiller.

— Et ils auront dansé.

— Tu peux danser ici !

Je finis par sourire.

— J'aime mieux ça, dit-il en souriant à son tour.

Je soutiens son regard un moment. Son sourire s'élargit et il me donne un petit coup de coude. Je pose la tête sur son épaule tandis que la lumière de l'escalier s'éteint.

— Merci, Étienne.

Il se raidit au son de son prénom. Je prends sa main, la pose sur mon genou et la serre doucement. Il serre la mienne en retour. Ses ongles sont tous rongés, mais j'aime quand même ses mains.

Elles ont juste la bonne taille.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

À présent je sais pourquoi tout le monde s'extasie devant Paris au printemps. Les oiseaux chantent, les arbres sont en fleurs et des tulipes d'un jaune flamboyant bordent les trottoirs de la ville. Une foule dense flâne dans les jardins du Luxembourg, mais c'est une foule agréable. Tout le monde est heureux parce que c'est la première journée chaude de l'année. Moi, je suis heureuse pour une autre raison.

Ce matin, Étienne a reçu un coup de fil. Susan St. Clair ne sera *pas* un personnage de James Ashley. Ses récents examens sont formels : son cancer a disparu. Elle devra faire des tests chaque trimestre, mais à ce jour sa mère est en vie et complètement guérie. Nous sommes sortis pour fêter l'événement.

Étienne et moi lézardons devant le Grand Bassin octogonal. C'est l'endroit préféré des enfants, qui viennent y faire naviguer leurs bateaux. Meredith participe à un match de foot en salle de l'autre côté de la rue et Josh et Rashmi sont restés la soutenir. Elle est fantastique sur le terrain. Mais au bout d'un quart d'heure, Étienne chuchotait déjà dans mon oreille pour me proposer de sortir. Je n'ai pas été très difficile à convaincre. Nous avons prévu d'y retourner pour la fin du match.

Je m'étonne de n'être jamais venue ici. Comment ai-je pu passer à côté d'un endroit aussi magnifique ? Sur le chemin, Étienne m'a montré une pommeraie, un théâtre de marionnettes, un carrousel et un terrain de pétanque. Il trouve que le jardin du Luxembourg est le plus beau parc de Paris. Moi, je pense que c'est le plus beau parc au monde. J'aimerais pouvoir y emmener Sean.

Un voilier minuscule navigue derrière nous.

— Étienne ?

Nous sommes étendus côte à côte, yeux fermés, près du bassin. Il change de position et blottit ses jambes contre les miennes.

— Hum ?

— C'est tellement mieux que d'assister à un match de foot.

— N'est-ce pas ?

— On abuse, quand même.

Il me frappe mollement et nous laissons échapper un rire complice. Un moment plus tard, je me rends compte qu'il m'appelle.

— Quoi ?

J'ai dû m'assoupir brièvement.

— T'as un voilier dans les cheveux.

— Hum ?

— J'ai dit : « T'as un voilier dans les cheveux. »

Je tente de redresser la tête, mais elle est retenue au sol. Il ne plaisantait pas. Un garçon surexcité, d'à peu près l'âge de Sean, approche en parlant en français. Étienne rit tandis que j'essaie de démêler le voilier de mes cheveux. Le bateau téléguidé continue de fonctionner et entraîne ma chevelure dans le bassin.

— Euh, un peu d'aide peut-être ?

Je lance un regard exaspéré à Étienne qui se contente de rire bêtement. Il se redresse péniblement tandis que le garçon attrape mes cheveux sur lesquels il tire pour libérer son bateau.

— Aïe !

Étienne le réprimande et le garçon lâche prise. Les mains d'Étienne remplacent les siennes dans mes cheveux. Il démêle soigneusement les mèches prises dans le petit bateau. Au bout d'une minute, il tend son jouet au garçon et lui dit quelque chose en français, d'une voix douce cette fois. J'espère qu'il lui a demandé de le garder à distance des têtes innocentes. Le garçon prend son bateau et s'éloigne en courant. Je tords mes cheveux pour les débarrasser de l'eau du bassin.

— Eurk.

— L'eau est très propre ici.

Il arbore un grand sourire.

— Je n'en doute pas.

J'adore qu'il sache exactement à quoi je pense.

— Viens.

Il se lève et m'offre sa main pour me guider vers un endroit éloigné du bassin.

C'est agréable de lui tenir la main. Confortable.

J'aimerais que les amis se tiennent la main plus souvent, comme le font les enfants. Je ne sais pas pourquoi on en fait tout un plat en vieillissant. Nous nous asseyons dans l'herbe, sous un arbre aux fleurs roses. Je jette un œil alentour, à la recherche des gardiens du parc, qui prennent un malin plaisir à chasser quiconque s'assoit sur la pelouse, mais je n'en vois aucun. Avec Étienne comme porte-bonheur il n'y a pas de danger que ce genre de mésaventure nous arrive...

Nous nous tenons toujours la main.

Ok. On devrait se lâcher, maintenant. Avant que ça ne devienne bizarre. Mais il se rapproche. Juste un peu. Je baisse les yeux et vois apparaître le bas de son dos sous son T-shirt. Sa peau est douce et pâle. Je n'ai jamais rien vu d'aussi sexy.

Il change à nouveau de position. Moi aussi, et nos corps se retrouvent emboîtés. Bras contre bras. Jambe contre jambe. Il presse doucement ma main pour m'inviter à lever les yeux vers lui. Son regard sombre cherche le mien.

— Qu'est-ce qu'on est en train de faire ?

Je sens la tension dans sa voix.

Il est si beau. Si parfait. J'ai la tête qui tourne et mon cœur bat à cent à l'heure. Je rapproche mon visage du sien, ferme les yeux et il effleure mes lèvres.

— Si tu me demandes de t'embrasser, je le ferai, souffle-t-il.

Du bout des doigts il caresse l'intérieur de mon poignet et mon corps tout entier s'embrase.

— Embrasse-moi, dis-je.

Et ses lèvres se pressent contre les miennes.

Nous nous embrassons comme des enragés. Comme si notre vie en dépendait. Sa langue glisse à l'intérieur de ma bouche, doucement d'abord, puis avec ardeur. Cela n'a rien à voir avec ce que j'ai déjà vécu. Je comprends mieux pourquoi les gens parlent de mélange quand ils décrivent ce qu'est un vrai baiser. Parce que chaque centimètre de mon corps se fond dans le sien. Mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux pour l'attirer encore plus près. Mon sang pulse fiévreusement dans mes veines. Mon cœur semble sur le point d'exploser à chaque battement. Je n'ai jamais autant désiré quelqu'un. Jamais. Il m'allonge sur le dos tout en continuant de m'embrasser, devant les yeux des enfants pendus

à leurs ballons et des touristes agrippés à leurs cartes, mais ça m'est égal. Tout ce qui compte, c'est Étienne.

Le poids de son corps contre le mien est extraordinaire. Je le sens – tout entier – pressé contre moi, et j'inspire l'odeur de son après-rasage, de son shampoing, cette odeur si particulière et... unique. L'odeur la plus délicieuse que je connaisse. Ses lèvres ont un goût de miel. Sa barbe de trois jours irrite ma peau mais je m'en fiche. Je m'en fiche complètement. La sensation qu'il me procure est merveilleuse. Ses mains sont partout sur mon corps, et peu importe que sa bouche soit déjà pressée contre la mienne, je veux le sentir contre moi, encore, et encore, et encore.

Mais tout à coup il s'interrompt et son corps se fige.

— Comment oses-tu ?! s'écrie une fille.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

Ma première pensée est : Ellie.

Elle nous a trouvés et va m'étrangler à mains nues, ici, devant les touristes, les enfants et les petits chevaux du carrousel. Mon visage va devenir tout bleu et je ne pourrai plus respirer et je mourrai asphyxiée.

Mais ce n'est pas Ellie. C'est Meredith.

Étienne fait un bond de côté. Elle tourne la tête mais j'ai le temps de voir des larmes sur ses joues.

— Mer !

Elle s'enfuit avant que je puisse dire autre chose. Étienne se prend la tête entre les mains.

— Merde.

— Comme tu dis, réplique Rashmi.

Josh et elle sont là, eux aussi.

— Meredith, je gémis. Ellie.

Comment avons-nous pu laisser une chose pareille arriver ? Il a une copine. Et nous avons tous les deux une amie qui est amoureuse de lui.

Étienne bondit sur ses pieds et court après Meredith. Je l'entends crier son prénom avant qu'il disparaisse dans un petit bosquet. Je n'arrive plus à déglutir tant ma gorge est serrée.

Josh attrape ma main et m'aide à me relever. Mes joues sont mouillées. Je ne me souviens pas m'être mise à pleurer. Nous nous installons sur un banc et mes amis m'écoutent bafouiller que je ne sais pas ce qui nous a pris, que je ne voulais blesser personne et que je les supplie de ne rien dire à Ellie. Je continue en leur disant que je n'arrive pas à croire que j'ai fait ça à Mer, qu'elle ne voudra plus jamais m'adresser la parole et que je suis vraiment *vraiment* une horrible personne.

— Anna, m'interrompt Josh. Si on m'avait donné un euro chaque fois que j'ai merdé, je pourrais m'offrir *Mona Lisa* à l'heure qu'il est. Ça va aller.

Rashmi croise les bras sur sa poitrine.

— Tu n'étais pas la seule à faire marcher ta langue.

— Meredith... elle est tellement... gentille, dis-je entre deux sanglots. Comment j'ai pu lui faire ça ?

— Je ne te le fais pas dire, confirme Rashmi. À quoi est-ce que vous pensiez ?!

— On ne *pensait* pas, c'est arrivé comme ça ! J'ai tout gâché. Elle va me détester. Étienne va me détester !

— St. Clair est *loin* de te détester, commente Josh.

— Si j'étais Mer, c'est lui que je détesterais, dit Rashmi d'un air renfrogné. Il la fait mariner depuis bien trop longtemps.

— Quoi ?! s'indigne Josh. Tu plaisantes ? Il n'a jamais laissé croire qu'elle était plus qu'une amie pour lui.

— Certes. Mais il ne l'a jamais vraiment découragée non plus !

— Il sort avec Ellie depuis plus d'un an ! Ça aurait dû suffire à la décourager – oh, désolé,

Anna.

Je sanglote de plus belle.

Ils restent avec moi jusqu'à ce que le soleil commence à disparaître derrière les arbres puis me ramènent à la résidence. Le hall est vide lorsque nous arrivons. Tout le monde est encore dehors, à profiter des derniers rayons du soleil.

— Il faut que je parle à Meredith, dis-je.

— Oh ! non. Surtout pas, répond Rashmi. Laisse-lui du temps.

Je rase les murs jusqu'à ma chambre, affreusement honteuse, et sors ma clé de ma poche. La nuit où je l'ai perdue, je l'avais simplement laissée sur mon bureau. Le son des Beatles résonne de l'autre côté du mur qui me sépare de Meredith. Écoute-t-elle de la musique à fond pour étouffer ses pleurs ? Je replace la clé dans la poche de mon short et m'affale sur mon lit.

Je ne sais pas quoi faire.

Meredith me déteste. Étienne a disparu et j'ignore s'il m'aime ou s'il pense qu'il a commis une erreur en m'embrassant. Je devrais peut-être l'appeler ? Mais pour lui dire quoi ? Pourtant, il *faut* que je sache ce qu'il pense de moi. Mes mains tremblent tandis que je compose son numéro. C'est son répondeur. Je lève les yeux vers mon plafond. Est-il là-haut ? Aucune idée. La musique de Meredith est trop forte. Je vais devoir monter. Je vérifie mon reflet dans le miroir. Mes yeux sont rouges et gonflés et mes cheveux ne ressemblent à rien.

Respire. Une chose à la fois. Je brosse d'abord mes cheveux. Puis mes dents, au cas où. Respirer à nouveau. Ouvrir la porte. Monter l'escalier. Mon estomac se tortille quand je frappe à sa porte. Pas de réponse. Et je n'entends rien. Où est-il passé ?

Je retourne à mon étage où je suis accueillie par la voix éraillée de John Lennon. Je me fiche du conseil de Rashmi. Il faut que je m'excuse.

Mer est furieuse quand elle ouvre la porte.

— Super. Manquait plus que toi.

— Mer... Je suis vraiment désolée.

Elle rit d'un air dégoûté.

— Ah oui ? T'avais pas l'air désolée, tout à l'heure...

— Je suis désolée, je répète, impuissante. On n'avait pas prévu ça.

Meredith agrippe l'embrasure de sa porte.

— Comment as-tu pu, Anna ? Comment as-tu pu me faire ça ?

— Je...

— Tu *quoi* ? Tu savais ce que je ressentais pour lui ! J'arrive pas à y croire !

— Je suis désolée, dis-je à nouveau. Je ne sais pas ce qui nous a pris.

— Ouais ben peu importe. Il n'a choisi ni l'une ni l'autre, de toute façon.

Mon cœur cesse de battre.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Et il est allé rejoindre Ellie. Il est avec elle en ce moment.

Mon regard se trouble. Tout tourne autour de moi.

— Il est allé chez Ellie ?

— Comme toujours quand les choses tournent mal, poursuit-elle d'un ton suffisant. Tu sais ce que ça fait maintenant. Plus aussi excitant, hein ?

Puis elle me claque la porte au nez.

Ellie. Il a choisi Ellie. Une fois de plus.

Je cours à la salle de bains et me penche sur les toilettes. Mais mon estomac ne fait que se tordre de douleur, alors je referme l'abattant pour m'asseoir dessus. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Pourquoi est-ce que je choisis toujours le mauvais garçon ? Je ne voulais pas qu'Étienne devienne un autre Toph. C'est raté. Et cette fois c'est encore pire parce que, contrairement à Toph, je l'aime vraiment.

Je ne pourrai plus jamais le regarder en face. Pas après ce qui s'est passé.

J'ignore combien de temps j'ai passé dans les toilettes quand quelqu'un tambourine à la porte.

— Bon sang ! Tu vas y passer la nuit ?!

Amanda Spitterton-Watts. Comme si les choses n'allaient pas assez mal. Je jette un œil dans le miroir et m'asperge le visage avant de sortir.

— Salut, la boulimique, dit Amanda. Je t'ai entendue, tu sais.

Elle bat des paupières innocemment. Nicole est là elle aussi, tout comme la sœur cadette de Rashmi, Sanjita, et... Isla Martin, la petite rousse de seconde. Isla reste en retrait. Elle ne fait pas partie de leur bande, elle fait juste la queue pour aller aux toilettes.

— Elle était *carrément* en train de renvoyer son dîner. Regardez sa tête...

— Anna a toujours une tête horrible, ricane Nicole.

Mon visage s'enflamme, mais je ne réagis pas car c'est exactement ce qu'elle cherche. Je ne peux, cependant, pas ignorer son amie.

— Tu n'as rien entendu du tout, Amanda. Je ne suis pas boulimique.

— Je rêve ou la *Fouineuse* vient de me traiter de *menteuse* ?

— Non, tu ne rêves pas ! s'exclame Sanjita d'une voix aiguë.

J'ai envie de la gifler, mais il s'agit de la petite sœur de Rashmi, alors je préfère leur tourner le dos et m'éloigner. Amanda s'éclaircit la gorge.

— Qu'est-ce qu'il y a entre St. Clair et toi ?

Je me fige.

— Parce que pendant que t'étais occupée à renvoyer ton dîner j'ai entendu Rashmi parler à l'autre *gouine* devant sa porte.

Je fais demi-tour. Qu'est-ce qu'elle vient de dire ?!

Sa voix est venimeuse quand elle reprend.

— Dave avait raison à ton sujet. Tu es une *traînée*. Tu n'étais pas assez bien pour lui, et tu n'es *définitivement* pas assez bien pour St. Clair. Tu ne lui arrives pas à la cheville.

Ma voix tremble de rage quand je prends la parole.

— Ne parle plus jamais de Meredith comme ça.

— Comme quoi ? *Gouine* ? Meredith Chevalier. Est une pauvre. Gouine. Dégoûtante !

Je me jette sur elle si violemment que nous passons à travers la porte des sanitaires. Nicole crie, Sanjita rit et Isla nous supplie d'arrêter. Des résidents accourent pour assister au spectacle, mais rapidement quelqu'un m'attrape par les épaules et me tire en arrière.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? s'écrie Nate.

— Anna s'est jetée sur Amanda ! dit Sanjita.

— Amanda l'avait provoquée ! réplique Isla.

— Elle n'a fait que se défendre ! s'indigne Nicole.

Amanda se touche le nez et grimace.

— Je crois qu'il est cassé. Anna m'a cassé le nez !

— Assez ! s'écrie Nate. Anna, pour l'amour du ciel, que s'est-il passé ?

Je baisse les yeux sur mes mains et ravale un sanglot.

— Je suis désolée.

Nate soupire et se tourne vers les résidents agglutinés dans le couloir.

— Ok tout le monde. Le spectacle est terminé, retournez dans vos chambres. Amanda, Nicole et Anna, restez ici.

Sanjita se précipite vers l'escalier et les spectateurs se dispersent. Il ne reste plus que Nate, nous trois, et Isla.

— Isla, retourne dans ta chambre, ordonne-t-il.

— Mais j'étais là, s'indigne-t-elle d'une voix remplie de bravoure. J'ai tout vu.

— Très bien. Vous quatre, dans le bureau de la directrice.

— Et si on voyait un médecin d'abord ? couine Nicole. Elle lui a vraiment cassé le nez.

Nate inspecte le nez d'Amanda.

— Il n'est pas cassé.

Je soupire de soulagement. Nicole n'insiste pas.

Je n'y crois pas. Je ne suis jamais allée dans le bureau d'un directeur ! Celui du lycée de Clairemont ne savait même pas comment je m'appelle !

CHAPITRE QUARANTE

La directrice m'a donné des heures de colle.

À MOI ! DES HEURES DE COLLE !!

Amanda en a pris pour une semaine et moi deux.

— Tu me déçois beaucoup, Anna, lâche la directrice en massant lentement son cou de ballerine.

Que va dire ton père quand il saura ce qui s'est passé ?

Mon père ? On s'en fiche ! C'est ce que va dire ma mère qui m'inquiète ! Elle sera tellement furieuse qu'elle me laissera moisir ici à jamais. Je finirai comme ces vagabonds sur les quais de la Seine qui sentent la transpiration et les poubelles et je ferai bouillir mes propres chaussures pour les manger, comme Charlie Chaplin dans *La Ruée vers l'or*. Ma vie est FOUTUE.

Quand la directrice a demandé à Isla de lui relater les faits, elle a pris ma défense. C'est l'unique raison pour laquelle je n'ai pas été collée pour le reste de l'année.

Lorsque nous retournons à la résidence, tout le monde traîne dans les couloirs. La rumeur concernant notre dispute s'est propagée et les autres résidents nous scannent des pieds à la tête. Mais je les ignore et poursuis mon chemin. Contrairement à Amanda, qui n'hésite pas à crier à qui veut l'entendre sa version des faits. Peu importe. Je suis trop en colère pour m'en soucier.

Je passe devant Dave et Mike dans la cage d'escalier. Mike, fidèle à lui-même, fait l'idiot en essayant de me bousculer.

— C'est quoi ton problème ?! je lui hurle à la figure.

Je m'enferme dans ma chambre. Meredith me déteste. Tout le monde me déteste. Étienne m'a lâchée pour sa copine. ENCORE. Si seulement j'avais suivi le conseil de Rashmi. Si seulement j'étais restée dans ma chambre. Mer ne m'aurait pas crié dessus. Je ne saurais pas qu'Étienne a choisi Ellie. Je ne me serais pas jetée sur Amanda. Et je n'aurais pas été collée pour les deux prochaines semaines.

POURQUOI ÉTIENNE A-T-IL CHOISI ELLIE ? POURQUOI ?

Étienne. Aux lèvres si douces. Aux baisers si parfaits. Étienne qui ne quittera JAMAIS sa stupide copine ! Un coup à la porte me fait sursauter.

— Anna, tu es là ?

Mon cœur s'emballe. Je reconnais l'accent anglais.

— Est-ce que ça va ? Amanda est en bas en train de raconter n'importe quoi. Elle dit que tu l'as agressée... S'il te plaît, Anna. Il faut qu'on parle.

J'ouvre brusquement la porte.

— Parler ? Oh, tu veux parler maintenant ?

Étienne me dévisage avec des yeux ronds. Les miens sont toujours rouges, j'ai une griffure sur la joue et mon corps est tendu comme un fauve prêt à bondir.

— Anna ?

— Quoi ? Tu croyais peut-être que je n'apprendrais pas que tu es allé chez Ellie ?

Il est livide.

— Qu-quoi ?

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Tu n'y es pas allé ?

— Si, mais...

— Mais quoi ? Tu me prends vraiment pour une idiote ? Ou pour une de tes soupirantes qui passe son temps à t'attendre ? Tu crois que tu peux revenir vers moi chaque fois que ça ne va pas avec elle ? Et que je vais m'en contenter ?

— Non ! Ce n'est pas ça, je...

— SI, C'EST TOUJOURS COMME ÇA AVEC TOI !

Étienne ouvre la bouche, puis la referme, son expression oscillant entre la peine et la colère. Puis il me tourne le dos et s'éloigne sans rien dire.

CHAPITRE QUARANTE ET UN

Voyons voir. Hier, j'ai : (A) embrassé mon meilleur ami alors que je m'étais juré de ne jamais le faire, (B) trahi une amie à cause dudit baiser, (C) amoché une fille qui, soit dit en passant, l'avait bien mérité, (D) récolté deux semaines de colle et (E) verbalement agressé mon meilleur ami jusqu'à ce qu'il prenne la fuite.

Correction : jusqu'à ce qu'il prenne *encore* la fuite.

S'il y avait un concours pour élire la fille qui, en une seule journée, a le mieux réussi à foutre sa vie en l'air je pense que je le remporterais. Ma mère a pété les plombs quand elle a appris pour ma bagarre avec Amanda, et je suis punie pour tout l'été à venir. Je n'arrive même pas à affronter le regard de mes amis. J'ai honte de ce que j'ai fait à Meredith, et Rashmi et Josh sont clairement de son côté. Quant à St. Clair, il ne daigne même pas me regarder.

St. Clair. Encore une fois, il n'est plus Étienne, mon Étienne.

C'est ce qui me fait le plus mal.

La matinée suivante est atroce. Je saute le petit-déjeuner et me faufile dans la salle d'anglais à la dernière seconde. Mes amis ne font pas attention à moi, mais tous les autres chuchotent dans mon dos. J'imagine qu'ils ont pris parti pour Amanda. J'espère juste qu'ils ignorent ce qui s'est passé avec St. Clair, ce qui est peu probable vu comme je lui ai hurlé dessus hier soir. Je passe l'heure de cours à lui jeter des regards en douce. Il est si épuisé qu'il peine à garder les yeux ouverts. Il n'a pas l'air de s'être douché, mais il est toujours aussi beau. Et je déteste ça. Je m'en veux d'avoir si désespérément besoin qu'il me regarde, et je m'en veux encore plus lorsque je vois qu'Amanda me surprend en train de le fixer et qu'elle esquisse un sourire narquois, l'air de dire : « Tu vois ? Je t'avais dit que tu ne le méritais pas. »

Et Mer. Elle n'a pas besoin de me tourner le dos pour me faire comprendre que je n'existe plus à ses yeux. L'hostilité qui émane d'elle suffit. Le cours de maths prolonge d'une heure mon supplice. Lorsque M. Babineaux nous rend nos devoirs, St. Clair me tend le tas de papiers par-dessus sa tête, sans même me regarder.

Le cours de français est tout aussi pénible. Dave s'est assis le plus loin possible de ma table et m'ignore ostensiblement. La plupart des secondes ont suivi son exemple et m'ont prise en grippe. J'ignore quel est son problème, mais penser à lui me donne la nausée, alors je préfère éviter.

Au déjeuner, je me retranche à l'abri dans les toilettes, comme lors de mon premier jour. Je n'ai pas faim de toute façon.

En chimie, je suis contente que nous n'ayons pas de travaux pratiques à réaliser parce que je ne pourrais pas supporter de voir St. Clair tenter de se trouver un nouveau partenaire. M. Wakefield s'épanche sur les trous noirs et, à peu près au milieu du cours, Amanda s'étire de façon exagérée pour laisser tomber un morceau de papier sur ma table. Je le ramasse et le lis sous mon bureau.

HÉ FOUINEUSE, CHERCHE-MOI ENCORE ET TU RÉCOLTERAS PIRE QU'UNE SIMPLE ÉGRATIGNURE. DAVE A DIT QUE T'ÉTAIS UNE SALOPE.

Whaou. Je ne peux pas dire qu'on m'ait déjà appelée comme ça avant. Mais pourquoi Dave lui a-t-il dit une chose pareille ? C'est la deuxième fois qu'elle m'en parle. Je n'arrive pas à croire qu'il me traite de salope alors que je n'ai fait que l'embrasser ! Je fais une boulette de son morceau de papier et vise sa tête. Mon tir est si mauvais qu'elle s'écrase contre le dossier de sa chaise, rebondit et s'accroche dans ses cheveux. Elle ne sent rien du tout. Alors que moi je me sens un peu mieux.

La boulette est toujours accrochée dans ses cheveux...

Toujours là...

Toujours... oups. Amanda change de position et la boulette tombe par terre, pile au moment où M. Wakefield passe dans l'allée. Oh ! non. Et s'il la trouve et la lit devant tout le monde ? Je n'ai VRAIMENT pas besoin d'un autre surnom dans cette école. Le prof se rapproche dangereusement quand St. Clair tend la jambe et recouvre la boulette de son pied pour la ramener sous sa chaise. Je l'entends la déplier et le rouge me monte aux joues. Il me regarde pour la première fois de la journée, mais ne m'adresse toujours pas la parole.

Josh reste silencieux pendant toute l'heure d'histoire, mais, au moins il ne change pas de place pour m'éviter et, étrangement, cette simple attention me reconforte un peu.

L'heure de vie quotidienne est libre, aujourd'hui. Rashmi et St. Clair travaillent leur croquis pour le cours de dessin tandis que je fais semblant d'être plongée dans mes devoirs. Des rires étouffés persistent dans mon dos.

Amanda Spitterton-Watts : le parfait archétype de la garce. Aussi jolie que venimeuse. Peau lisse, cheveux soyeux. Sourire glacial, cœur de pierre.

— C'est quoi ton problème ? je lui demande.

— Toi. Tu ne veux pas savoir ce que les gens racontent ?

Je ne réponds pas. Elle va me le dire de toute façon.

— Dave dit que t'as couché avec lui pour rendre St. Clair jaloux.

— QUOI ?

— Il a eu raison de te jeter.

Elle rit et sort de la salle d'un pas léger.

Je suis sous le choc. Comme si j'étais du genre à coucher avec un mec comme Dave ! Et il a dit à tout le monde que c'était lui qui avait rompu avec moi ?! C'est ce que tout le monde pense de moi ? Ô mon Dieu ! C'est ce que St. Clair pense de moi ? Il croit que j'ai couché avec Dave ?

*

* *

Toute la semaine, j'oscille entre désespoir total et rage bouillonnante. J'ai une heure de colle chaque soir, après les cours, et quand je marche dans les couloirs, j'entends chuchoter sur mon passage. J'attends le week-end avec impatience, mais celui-ci s'avère pire encore. J'ai fait tous mes devoirs pendant mes heures de colle et me retrouve sans rien à faire pour occuper mon temps. Je passe mes journées au cinéma, mais je suis si contrariée que je n'arrive pas à en profiter. Cette école a anéanti ma passion pour le cinéma. C'est officiel. Ma vie ne vaut plus la peine d'être vécue.

Le lundi matin, mon humeur est tellement exécrationnelle que je n'hésite pas à m'en prendre à Rashmi dans la file du petit-déjeuner.

— Pourquoi tu ne me parles plus ?

— Je te demande pardon ? C'est toi qui ne me parles plus.

— Quoi ?

— Je ne t'ai jamais dit que tu ne pouvais plus t'asseoir avec nous, c'est toi qui as décidé de ne plus venir.

— Mais t'étais fâchée contre moi ! À cause de... ce que j'ai fait à Meredith.

— Tous les amis se disputent, non ?

Elle croise les bras sur sa poitrine et je remarque qu'elle vient de reprendre une phrase que j'avais dite à son sujet, à l'automne, alors qu'elle venait de se disputer avec St. Clair à propos d'Ellie.

J'ai laissé tomber Rashmi, tout comme Ellie l'avait fait.

— Je suis désolée. Je ne suis vraiment bonne à rien.

Ses bras retombent.

— Promets-moi simplement que la prochaine fois que tu agresseras Amanda, tu lui casseras vraiment quelque chose ?

— J'en avais pas l'intention !

— Détends-toi, je plaisantais ! Je ne t'imaginai pas aussi impulsive.

— Si j'avaissu ce que ça allait me rapporter... Mais elle m'a vraiment cherchée au mauvais moment.

Je passe ma commande auprès de M. Boutin – un grand bol de fromage blanc avec du miel et des céréales – j'adore – et reporte mon attention sur elle.

— Vous ne croyez pas ce qu'Amanda raconte, n'est-ce pas ?

— Dave est un abruti. Si je pensais que t'avais couché avec lui, je ne serais pas en train de te parler.

Je serre mon plateau si fort que mes jointures blanchissent.

— Et, euh, St. Clair sait que je n'ai jamais couché avec lui ?

— Voyons, Anna. On pense tous que Dave est un abruti. Mais tu devrais lui parler, tu ne crois pas ?

— Je ne pense pas qu'il en ait très envie.

— Moi, je pense que si.

Une fois de plus, je prends mon petit-déjeuner seule, parce que je n'ai pas le courage de faire face à Meredith, et j'arrive en anglais avec cinq minutes de retard. Mme Cole est assise sur son bureau, en train de siroter un café. Elle plisse les yeux lorsque je me glisse sur ma chaise.

— On se réveille, tout le monde ! dit-elle. Aujourd'hui nous allons continuer à parler des aspects techniques de la traduction littéraire. Qui peut me dire à quels genres de problèmes un traducteur peut-être confronté ?

Rashmi lève la main.

— Eh bien, pour commencer, la plupart des mots qu'on emploie ont plusieurs significations.

— Bien, dit Mme Cole. Développe.

St. Clair est assis à côté de Rashmi mais il n'écoute pas. Il gribouille avec acharnement sur sa feuille de cours.

— Eh bien, reprend Rashmi, c'est au traducteur de déterminer ce que l'auteur a voulu dire en employant tel ou tel mot. C'est lui qui décide de sa signification, selon le contexte dans lequel il est

placé.

— Ce que tu es en train de dire, poursuit Mme Cole, c'est que le traducteur prend sans cesse des décisions lorsqu'il retranscrit une histoire ? Que chaque mot a plusieurs significations selon la phrase dans laquelle il se trouve et la situation dans laquelle il est employé ?

— C'est ça, confirme Rashmi.

Elle me glisse un regard et Mme Cole rit.

— Et je suis sûre que ça ne vous est jamais arrivé de vous tromper sur ce que quelqu'un a voulu dire, pas vrai ? Qu'il n'y a jamais eu des malentendus entre vous ? Et pourtant nous parlons tous la même langue. Alors imaginez ce que cela donne quand un auteur emploie des expressions, des jeux de mots, propres à sa langue maternelle. Certaines choses sont tout simplement intraduisibles d'une langue à l'autre.

Son discours m'interpelle. Et si j'avais mal interprété les choses ? Avec Toph. Avec Rashmi. Avec St. Clair ?

Mme Cole se dirige vers les hautes fenêtres de la salle et continue :

— Mais ce n'est pas tout. Le traducteur se base constamment sur ses propres expériences, ses propres opinions, pour prendre ses décisions. Il apporte son propre vécu à l'histoire. Peut-être pas consciemment, mais chaque fois qu'il donne un sens plutôt qu'un autre à un mot, il fait appel à ce vécu.

Son histoire personnelle. Parce que St. Clair retourne toujours auprès d'Ellie quand les choses se compliquent, j'en ai déduit qu'il l'avait fait encore une fois. Est-il vraiment retourné auprès d'elle ? Je n'en suis plus si sûre, à présent. J'ai passé l'année tourmentée, entre désir et souffrance, extase et trahison, et je n'arrive plus à discerner la vérité. Combien de temps pouvons-nous passer à désirer quelqu'un – à être attiré, puis repoussé, puis attiré à nouveau – avant de perdre tout discernement ?

Le cours se termine et j'avance, l'esprit totalement embrouillé, vers la salle de maths. J'y suis presque lorsque je l'entends, si faible qu'il aurait presque pu passer pour un raclement de gorge :

— *Traînée.*

Je me fige sur place.

Non. Continue d'avancer. Je serre mes livres contre ma poitrine et continue à marcher.

Cette fois la voix est plus forte.

— *Traînée.*

C'est Mike, qui rit avec mépris, mais c'est Dave que je regarde, juste à côté de lui. Il se gratte la tête et détourne les yeux.

— Comment t'as pu me faire ça ? je lui demande.

— Comment TOI t'as pu lui faire ça ? réplique Mike. J'ai toujours dit à Dave que tu ne le méritais pas.

— Ah oui ? (Mes yeux sont toujours fixés sur Dave.) Eh bien moi, au moins, je ne suis pas une menteuse !

— C'est toi la menteuse, souffle Dave du bout des lèvres.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Tu m'as très bien entendu.

Il parle fort, mais semble mal à l'aise. Je suis dégoûtée. Un mot de plus, un seul et...

— *Traînée,* ajoute-t-il.

Dave s'étale sur le sol.

Mais pas à cause de mon poing.

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

— Arrrgh !

St. Clair secoue sa main. Mike fonce sur lui, mais je m'interpose.

— Non !

Dave gémit au sol. Mike tente de m'écarter et St. Clair le projette contre le mur.

— Ne la touche pas ! lance-t-il d'une voix emplie de rage.

Interloqué, Mike réplique malgré tout.

— Espèce de taré !

Et il se jette sur St. Clair au moment où M. Hansen intervient pour les séparer.

— HÉ ! Qu'est-ce qui se passe ici ?!

Notre professeur d'histoire lance un regard sévère à son élève préféré.

— Monsieur St. Clair, dans le bureau de la directrice. TOUT DE SUITE.

Dave et Mike clament en chœur leur innocence, mais le prof les interrompt.

— Taisez-vous tous les deux ! Ou vous allez l'accompagner.

St. Clair évite mon regard tandis qu'il se dirige vers le bureau de la directrice.

— Est-ce que ça va ? me demande M. Hansen. L'un de ces crétins t'a-t-il blessée ?

Je suis abasourdie.

— St. Clair n'a fait que me défendre. Ce n'était pas sa faute.

— On ne défend pas les autres avec ses poings, dans cette école. Tu es bien placée pour le savoir, il me semble, dit-il d'un ton ironique avant d'emprunter la même direction que St. Clair.

Que vient-il de se passer ? Je veux dire, je sais ce qui vient de se passer, mais... qu'est-ce que ça veut dire ? Que St. Clair ne m'en veut plus ? Pour la première fois depuis longtemps je me sens rassurée, même s'il est probable qu'il méprise simplement Dave et Mike plus que moi.

Je ne le vois pas de la journée, mais lorsque j'arrive en salle de colle, je le trouve assis au dernier rang, l'air épuisé. Le professeur chargé de nous surveiller n'est pas encore arrivé et nous sommes seuls. Je m'assois à ma place habituelle, à l'autre bout de la pièce. Ses yeux sont fixés sur ses mains, couvertes de traces de fusain, signe qu'il a passé son après-midi à dessiner. Je m'éclaircis la gorge.

— Merci d'avoir pris ma défense, tout à l'heure.

Pas de réponse. Ok. Je me retourne vers le tableau.

— Pas la peine de me remercier, dit-il finalement. J'aurais dû lui envoyer mon poing dans la figure depuis longtemps.

Il tape du pied nerveusement sur le sol de marbre. Je lui glisse un nouveau regard.

— T'es collé combien de temps ?

— Deux semaines. Une pour chacun de ces crétins.

Je laisse échapper un petit rire et il relève la tête. Une lueur d'espoir brille dans son regard, mais elle disparaît aussitôt, et mon cœur se comprime.

— C'est faux, tu sais, dis-je amèrement. Ce que Dave et Amanda racontent.

St. Clair ferme les yeux et ne dit rien pendant un long moment. Lorsqu'il les rouvre, je ne peux

pas faire autrement que de remarquer à quel point il a l'air soulagé.

— Je sais.

Mais sa réaction tardive m'agace.

— T'en es sûr ?

Il me regarde dans les yeux pour la première fois depuis plus d'une semaine.

— Oui. J'en suis sûr. Mais c'est quand même rassurant de l'entendre de ta bouche.

— Si tu le dis.

— Comment ça ?

— Laisse tomber.

— Non, je ne laisserai pas tomber. J'en ai marre de laisser tomber, Anna !

— T'en as marre de laisser tomber ? je m'exclame d'une voix tremblante. Je passe MON TEMPS à laisser tomber, moi ! Tu crois que ça me plaît de rester assise dans ma chambre, soir après soir, à penser à Ellie et à toi ? Tu crois que c'est facile pour moi ?

Ses épaules s'affaissent.

— Je suis désolé, murmure-t-il.

Mais j'ai déjà commencé à pleurer.

— Tu me dis que je suis jolie et que tu aimes mes cheveux et mon sourire. Tu colles ta jambe contre la mienne quand on est au ciné mais dès que les lumières se rallument tu fais comme si de rien n'était ! Tu as dormi dans *mon lit* et le mois d'après, tu m'ignores quasiment. Comment je suis censée me comporter après ça, St. Clair ? À mon anniversaire tu m'as dit que tu ne voulais pas être seul, mais moi je le suis depuis le début. *Depuis le début !*

Il se lève et se dirige vers moi.

— Je suis vraiment désolé de t'avoir fait souffrir, Anna. J'ai pris les mauvaises décisions. Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes, parce que j'aurais dû me décider avant, mais j'aimerais au moins avoir une seconde chance. Tu ne m'as même pas laissé l'occasion de m'expliquer, le week-end dernier. Tu m'as agressé avant même que j'ouvre la bouche. Mais ce dont je suis *sûr*, c'est de ce que je ressens quand je suis avec toi. Je pensais que toi aussi, tu savais ce que je ressentais. Que tu avais confiance en moi. Que tu me connaissais suffisamment pour savoir que...

Je bondis de ma chaise et me retrouve contre lui.

— Mais c'est ça le problème ! Je ne te connais *pas*, St. Clair. Je t'ai tout raconté de moi. Tout. Je t'ai parlé de mon père, de Bridgette, de Toph, de Matt, de Cherrie. Je t'ai même confié que j'étais encore *vierge*. Et toi, qu'est-ce que tu m'as raconté ? Rien ! Je ne sais rien de toi. Ni sur ton père, ni sur Ellie...

— Tu me connais mieux que *quiconque* ! (Il est furieux à présent.) Et si tu t'étais donné la peine de me parler, tu aurais vu à quel point ma relation avec mon père est merdique ! Je n'arrive pas à croire que tu puisses penser que j'aurais attendu tout ce temps pour t'embrasser et te laisser tomber juste après. ÉVIDEMMENT que je suis allé voir Ellie ce soir-là ! *Mais c'était pour rompre !*

Le silence qui s'installe entre nous est assourdissant.

Ils ont rompu ? Ô mon Dieu ! Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus...

Il me regarde droit dans les yeux.

— Tu me reproches d'avoir peur d'être seul. C'est vrai, et je n'en suis pas particulièrement fier. Mais regarde-toi Anna. Toi aussi, tu as peur d'être seule.

Il se tient si près de moi que je peux sentir sa poitrine se soulever à chacune de ses inspirations. Mon cœur bat contre le sien. Il déglutit péniblement et se presse contre moi, hésitant, et mon corps répond aussitôt à l'appel du sien. Il ferme les yeux. Je ferme les miens.

La porte de la salle s'ouvre brusquement et nous fait sursauter.

Josh entre dans la pièce. Il hausse les épaules en nous voyant.

— J'ai séché le cours de maths.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

Durant l'heure qui suit, je fais de mon mieux pour ne pas le regarder. Comment pourrais-je avoir peur d'être seule alors que je l'ai été toute l'année ? Ce n'est pas comme si je sortais avec quelqu'un depuis le début des cours, moi ! Même si je me suis raccrochée à Toph. À l'idée qu'il puisse se passer quelque chose entre nous à mon retour – je grimace rien que d'y penser. Et à Dave.

Je me sentais coupable de n'être sortie avec Dave que pour rendre St. Clair jaloux. Mais peut-être qu'en réalité j'en avais simplement marre d'être seule. Qu'y a-t-il de mal à cela ? St. Clair a-t-il eu raison de ne pas vouloir être seul, lui non plus ? Il a peur du changement, peur de prendre des décisions importantes ; moi aussi, en fin de compte. Matt a dit que si j'avais eu le courage de parler à Toph, je me serais épargné des mois à me poser des questions pour rien. Mais j'avais trop peur de gâcher la relation que je pensais avoir avec lui pour voir la réalité en face. Et si j'avais pris la peine d'écouter ce que Matt essayait de me faire comprendre, St. Clair et moi aurions peut-être eu cette conversation bien plus tôt.

Mais St. Clair aurait pu s'exprimer, lui aussi ! Je ne suis pas la seule responsable, dans cette histoire. Une seconde... N'est-ce pas ce qu'il vient de dire, justement ? Que les torts étaient partagés ? Rashmi m'a fait remarquer que c'était moi qui m'étais éloignée d'elle. Et elle avait raison. Elle et Josh m'ont soutenue, ce jour-là, au parc, et c'est moi qui les ai laissés tomber. Ainsi que Meredith.

Mon Dieu, Meredith...

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Pourquoi n'ai-je pas tenté de m'excuser à nouveau ? Suis-je vraiment incapable de garder mes amis ? Je dois lui parler. Aujourd'hui. Tout de suite. Maintenant.

Lorsque M. Hansen nous libère, je fonce droit sur la porte. Mais quelque chose me retient quand j'arrive dans le couloir. Je m'arrête devant la fresque représentant les nymphes et les satyres et me retourne. St. Clair attend dans l'embrasement de la porte, les yeux rivés sur moi.

— Il faut que je parle à Meredith, dis-je en me mordant la lèvre.

Il acquiesce lentement. Josh apparaît derrière lui et me fait une confidence à laquelle je ne m'attendais pas.

— Tu lui manques. T'inquiète, ça va aller.

— Tu crois ?

Il me sourit.

— Oui.

J'arrive à la résidence et frappe à sa porte après être rapidement passée par ma chambre.

— Mer ? Je peux te parler ?

Elle ouvre.

— Salut.

Sa voix semble amicale. Nous nous observons un moment. Je tiens une tasse dans chaque main.

— Chocolat chaud ?

Elle est à deux doigts de fondre en larmes devant les boissons fumantes. Elle me fait entrer et je dépose une tasse sur son bureau.

— Je suis désolée, Mer. Je suis tellement TELLEMENT désolée.

— Non, c'est moi qui suis désolée. J'ai été nulle. Je n'avais pas le droit d'être en colère contre toi.

— Si, tu avais le droit. Je savais ce que tu ressentais pour lui et je l'ai embrassé. Je n'aurais pas dû. J'aurais dû te dire que je l'aimais, moi aussi.

Nous nous asseyons sur son lit. Elle tourne une bague en forme d'étoile autour de son index.

— Je savais ce que vous ressentiez l'un pour l'autre. Tout le monde le savait.

— Mais...

— Je ne voulais pas y croire. Après tout ce temps, j'avais toujours ce... ridicule espoir qu'il se passe quelque chose entre nous. Je savais que ça n'allait plus avec Ellie, alors je me suis dit que peut-être...

Elle étouffe un sanglot et il lui faut un moment avant de reprendre. Je touille mon chocolat chaud si épais qu'on dirait une sauce. C'est elle qui m'a appris à les préparer comme ça.

— On était presque tout le temps ensemble, avant, St. Clair et moi. Depuis ton arrivée, je ne le vois quasiment plus. Il s'assied à côté de toi en cours, à la cafétéria, au cinéma. Partout. Et même si j'avais déjà des soupçons, c'est quand tu l'as appelé Étienne pour la première fois que j'ai su que tu étais amoureuse de lui. Et quand j'ai vu sa réaction – la lueur dans son regard quand tu as prononcé son prénom – j'ai compris que c'était réciproque. Mais j'ai décidé de l'ignorer, parce que je ne voulais pas y croire.

Le doute m'envahit, une fois de plus.

— Je ne sais pas s'il est amoureux de moi, ou s'il l'a été. Tout est si compliqué.

Mer saisit ma tasse entre mes mains tremblantes.

— Ça saute aux yeux. Tu n'as pas vu dans quel état il est ? Il a l'air de souffrir le martyre chaque fois qu'il pose les yeux sur toi. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi malheureux.

— Ce n'est pas à cause de ça. Il a d'autres soucis, en ce moment. Des soucis plus importants.

— Pourquoi vous n'êtes pas ensemble tous les deux ?

Sa question me prend de court.

— Je n'en sais rien. Les occasions n'ont pas manqué, mais j'ai l'impression qu'à chaque fois on a tout gâché.

— C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue, Anna.

— Mais...

— Mais quoi ? Tu l'aimes, il t'aime et vous vivez dans la ville la plus romantique au monde !
Je secoue la tête.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Alors laisse-moi te présenter les choses autrement. Un garçon sublime est amoureux de toi et tu ne vas même pas tenter ta chance ?

*

* *

Meredith m'a manqué. Je retourne dans ma chambre à la fois triste et soulagée. Si St. Clair et moi ne nous étions pas disputés avant notre heure de colle, aurais-je à nouveau tenté de m'excuser ? Probablement pas. L'année se serait achevée, nous serions parties chacune de notre côté et notre

amitié aurait été perdue à jamais.

Oh ! non. L'horrible vérité vient de me frapper.

Comment ai-je pu passer à côté ?

C'est la même chose. Exactement. Bridge ne l'a pas fait exprès. L'attirance était là, elle est sortie avec Toph, et elle n'a rien pu faire pour l'empêcher. Et je lui en ai voulu pendant tout ce temps. Je l'ai fait culpabiliser pour une chose qu'elle ne pouvait pas contrôler. Je n'ai même pas essayé de l'écouter, je n'ai répondu à aucun de ses appels. Je me souviens des paroles de Matt et de Rashmi. J'ai réellement laissé tomber mes amis.

J'attrape ma valise et l'ouvre. La version miniature du Pont Neuf que je lui avais achetée pour Noël est toujours là.

J'écris alors la lettre la plus difficile qu'il m'ait été donné d'écrire.

J'espère qu'elle pourra me pardonner.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Le reste de la semaine se déroule sans encombre. J'envoie son paquet à Bridgette, je retrouve mes amis à leur table et termine mes heures de colle. St. Clair et moi n'avons toujours pas reparlé. Enfin, un peu, mais pas des choses importantes. La plupart du temps, nous restons assis inconfortablement l'un à côté de l'autre. C'est ridicule, mais les mauvaises habitudes ont la vie dure.

En retenue, il s'assied à la table derrière moi et je sens son regard posé sur moi tout au long de l'heure de colle. Je l'observe, moi aussi. Mais nous ne retournons pas ensemble à la résidence ; il prend son temps pour ranger ses affaires pour me laisser partir en premier. Je pense que nous en sommes arrivés à la même conclusion : même si, par chance, nous commençons quelque chose, il n'y a pas d'espoir pour nous. Les cours sont bientôt terminés. L'année prochaine, j'entrerai à l'université de San Francisco pour étudier le cinéma et l'écriture, et lui ne veut toujours pas me dire où il a été accepté. J'ai trouvé le courage de lui poser la question, mais il s'est mis à bégayer en disant qu'il ne voulait pas en parler. Je ne suis décidément pas la seule à avoir peur du changement.

Samedi, un cinéma du quartier passe mon film préféré de Sofia Coppola : *Lost in Translation*. C'est la première fois que je revois ce film depuis mon arrivée ici. Les points communs entre l'histoire des personnages et la mienne me sautent aux yeux. Le film aborde les thèmes de l'isolement et de la solitude, mais aussi de l'importance de l'amitié. Et, alors que les images défilent devant mes yeux, je réalise que... ça me va. Ça me va si St. Clair et moi ne devenons jamais plus que des amis. Son amitié seule m'a rendue plus forte. Et ça me suffit. Il m'a sortie hors de ma chambre dès la première semaine et grâce à lui je suis devenue indépendante. Il a été là quand j'en avais besoin. Je ne pourrai jamais l'oublier. Et je ne veux surtout pas perdre cette amitié.

En sortant du cinéma, je repère un visage familier de l'autre côté de la rue.

Je n'arrive pas à y croire. C'est Étienne.

Mains dans les poches, il regarde autour de lui, comme s'il attendait quelqu'un. Mon cœur se gonfle dans ma poitrine. Il sait que Sofia Coppola est ma réalisatrice préférée. Il savait que je serais ici et il est venu m'attendre. Je m'élanche sur le passage piétons pour le rejoindre. Cela faisait une éternité que je ne m'étais pas sentie aussi légère. Je suis sur le point de l'interpeller quand je me rends compte qu'il n'est plus seul. Un homme plus âgé l'a rejoint et ils se parlent en français. Je le sais car quand il parle en français, St. Clair gesticule dans tous les sens.

Mes yeux s'agrandissent lorsque je réalise que l'homme est son père. Ses cheveux sont de la même couleur, quoique grisonnants et mieux coiffés. Et ils partagent la même assurance, bien que St. Clair ait plutôt l'air troublé en cet instant. Je me sens honteuse. Tout ne tourne pas autour de moi. Je me glisse derrière un panneau de métro en me rapprochant légèrement pour entendre leur conversation. Je devrais m'en aller mais... le plus grand mystère de St. Clair est sur le point de m'être révélé.

— Pourquoi ne t'es-tu pas encore inscrit ? demande son père. La date limite était il y a trois semaines. Tu me compliques vraiment la tâche, je ne suis pas sûr qu'ils pourront t'accepter.

— Je ne veux pas rester ici, répond St. Clair. Je veux rentrer en Californie.

— Tu détestes la Californie.

— Je veux aller à Berkeley !

— Tu ne sais pas ce que tu veux ! Tu es comme elle. Paresseux et égoïste. Incapable de prendre la moindre décision. Tu as besoin que quelqu'un les prenne à ta place, et moi je te dis que tu vas rester en France.

— C'est hors de question ! s'exclame St. Clair. Je ne resterai pas avec toi !

Je me rends compte que j'ai suivi toute leur conversation... en français !

— Comment oses-tu me parler sur ce ton ? Tu mériterais une gifle...

Étienne lui tend sa joue.

— Eh bien vas-y. Qu'est-ce que tu attends, *Papa* ?

— Je te préviens...

— Monsieur St. Clair ! s'écrie alors une femme de l'autre côté de la rue.

Elle porte une robe courte et affiche un sourire radieux. St. Clair et son père se retournent en même temps.

Elle s'approche et embrasse son père, qui lui rend son sourire. Son comportement a radicalement changé lorsqu'il la présente à Étienne. Elle semble étonnée d'apprendre qu'il a un fils et ils entament une discussion en oubliant complètement la présence d'Étienne. Celui-ci croise les bras sur sa poitrine, les décroise, shoote dans un caillou, met ses mains dans ses poches, puis les ressort la seconde suivante.

Une boule se forme dans ma gorge.

Son père continue de flirter avec la femme. Elle touche son épaule et s'appuie contre lui. Il lui adresse un sourire éclatant, éblouissant – le sourire de St. Clair. Ça me fait bizarre de le voir sur un autre visage. Mer et Josh ont dit vrai au sujet de cet homme : il est vraiment charmant.

La femme répond à son flirt tandis que St. Clair s'éloigne en traînant les pieds. Ils ne le remarquent même pas. Je me rapproche pour ne pas le perdre de vue quand... nos regards se croisent.

Oh ! non.

Il s'arrête net.

— Anna ?

— Hum, salut.

Mes joues s'enflamment. Je voudrais pouvoir revenir en arrière. Ne pas être sortie de ma cachette. La confusion cède la place à la colère sur son visage.

— Tu as tout entendu ?

— Je suis désolée...

— Je n'arrive pas à croire que tu nous écoutais !

— C'était un accident ! Je passais et... tu étais là ! J'ai tellement entendu parler de ton père, j'étais curieuse d'en savoir plus. Je suis désolée.

— Eh bien, dit-il, j'espère que ce que tu as vu a satisfait ta curiosité.

Il me dépasse, mais je l'attrape par le bras.

— Attends ! Je ne parle même pas français, tu te souviens ?!

— Est-ce que tu peux me jurer, commence-t-il lentement, que tu n'as pas compris un mot de notre conversation ?

Je le relâche.

— Non. Je vous ai compris. J'ai tout compris.

Il fixe le trottoir, l'air à présent gêné.

— Hé. Ça va, ne t'inquiète pas.

— Non Anna, ça ne va pas ! Ça ne va pas du tout ! s'exclame-t-il en regardant son père qui continue de flirter avec la femme et n'a toujours pas remarqué son absence.

Je réfléchis à toute vitesse.

— Tu as raison. Mais un jour tu m'as dit qu'on ne choisissait pas sa famille. C'est aussi vrai pour toi, tu sais.

Il me fixe si intensément que je crains que mon cœur ne cesse de battre d'une seconde à l'autre. Je prends mon courage à deux mains et passe mon bras sous le sien pour l'entraîner un peu plus loin. Nous marchons un instant avant de nous asseoir sur un banc en face d'un petit café.

— Parle-moi de ton père.

Il se raidit.

— Vas-y. Parle-moi de lui, je répète.

— Je le déteste. Je déteste ce qu'il fait subir à ma mère et ce qu'il me fait subir à moi. Je déteste le fait que, chaque fois que je le vois, il est avec une femme différente, et je déteste que les gens le trouvent merveilleux et charmant, alors qu'en réalité il est sournois, vicieux, égoïste et qu'il passe son temps à m'humilier au lieu de me soutenir.

— Il a choisi l'université dans laquelle tu allais étudier, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu ne veux jamais en parler.

— Il fait tout pour m'éloigner d'elle. Il ne veut pas qu'on soit réunis, parce qu'on est plus forts que lui quand on est ensemble.

Je me rapproche et serre sa main dans la mienne.

— St. Clair, tu es déjà plus fort que lui.

Il retire sa main.

— Tu ne comprends pas. Ma mère et moi dépendons de lui. Pour tout ! C'est lui qui gère notre argent, et si par malheur on le contrarie, Maman se retrouvera à la rue.

— Mais... et ses œuvres d'art ?

— Elle ne peut pas en vivre. Et le peu d'argent que ça lui rapporte, mon père le contrôle aussi.

Je reste silencieuse un instant. J'ai longtemps cru que nos problèmes venaient du fait qu'il refusait de se confier, mais c'était injuste de ma part. Je comprends mieux, à présent, pourquoi il ne voulait pas en parler. Son père le maltraite depuis tellement longtemps.

— Il faut que tu te rebelles, dis-je finalement.

— C'est plus facile à dire qu'à faire.

— Tu ne peux pas le laisser gagner encore une fois. Il faut te montrer plus malin que lui, tu dois le battre à son propre jeu.

Il laisse échapper un rire dégoûté.

— Son propre jeu ? Non merci. Je ne m'abaisserai pas à son niveau.

Mon cerveau tourne à plein régime.

— Écoute-moi, à la seconde où cette femme est apparue, son comportement a radicalement changé...

— Non... Tu crois ?

— Tais-toi et écoute jusqu'au bout. Voilà ce que tu vas faire. Tu vas y retourner *tout de suite* et, si elle est toujours là, tu vas lui dire à quel point tu es heureux que ton père t'envoie étudier à Berkeley.

Il tente de m'interrompre, mais je continue.

— Ensuite, tu iras dans sa galerie et tu diras à tous ses employés à quel point tu es *heureux* qu'il t'envoie étudier à Berkeley. Puis tu appelleras tes grands-parents pour leur dire la même chose. Après ce sera au tour de ses voisins, de son boulanger, du type qui lui vend ses cigarettes, TOUT LE MONDE devra savoir à quel point tu es *heureux qu'il t'envoie étudier à Berkeley*.

Il se ronge l'ongle du pouce.

— Ça va le rendre fou de rage, je poursuis, et je n'aimerais pas être à ta place quand il l'apprendra. Mais ton père a l'air d'accorder énormément d'importance à son image. Alors qu'est-ce qu'il fera une fois que tu en auras parlé à tout le monde ? Il t'enverra étudier à Berkeley, pour sauver les apparences.

St. Clair arrête de mâchouiller son doigt.

— C'est dingue comme plan... Tellement dingue que ça pourrait marcher.

— Tu n'es pas obligé d'affronter tes problèmes seul tu sais. C'est à ça que servent les amis.

Il secoue la tête, indécis.

— Allez, vas-y, je l'encourage. Avant qu'elle ne parte.

St. Clair hésite et je le pousse pour l'obliger à se lever.

— Allez !

Il se masse la nuque.

— Merci.

— *Vas-y*.

Et il y va.

CHAPITRE QUARANTE-CINQ

Je rentre à la résidence. J'ai hâte de savoir comment ça s'est passé mais St. Clair a besoin de temps pour régler ses problèmes avec son père. La perle en forme de banane, posée sur mon bureau, attire mon attention. Je la prends dans ma main. Il m'a fait tant de cadeaux cette année – la perle, le carnet de notes, le drapeau canadien. Ça me soulage d'avoir enfin pu faire quelque chose pour lui. J'espère que mon plan va fonctionner.

Je feuillette mon agenda et tombe sur le devoir d'anglais de Mme Cole. En cette fin de semestre, nous avons commencé à étudier la poésie et je repense au livre de Pablo Neruda. Il est rangé sur l'étagère au-dessus de mon bureau et n'en a pas bougé depuis le week-end de Thanksgiving. Parce qu'il ne s'agit que d'un livre d'école, pas vrai ? Juste un autre cadeau ? Non. Pas juste un livre. Ni juste un cadeau. Certes, nous allons l'étudier en cours, mais il s'agit surtout d'un livre de poèmes. De poèmes d'amour. Pourquoi me l'aurait-il offert sinon pour me faire passer un message ? Il aurait pu m'offrir le livre de Banana Yoshimoto. Mais il m'a offert celui-ci.

Je tourne la première page et retrouve le tampon. SHAKESPEARE AND COMPANY, *Kilometer Zero Paris*. Je me revois debout sur l'étoile dorée, le premier soir où nous sommes sortis. Tombant amoureuse de lui. Puis à nouveau pendant le week-end de Thanksgiving. Encore plus amoureuse. Je serre le livre entre mes mains. Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé plus tôt ? Pourquoi n'ai-je pas lu le livre après qu'il m'en a parlé à Noël ? Je ressens le besoin irréprensible de retourner au point zéro. Il ne me reste que quelques semaines à passer à Paris et je n'ai toujours pas visité Notre-Dame. Que fais-je enfermée dans ma chambre un samedi après-midi ? Je saute dans mes chaussures et m'empresse de sortir de la résidence. Je cours presque dans les rues. Je crains de ne pas y arriver assez vite. J'ai besoin d'y aller. Tout de suite.

Les rues, les voitures, les passants, tout défile à une allure folle, mais je n'y prête pas attention. J'emprunte le pont menant à l'île de la Cité avec une seule idée en tête : y être le plus vite possible. La cathédrale se dresse devant moi, toujours aussi impressionnante. Une foule de touristes est agglutinée autour du point zéro et j'admire l'étoile lorsque je passe devant mais ne prends pas le temps de m'y arrêter. J'avance jusqu'à l'intérieur du monument.

Ce que j'y découvre me coupe le souffle.

Les immenses plafonds voûtés, les vitraux multicolores, les statues d'or et de marbre, les boiseries finement ouvragées... Notre-Dame est époustouflante. La musique hypnotique s'échappant de l'orgue mêlée aux murmures des visiteurs me submerge. L'odeur de cire fondue émanant des centaines de bougies emplît l'air de la cathédrale. Et je n'ai jamais rien vu de plus beau que la lumière rosée diffusée par les rosaces au-dessus de nos têtes.

Un guide passe devant moi en faisant de grands gestes.

— Pouvez-vous imaginer un instant qu'au début du dix-neuvième siècle cette cathédrale était dans un tel état de délabrement que la ville envisageait de la détruire ? Heureusement pour nous, Victor Hugo a entendu parler de ce projet et a écrit *Le Bossu de Notre-Dame* dans l'espoir d'amener les gens à prendre conscience de l'histoire incroyable de cette cathédrale. Et Dieu merci ça a marché ! Les Parisiens se sont mobilisés pour la sauver et l'édifice a été restauré pour devenir le

monument d'une beauté immaculée que nous connaissons aujourd'hui.

J'esquisse un sourire tandis que je m'éloigne en me demandant quel genre d'édifice mon père tenterait de sauver avec ses histoires. Probablement un stade de base-ball. Ou un Burger King. Je m'arrête un moment pour contempler l'impressionnant autel et les statues de la Vierge Marie. L'endroit est paisible, mais je suis trop agitée pour en profiter. Je jette un œil au guide que je viens de croiser et mon regard est attiré par les mots *Galerie des Chimères*.

Bien sûr ! C'est là que doivent se trouver les fameuses gargouilles de Notre-Dame.

Il faut que je monte les voir. Je dois contempler la ville d'en haut tant qu'il est encore temps. L'entrée menant aux tours est située à gauche de l'entrée principale. Alors que je paye pour pouvoir monter, je jure entendre quelqu'un m'appeler. Je passe le parvis en revue mais ne reconnais personne. J'entreprends donc mon ascension. La première volée de marches me mène à la boutique de souvenirs de la cathédrale. Je continue de grimper. Encore et encore. Pouh. Il y en a des marches ! Mais l'effort en vaut la peine.

J'atteins la sortie et... Whaou, c'est vraiment haut ! Je suis le petit chemin qui mène de la tour Nord à la tour Sud. Voilà mon quartier ! Et le Panthéon ! Son énorme dôme est encore plus impressionnant, vu d'ici, mais des touristes occupés à photographier les gargouilles me bouchent la vue.

Non. Pas les gargouilles. Les chimères.

St. Clair m'a expliqué que les gens confondent souvent les deux. Les gargouilles sont des créatures squelettiques dont les représentations étaient utilisées pour orner les conduits par lesquels l'eau des gouttières se déverse. Je ne me rappelle pas à quoi servent les chimères. Étaient-elles censées protéger la cathédrale ? Éloigner les démons ? S'il était là, il me le dirait. J'envisage de l'appeler, mais il doit encore être avec son père. Ce n'est pas le moment de le déranger pour une question d'histoire.

La galerie des Chimères est impressionnante. Les statues mi-hommes, mi-bêtes, mélanges fantasmagoriques de becs, griffes et ailes, sont fascinantes. Ma préférée tient sa tête entre ses mains et tire la langue. Son regard est dirigé vers la ville sur laquelle elle semble veiller.

Je pars explorer le clocher. La cloche est... immense ! Un gardien veille devant une énième volée de marches. Je prends une grande inspiration.

— Bonsoir, dis-je timidement.

Il sourit et je me faufile dans l'étroite ouverture. Plus je m'élève dans les hauteurs de l'édifice, plus l'escalier en colimaçon est étriqué. Si quelqu'un descendait, je ne suis pas sûre qu'on pourrait s'y croiser.

Et soudain, j'y suis. J'ai atteint un des sommets de Paris !

Comme dans la galerie des Chimères, un grillage court le long de la promenade pour empêcher les gens de tomber, ou de sauter. Je suis si haut que c'en est grisant. Je suis la seule à être grimpée jusqu'ici. J'en profite pour m'asseoir sur un rebord de pierre et contempler la ville. Bientôt je serai partie. Je me demande ce que Papa dirait s'il me voyait comme ça, mélancolique à l'idée du départ, alors qu'il y a encore quelques mois, j'aurais donné n'importe quoi pour ne pas m'installer ici. Mais il ne voulait que mon bien. Fascinée par les bateaux-mouches voguant paisiblement sur la Seine et par la tour Eiffel se dressant dans le ciel de Paris, je m'en rends compte, à présent.

Soudain, un bruit dans l'escalier me fait sursauter. Des pas. Quelqu'un court dans le colimaçon. Et je suis seule.

Détends-toi Anna. C'est sûrement un touriste.

Un touriste en train de courir ?

Un homme déboule alors sur la plate-forme. Il porte un caleçon moulant et des chaussures de course. A-t-il gravi toutes ces marches juste pour la forme ? Il ne me remarque même pas, fait quelques étirements, court sur place un instant puis redescend l'escalier.

Bizarre...

Je commence à me détendre lorsque j'entends un cri et bondis sur mes pieds. Je tends l'oreille, à l'affût, mais je n'entends rien. Je jette un œil dans l'escalier.

— Y a quelqu'un ? Est-ce que ça va ?

Pas de réponse. Je descends quelques marches.

— Y a quelqu'un ? je répète. Vous avez besoin d'aide ?

Je vois une ombre bouger et continue à descendre avec précaution.

Peut-être qu'il ne parle pas anglais ? Je l'entends haleter, quelques marches plus bas, juste après ce virage...

Je pousse un cri de surprise.

Lui aussi.

CHAPITRE QUARANTE-SIX

— **B**on sang, St. Clair ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu m'as fichu une de ces peurs !

Il est plié en deux, agrippé à la rampe, l'air plus terrifié que jamais.

— Dans ce cas pourquoi t'es descendue ? réplique-t-il.

— Je venais voir si quelqu'un avait besoin d'aide. J'ai entendu crier. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Laisse-moi t'aider, au moins.

Il se redresse, les jambes aussi tremblantes que celles d'un poulain venant de naître.

— Je vais bien.

— C'est pas l'impression que j'ai. Donne-moi ta main.

Comme il hésite, j'attrape sa main et descends les marches en le traînant derrière moi.

— Attends, dit-il avant de déglutir péniblement. Je veux monter tout en haut.

Je lui adresse un regard incrédule.

— Tu es sûr ?

— Oui. Je veux vraiment y aller.

— Ok, vas-y.

Je relâche sa main, mais il reste planté là. Alors je la reprends.

— D'accord. Allez, viens.

Notre ascension est lente et pénible. Nous ne parlons pas, mais il serre ma main à m'en écraser les doigts.

— On y est presque. Tu t'en sors bien.

— C'est ça..., maugrée-t-il.

Je devrais le pousser dans l'escalier !

Finalement, nous atteignons le sommet de la tour et il s'affale au sol. Je lui laisse quelques minutes pour reprendre ses esprits.

— Ça va ?

— Oui, répond-il d'un ton misérable.

Je m'assois à mon tour, fixe mon regard sur les bateaux-mouches et lui demande à nouveau :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il prend une grande inspiration.

— Je suis entré pour toi.

— Comment as-tu su où me trouver ?!

— Je suis venu faire un autre vœu. J'étais sur l'étoile quand je t'ai vue entrer dans la tour. Je t'ai appelée, mais tu ne m'as pas vu.

— Alors tu es... monté jusqu'ici ?

Je suis dubitative, malgré son évidente présence à mes côtés. Ça a dû lui demander un effort surhumain !

— Il le fallait. Je ne pouvais pas attendre que tu redescendes. Je ne pouvais pas attendre plus longtemps. Il fallait que je te voie. Il fallait que je sache...

Il s'interrompt, et mon rythme cardiaque s'accélère. Quoi ? Qu'il sache quoi ?

— ... pourquoi tu m'as menti ?

Sa question me prend au dépourvu. Il lève les yeux vers moi et son regard plein de tristesse me déstabilise.

— Je suis désolée, je ne vois pas de quoi...

— En novembre. À la crêperie. Je t'ai demandé si je t'avais dit quelque chose de bizarre la nuit où j'ai fini ivre dans ta chambre. Si je t'avais dit quelque chose à propos de notre relation, ou d'Ellie. Et tu m'as répondu que non.

Ô mon Dieu.

— Comment tu le sais ?

— Josh me l'a dit.

— Quand ?

— En novembre.

Je suis abasourdie.

— Je... Si tu avais vu ta tête ce jour-là. Au restaurant. Comment j'aurais pu te le dire ? Avec ta mère qui...

— Mais si tu me l'avais dit, nous n'aurions pas perdu tout ce temps. J'ai cru que tu me repoussais, que tu n'étais pas intéressée.

— Mais tu étais saoul ! Et tu avais une copine ! Qu'est-ce que j'étais censée faire ? Je ne savais même pas si tu le pensais vraiment !

— Bien sûr que je le pensais.

Il se lève, les jambes flageolantes.

— Attention !

Un pas après l'autre, il se rapproche de moi et j'attrape sa main pour le guider. Il s'assoit à mes côtés et serre ma main dans la sienne.

— Je le pensais, Anna. Vraiment.

— Je ne comprends...

— Je suis en train de te dire que je suis amoureux de toi ! Je le suis depuis le début de cette foutue année !

Ma tête tourne.

— Mais, tu étais avec Ellie...

— Je l'ai trompée tous les jours. Dans ma tête. Ce que je ressentais pour elle n'était rien comparé à ce que je ressens pour toi. Je n'ai jamais ressenti ça pour personne...

— Mais...

Il se rapproche encore.

— Le jour de la rentrée, nous n'avons pas été désignés partenaires de travaux pratiques par hasard. J'ai vu que M. Hansen formait les binômes en fonction de la place des élèves, alors je me suis rapproché pour t'emprunter un stylo pile au bon moment, pour qu'il croie qu'on était côte à côte. Dès le premier jour, je voulais être ton partenaire.

— Mais...

Je ne parviens plus à penser rationnellement.

— Je t'ai acheté un livre de poèmes ! *Je t'aime comme l'on aime certaines choses obscures, de façon secrète, entre l'ombre et l'âme.*

Je cligne des yeux à plusieurs reprises.

— Neruda. Je t'ai surligné le passage. Pourquoi tu ne l'as pas lu ?

— Parce que tu as dit que c'était pour les cours.

— Je t'ai dit que tu étais jolie. J'ai dormi avec toi !

— Tu n'as jamais rien tenté ! Tu avais une copine !

— Je pensais que tu t'en rendrais compte, d'une façon ou d'une autre.

Nous tournons en rond.

— Comment j'aurais pu m'en rendre compte ? Tu ne m'as jamais rien dit !

— Toi non plus, tu ne m'as jamais rien dit !

— Tu avais Ellie !

— Tu avais Toph ! Et Dave !

Je suis sans voix. Je ne trouve rien d'autre à faire que de fixer les toits de Paris d'un regard vide. Il pose sa main sur ma joue et m'oblige à le regarder.

— Anna. Je suis désolé pour ce qui s'est passé dans les jardins du Luxembourg. Pas à cause du baiser – je n'ai jamais ressenti ce que j'ai ressenti quand on s'est embrassés – mais parce que je ne t'ai pas dit pourquoi je m'étais enfui. J'ai poursuivi Meredith à cause de toi.

Touche-moi encore. S'il te plaît, touche-moi encore.

— J'ai tout de suite pensé à ce que Toph t'a fait subir à Noël. Il n'a jamais pris la peine de s'expliquer. Je ne pouvais pas faire la même chose à Mer. J'aurais dû t'appeler avant d'aller chez Ellie, mais j'avais tellement hâte d'en finir. Je n'y ai pas pensé.

Je tends la main vers lui.

— St. Clair...

Il se recule.

— Et ça, qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi tu ne m'appelles plus Étienne ?

— Mais... personne ne t'appelle comme ça.

— Chaque fois que tu m'appelles St. Clair, c'est comme si tu me rejetais à nouveau.

— Je ne t'ai jamais rejeté.

— Si. Et pour Dave en plus.

Son ton est venimeux.

— Et toi pour Ellie. Le jour de mon anniversaire. Je ne comprends pas. Si je te plaisais tant que ça, pourquoi tu n'as pas rompu avant ?

Son regard se noie dans le fleuve.

— J'étais perdu. J'ai été stupide.

Je réfléchis un instant.

— Moi aussi j'ai été stupide. Tu avais raison quand tu as dit que j'avais peur d'être seule.

Nous restons assis en silence.

— J'ai pas mal réfléchi, ces derniers temps, dit-il après un moment. À mon père, à ma mère et à moi. À la façon dont elle le laisse la contrôler. Au fait qu'elle ne veuille pas le quitter. Et, même si je l'aime de toutes mes forces, je lui en veux beaucoup à cause de ça. Je ne comprends pas pourquoi elle refuse de se dresser contre lui, de se battre pour avoir ce qu'elle veut. Mais j'ai fait pareil, en fin de compte. Je suis exactement comme elle.

Je secoue la tête.

— Tu n'es pas comme elle.

— Si. Mais j'en ai assez. Je voudrais pouvoir être moi-même. J'ai dit aux amis de mon père que

j'allais étudier à Berkeley l'année prochaine. Ça a marché. Il est vraiment, vraiment en colère contre moi, mais ça a marché. Tu m'as dit d'utiliser sa fierté contre lui et tu avais raison.

— Alors... tu retournes en Californie ?

— Il le faut.

J'avale ma salive de travers.

— Bien sûr. Pour ta mère.

— Pour toi. Je ne serai qu'à vingt minutes en train de ton école. Je suis prêt à faire des allers-retours tous les soirs pour venir te voir.

Ses mots sont trop parfaits. Il doit y avoir un malentendu. J'ai dû mal comprendre...

— Tu es la fille la plus incroyable que je connaisse, Anna. Tu es belle, intelligente, et tu me fais rire comme personne. Et je peux tout te dire. Je sais qu'après tout ce qui s'est passé, je ne te mérite pas mais, ce que j'essaie de dire, c'est que je t'aime, Anna. Comme un fou.

Je retiens mon souffle. Je n'arrive pas à parler et mes yeux se remplissent de larmes.

Il l'interprète de la mauvaise façon.

— Ô mon Dieu ! J'ai encore tout gâché, n'est-ce pas ? Je n'aurais pas dû te dire ça. Enfin... je voulais te le dire mais... pas comme ça. Je suis tellement désolé. Je n'ai jamais voulu te faire souffrir.

J'effleure sa joue du bout des doigts.

— S'il te plaît, arrête de t'excuser, Étienne.

— Dis encore mon prénom, murmure-t-il.

Je ferme les yeux et me presse contre lui.

— Étienne.

Il prend mes mains entre les siennes.

— Anna ?

Nos fronts se touchent.

— Oui ?

— Vas-tu, s'il te plaît, me dire que tu m'aimes ? L'attente est insoutenable.

Nous éclatons de rire. Il me prend dans ses bras et nous nous embrassons. D'abord avec avidité, comme pour rattraper le temps perdu, puis plus lentement, parce que nous avons tout le temps devant nous.

Et entre deux baisers je lui dis que je l'aime.

Encore, et encore, et encore.

CHAPITRE QUARANTE-SEPT

Rashmi se racle la gorge en nous regardant avec insistance.

— Sérieusement, dit Josh, on n'a jamais été comme ça, rassurez-moi ?

Mer pousse un grognement et lui jette un stylo.

Josh et Rashmi se sont séparés. Dans un sens, c'est étrange qu'ils aient attendu si longtemps. Cela semblait inévitable mais, encore une fois, comme tant d'autres choses. Et ces autres choses ont pris un certain temps, elles aussi. Ils se sont séparés d'un commun accord. Tous les deux savaient qu'ils ne parviendraient pas à entretenir une relation longue distance. Ils semblent soulagés. Rashmi est excitée à l'idée d'entrer à Brown et Josh... eh bien, il digère encore le fait que nous partons tous à la fin de l'année et qu'il va rester seul. Je suis un peu inquiète pour lui, mais je sais qu'il ne tardera pas à se faire de nouveaux amis.

Nous révisons nos examens dans ma chambre. La nuit a commencé à tomber et une brise légère agite mes rideaux. L'été approche. Étienne et moi sommes assis côte à côte, nos pieds entrecroisés. Ses doigts tracent des petits cercles sur mon bras. Je me love contre lui et m'imprègne de son odeur de shampoing et de lotion après-rasage. Je ne m'en lasserai jamais.

Il embrasse ma tempe, je penche la tête, et ses lèvres se posent délicatement sur les miennes. Je plonge la main dans ses cheveux ébouriffés. J'ADORE ses cheveux, et à présent je peux les toucher chaque fois que j'en ai envie. Et ça ne le gêne même pas que je le décoiffe. En général.

Meredith accepte plutôt bien notre nouveau couple. Elle arrive mieux à le gérer depuis qu'elle a appris qu'elle irait à Rome l'année prochaine.

— Imaginez, nous avait-elle dit après son inscription, une ville remplie d'Italiens à tomber par terre. Et ils pourront me dire n'importe quoi, je trouverai ça sexy !

— Ça promet, avait raillé Rashmi. « Tu-veux-hum-commander-des-euh-spaghettis ? » « Oh oui, prends-moi tout de suite, Marco ! »

— Je me demande si Marco aimera le football ? avait demandé Mer d'un air rêveur.

Quant à nous, Étienne avait raison. Nos universités ne sont qu'à vingt minutes l'une de l'autre. Il passera ses week-ends avec moi et nous nous verrons aussi souvent que possible durant la semaine. Nous serons ensemble. Le vœu que nous avons tous deux formulé sur l'étoile du point zéro s'est finalement réalisé.

— Mmm, je gémis tandis qu'il m'embrasse dans le cou.

— Ok, commence Rashmi, j'y vais. Profitez bien de vos hormones.

Josh et Mer suivent le mouvement et nous nous retrouvons seuls.

— Ah ! s'exclame Étienne. Enfin !

Il me fait asseoir sur ses cuisses et j'enroule mes jambes autour de sa taille. Ses lèvres sont si douces. Nous nous embrassons jusqu'à ce que les lampadaires, dehors, s'allument. Jusqu'à ce que la chanteuse d'opéra entonne son premier air.

— Elle va me manquer, je souffle dans ses cheveux.

Il écarte une mèche de mon visage.

— Je chanterai pour toi. Ou je t'emmènerai à l'Opéra. Ou ici, juste pour l'entendre chanter.

Comme tu voudras. Tout ce que tu voudras.

J'entrelace mes doigts aux siens.

— Pour l'instant, tout ce que je veux, c'est rester ici.

— *Rester ici*. C'est pas le titre d'un roman du célèbre James Ashley ça ?

— Fais gaffe. Un jour tu le rencontreras et, crois-moi, tu riras moins.

Étienne m'adresse un grand sourire.

— J'ai hâte de voir ça.

— Je suis sérieuse ! Tu dois me promettre que tu ne me laisseras pas tomber quand tu l'auras rencontré. La plupart des gens s'enfuiraient en courant.

— Je ne suis pas la plupart des gens.

Je souris.

— Je sais. Mais tu dois quand même me le promettre.

Il plonge ses yeux dans les miens.

— Anna, je te promets que je ne te laisserai jamais.

Pour toute réponse, mon cœur se met à battre à tout rompre. Étienne prend ma main et la pose contre le sien, qui bat tout aussi fort.

— À toi maintenant.

— À moi ?

Il rit.

— Promets-moi que tu ne te volatiliseras pas une fois que tu auras rencontré mon père. Ou pire. Que tu ne me quitteras pas pour lui.

Je mets un moment avant de répondre.

— Tu penses que j'aurai son approbation ?

— Mon père méprise tout ce qui me rend heureux. Et tu me rends plus heureux que quiconque.

Alors c'est sûr, il va te détester.

— Ça a l'air de te réjouir.

— Je me fiche de ce qu'il pense. Tout ce qui m'importe, c'est ce que tu penses, toi. (Il me serre plus fort dans ses bras.) Comme par exemple que je dois arrêter de me ronger les ongles.

— Tu vas atteindre la première phalange si tu continues.

— Ou que je devrais passer l'aspirateur sur ma couette.

— JE N'ASPIRE PAS MA COUETTE !

— Bien sûr que si. Et j'adore ça.

Je rougis et il dépose un baiser sur ma joue.

— Tu sais, ma mère t'adore déjà, elle.

— C'est vrai ?

— Je n'ai pas arrêté de lui parler de toi, depuis ton arrivée. Elle est folle de joie qu'on soit ensemble.

— J'ai hâte de la rencontrer.

Il me rend mon sourire, mais son expression s'assombrit aussitôt.

— Et ton père ? Tu penses qu'il m'acceptera ? Parce qu'il sait que je ne suis pas américain. Enfin pas complètement. Il ne fait pas partie de ces Américains qui ne jurent que par leur pays j'espère ?

— Non. Il va t'adorer, parce que tu me rends heureuse. Il n'est pas aussi mauvais.

Étienne hausse un sourcil et je me reprends :

— Enfin, il l'est la plupart du temps, mais c'est parce qu'il veut bien faire. Il pensait agir pour mon bien en m'envoyant ici.

— Et c'était le cas ?

Je joue avec une mèche de ses cheveux.

— Regardez qui est parti à la pêche aux compliments ! J'adore ton accent quand tu dis « Banana ». Et quand tu parles en général. Ça me fait complètement craquer.

— Banana, chuchote-t-il dans mon oreille. C'est bon à savoir...

Ma chambre est plongée dans la pénombre à présent. Étienne me serre contre lui et nous écoutons la chanteuse d'opéra en silence.

Je sens soudain à quel point cette ville va me manquer. J'ai vécu à Atlanta les dix-huit premières années de ma vie, et une seule à Paris a suffi à tout changer. Moi y compris. Je vais bientôt découvrir une nouvelle ville, mais ça ne me fait plus peur. Parce que j'avais raison : ce qui importe n'est pas l'endroit où l'on se trouve, mais la personne avec laquelle on est.

Et je me sens enfin à ma place.